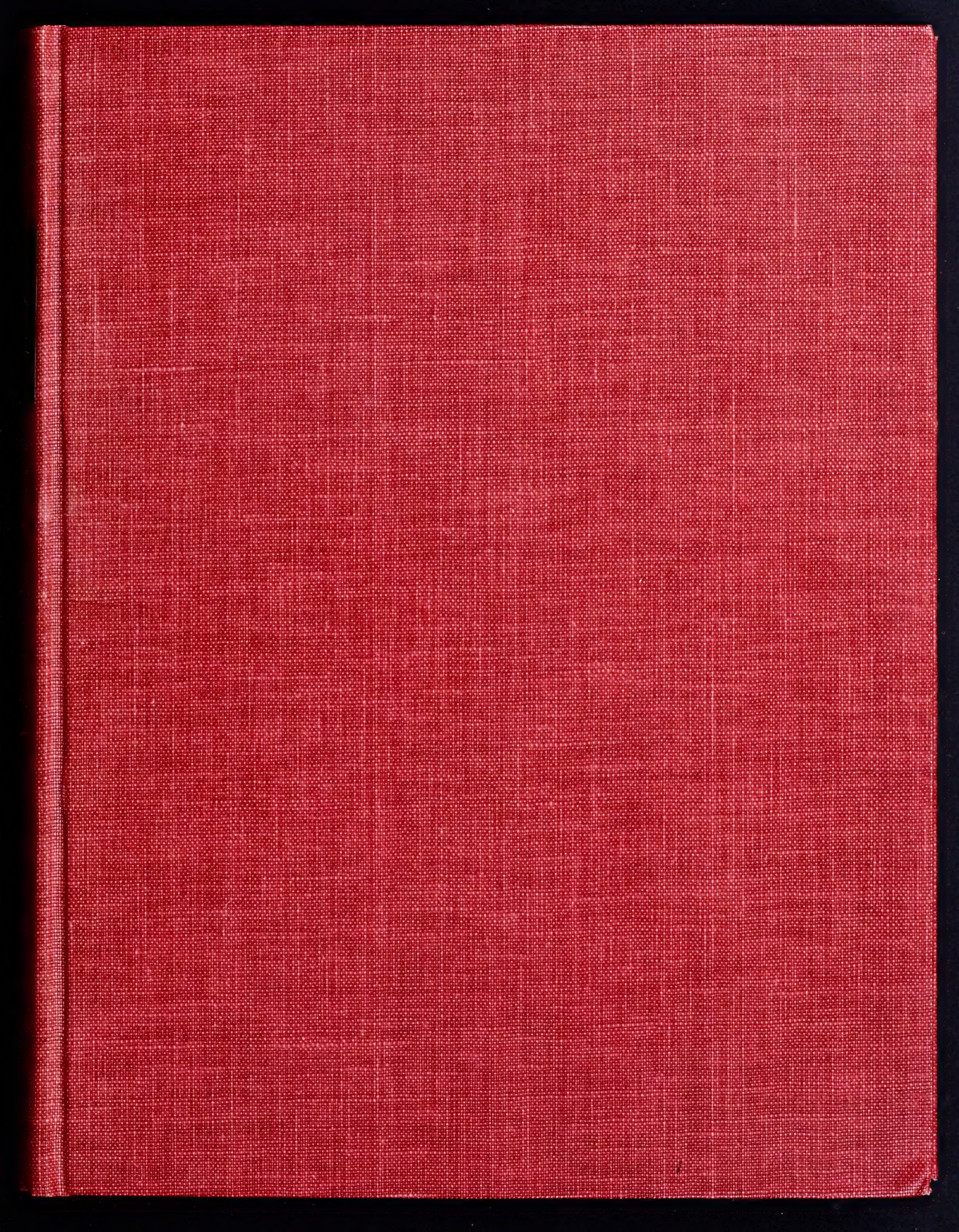
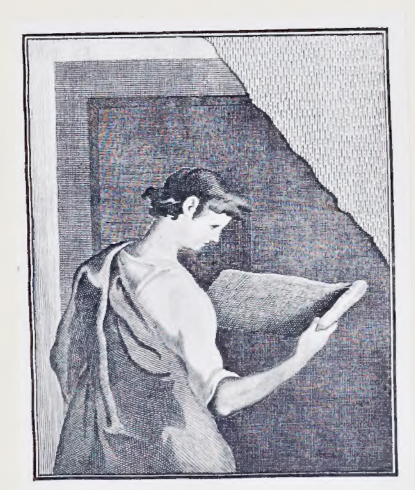




ICONOGRAPHIE
ANCIENNE

OU

RECUEIL DES PORTRAITS AUTHENTIQUES
DES EMPEREURS, ROIS
ET HOMMES ILLUSTRES DE L'ANTIQUITÉ.

ICONOGRAPHIE ROMAINE.

TOME TROISIEME.

ICONOGRAPHIE ROMAINE

PAR

LE CHEVALIER A. MONGEZ

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

MAGNORUM VIRORUM IMAGINES, INCITAMENTA ANIMI.
SENECA, *Epist. LXIV.*



À PARIS

DE L'IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,

IMPRIMEUR DU ROI,

RUE DU PONT-DE-LODI, N° 6.

M D CCC XXVI.



ICONOGRAPHIE
ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS,

ET LEURS FAMILLES.

TABLEAU

DU TROISIEME VOLUME

DE L'ICONOGRAPHIE ROMAINE.

CHAPITRE IV.

NERVA ET SA FAMILLE ADOPTIVE.

CHAPITRE V.

ANTONIN PIE ET SA FAMILLE ADOPTIVE.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS DE COMMODE.

CHAPITRE VII.

SEPTIME SÉVÈRE ET SA FAMILLE.

CHAPITRE VIII.

SUCCESSEURS DE CARACALLA.

CHAP. IX.

CHAPITRE IX.

ÉLAGABALE ET SA FAMILLE.

CHAPITRE X.

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE SÉVÈRE, JUSQU'A TRAJAN DECE

CHAPITRE XI.

TRAJAN DECE ET SES SUCCESSEURS JUSQU'A VALÉRIEN

CHAPITRE XII.

VALÉRIEN ET SA FAMILLE.

ICONOGRAPHIE
ROMAINE.

SECONDE PARTIE.

EMPEREURS, CÉSARS, TYRANS, ET LEURS FAMILLES.

CHAPITRE IV.

*NERVA ET SA FAMILLE ADOPTIVE**.

Les deux Victors font observer que jusqu'à cette époque les empereurs avoient été Romains, ou nés en Italie; Dion ajoute, ou du moins habitants de l'Italie[1]. Nerva avoit aussi reçu le jour dans l'Ombrie; mais Trajan, qu'il adopta, et plusieurs des successeurs de ce prince, n'étoient ni Romains, ni Italiens. «Je ne sais, dit le premier Victor[2], si ces princes étrangers n'ont « pas été les meilleurs, comme Tarquin l'ancien. J'ai beaucoup « appris, beaucoup lu, et j'ai reconnu que la gloire de Rome « s'étoit accrue principalement par le courage des étrangers, et « par l'adoption de leurs arts. » Victor le jeune rapporte ce Pl. XXXVI.

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été Tacite, Dion, Eutrope, les deux Victors, Pline le jeune, et Zonare.

(1) Dio, LXVIII, 4.

(2) *Cæs.*, XI.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

passage du premier Victor, et il ajoute [1], « Qui a été en effet plus « prudent, plus modéré que Nerva? Qui fut plus semblable aux « dieux que Trajan? Qui a surpassé Hadrien? » Tacite [2] appelle le siecle le plus heureux (*seculum beatissimum*) celui de leurs regnes. Suétone [3] enfin exprime le même sentiment par le récit d'un songe de Domitien fort étrange. « Il rêva, dit-on, qu'une « tête d'or s'étoit formée derriere la sienne; il crut en pouvoir conclure avec certitude qu'après lui l'empire seroit plus heureux « et plus brillant; ce qui arriva bientôt par la sagesse et la dou- « ceur des princes qui lui succéderent. »

Cette remarque n'est pas simplement historique; elle a pour but de faire observer une des causes qui contribuerent plus tard à placer sur le trône des hommes que des vices grossiers ou l'ineptie auroient dû en éloigner. La milice ayant usurpé le droit d'élire les empereurs, sans admettre le concours du sénat et du peuple, elle avoit jusqu'alors fixé ses choix sur des Romains proprement dits : c'étoit du moins une restriction apportée à cet acte illégal. Mais depuis que Trajan, né en Espagne, se fut assis sur le trône des Césars, la milice, autorisée en apparence par cet exemple, ne connut aucune borne. On la vit donner à Rome des souverains qui étoient nés barbares; et chaque armée put en choisir dans ses rangs, même parmi les auxiliaires.

De là vient que dans l'espace de cent soixante années, compris entre le regne d'Hadrien et celui de Dioclétien exclusivement, on compte soixante et dix personnes qui ont porté légitimement ou usurpé le nom d'empereur et de César. La collection des auteurs qui, sous Dioclétien et ses premiers successeurs, ont écrit l'histoire de ces cent soixante années, est appelée *Histoire*

(1) *Epit.*, XI. (2) *Agricol.*, III, 1. (3) *Domit.*, XXIII.

Auguste. Casaubon, par qui elle a été fort éclaircie, fait observer que dans le long espace de douze cents ans, sept fois plus grand, la France n'a eu que soixante-trois rois.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Si l'on en croyoit Aurelius Victor[1], « ce seroit depuis Trajan « que les titres de *César* et d'*Auguste* auroient été séparés, et « que l'on auroit vu dans l'empire deux ou même plus de deux « citoyens, élevés au plus haut rang, être inégaux en pouvoir, « et porter différents titres, quoique plusieurs personnes pen- « sent qu'Hadrien obtint la dignité impériale par la faveur de « Plotine, qui supposa un testament par lequel Trajan l'auroit « choisi pour son successeur. » Il sembleroit qu'il faudroit attribuer à la famille adoptive de Nerva un usage qui auroit été différent de celui de la famille de César et de celle de Vespasien : je veux dire l'usage de donner un nom patronimique ou un simple titre d'honneur sans autorité, tandis que depuis Trajan une portion de la souveraine puissance auroit été jointe à ce titre, et que, selon Spartien[2], c'auroit même été une communication presque entiere de cette puissance, avec la désignation formelle de la qualité d'héritier du trône, « telles que la reçurent de Dio- « clétien Maximien et Constance. »

Des variations aussi formelles sur un objet si important de l'histoire des empereurs ont forcé les écrivains modernes à chercher des explications très arbitraires. Il en est une plus vraie et plus simple, c'est que les empereurs, ne se croyant liés par aucunes lois, donnoient à chacun des Césars qu'ils créoient une portion d'autorité plus ou moins étendue, selon leur volonté particuliere, selon les temps et les lieux.

Zosime[3], trace en peu de mots les traits qui distinguent deux

(1) *Cæs.*, XIII. (2) *In Ælio*, I. (3) Lib. I, *initio.*

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

illustres familles, celle de Nerva et celle d'Antonin. « Des hom« mes de bien, dit-il, parvenus à l'empire, Nerva, Trajan, et « après lui Hadrien, Antonin Pie, et les deux freres Verus et « Lucius, réformerent un grand nombre d'abus. Non seulement « ils recouvrerent les portions de l'empire enlevées à leurs pré« décesseurs, mais encore ils y réunirent de nouvelles contrées. »

Je n'ai rien à faire observer sur la chevelure des princes de cette famille; mais l'épouse et les princesses de la famille de Trajan portent sur les médailles la même coiffure. Il n'en est pas de même de la barbe. Dion dit expressément[1] : « Les anciens « Romains et les empereurs avoient coutume de se faire raser. « Hadrien fut le premier qui laissa croître sa barbe. » Ses successeurs l'imiterent jusqu'à Constantin.

§. 1. NERVA.

Tacite[2] peint en quelques lignes la stupeur dans laquelle étoient plongés les Romains sous le regne de Domitien : « Nous « avons, dit-il, donné un grand exemple de patience; et si les « siecles passés ont vu tout ce que la liberté pouvoit produire « d'excès, nous avons montré jusqu'où la servitude peut abais« ser les hommes, en leur ôtant par des délations odieuses la « faculté de parler et d'entendre. Nous aurions perdu la mé« moire avec la voix, s'il étoit en notre pouvoir d'oublier, « comme il est en notre pouvoir de garder le silence. Enfin « nous avons retrouvé le courage........ Nerva a réuni deux « choses qui étoient autrefois incompatibles, la puissance et la « liberté........ »

(1) Lib. LXVIII, 15. (2) *Agricol.*, n° 2.

Marcus Cocceius Nerva naquit dans l'Ombrie, à Narnia (aujourd'hui Narni), l'an de Rome 785, 32e de l'ere vulgaire; comme on le peut conclure des soixante-six ans qu'il avoit, selon Dion[1], à sa mort, arrivée l'an 98. Sa noblesse n'étoit pas ancienne, *nobilitatis mediæ,* dit Eutrope[2], c'est-à-dire qu'il n'appartenoit pas à une des familles anciennes de Rome. Toutefois ses ancêtres avoient illustré la sienne: on lisoit dans les fastes consulaires les noms de son bisaïeul, de son aïeul, et même, selon quelques auteurs modernes, celui de son pere. On se rappeloit son aïeul, à cause de son habileté dans la jurisprudence, et de l'adresse avec laquelle il avoit toujours conservé les bonnes graces de Tibere. Son petit-fils, le successeur de Domitien, parvint fort jeune aux honneurs; Néron récompensa, en 818, sa valeur par le triomphe; il plaça aussi son portrait dans le palais, et il le désigna préteur pour l'année suivante. Nerva fut consul l'an 824 avec Vespasien, et en 843 avec Domitien.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Le goût de Nerva pour la poésie, et les succès qu'il obtint sur-tout dans l'épigramme, lui mériterent l'amitié de Néron, qui lui dédia un poëme[3]. Quant à Domitien, qui lui témoigna quelque bienveillance, on n'en doit pas chercher la cause dans une liaison honteuse qui auroit existé, selon Suétone[4], entre lui et ce prince à peine sorti de l'enfance; parcequ'il y avoit à Rome plusieurs citoyens appelés Nerva, parceque l'écrivain n'a rapporté aucun prénom, et enfin parceque tous les historiens ont loué ses bonnes mœurs. Tous se sont accordés à le peindre sous les traits d'un homme modéré dans ses passions, généreux, actif, et sur-tout d'un caractere doux et pacifique; cependant on lui a reproché une timidité qui dégéneroit quelquefois en

(1) Dio, LXVIII, 4.
(2) Lib. VIII, c. 1.
(3) *Mart.*, VIII, 70.
(4) *Domit.*, II.

pusillanimité. Aurelius Victor[1] lui fait aussi le même reproche qu'à Trajan, celui d'avoir trop aimé le vin.

Pline le jeune[2] raconte dans une lettre à Tacite, en le priant de l'insérer dans son histoire, la réponse noble et hardie qu'il avoit faite en défendant avec Sénécion les habitants de la Bétique contre Bœbius Massa, leur spoliateur. Celui-ci, prévoyant une issue funeste pour lui, accusa Sénécion du crime de lèse-majesté. A ce mot, les sénateurs furent saisis d'horreur et de crainte. Mais Pline dit aux consuls : « Je crains que le silence « de Massa ne fasse croire qu'il y a collusion entre lui et moi, « parcequ'il ne m'a pas compris dans cette accusation. Cette ré- « ponse fut recueillie soigneusement, et généralement louée. Le « divin Nerva (car malgré sa retraite il prenoit part à tout ce « qui se faisoit de bien en public), m'ayant adressé une lettre « fort honorable, non seulement me félicita, mais il félicita « aussi le siecle (ce sont ses paroles) qui étoit témoin d'une « action digne des temps anciens. » Pline fait sans doute allusion à l'exil auquel Domitien condamna Nerva, à cause de la prédiction des astrologues, qui le désignoient pour son successeur[3]. Pline le jeune[4], écrivant à un de ses amis, qui habitoit à Tarente la maison de campagne dans laquelle Nerva avoit passé le temps de son exil, lui dit : « Je ne doute pas qu'elle ne soit très « agréable, puisqu'elle avoit été choisie pour la retraite d'un « homme qui étoit déja fort heureux avant l'époque où il parut « devenir le plus heureux des Romains. » Domitien venoit de faire mourir plusieurs citoyens distingués[5], à cause des prédictions favorables que contenoient leurs horoscopes dressés par

(1) Aurel. Vict., XIII.
(2) Lib. VII, ep. XXXIII.
(3) *Apol. Tyan.*, VII, 3, 14.
(4) Lib. V, ep. XVIII.
(5) Zonar., XI, 20.

son ordre. Mais il laissa la vie à Nerva, sur l'observation d'un astrologue, qui l'assura que ce sénateur n'avoit pas long-temps à vivre, parceque son estomac, très affoibli, rejetoit presque tous les aliments[1]. Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Ce furent ces prédictions qui porterent les assassins de Domitien à offrir l'empire à Nerva. Peut-être contribuerent-elles aussi à le lui faire accepter, malgré sa foible santé et sa pusillanimité. Le 18 septembre de l'an 96 (849 de Rome) vit périr Domitien, et régner Nerva, qui étoit âgé de soixante-quatre ans. Le peuple et le sénat se réunirent pour ce choix, ainsi qu'un des chefs des prétoriens; mais cette milice insubordonnée regrettoit le tyran, qui avoit augmenté sa paie, qui lui faisoit tous les jours de nouvelles largesses; et elle demandoit à grands cris le supplice des conjurés. On l'apaisa avec peine; et les sollicitations de quelques personnages recommandables lui firent enfin reconnoître Nerva. A peine celui-ci eut-il accepté l'empire, qu'on répandit le bruit que Domitien, échappé au fer des meurtriers, alloit paroître[2]. Nerva pâlit, et perdit la parole jusqu'à l'instant ou Parthenius le rassura. Alors il se rendit au sénat, où, parmi les félicitations, il entendit son meilleur ami, Arrius Antoninus (aïeul maternel d'Antonin), lui dire, en l'embrassant: « Heureux le peuple et « le sénat, heureuses les provinces de vous avoir pour empe- « reur! Pour vous ce n'est point un bonheur; vous étiez moins « à plaindre quand vous n'aviez qu'à échapper aux injustices des « mauvais princes, que vous ne pourrez l'être lorsque, chargé « d'un fardeau énorme, non seulement vous serez tourmenté par « les inquiétudes et exposé aux dangers, mais encore vous aurez à « vous défendre contre le crédit de vos ennemis, et sur-tout contre

(1) Dio, LXVII, 16. (2) Victor., *Epit.* XII.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI

« celui de vos amis : ceux-ci, en effet, croyant mériter toutes les « faveurs, deviennent, si l'on en refuse la moindre à leurs im- « portunités, plus acharnés à votre perte que les autres. »

Si l'on excepte la trop grande condescendance qu'il eut pour les soldats, et que l'on reproche aussi à Trajan, tous les actes du regne de Nerva furent dignes de louanges. Il rendit la sécurité à ceux qui avoient été inquiétés sous le prétexte vague du crime de lèse-majesté ; il rappela un grand nombre d'exilés, et il permit même à Licinianus, accusé d'adultere avec une vestale, de vivre en Sicile, sans pouvoir cependant rentrer dans Rome. Les délateurs, cette espece vile et odieuse qui pullule sous les tyrans, furent flétris par les lois de Nerva[1]; il fit mourir les esclaves et les affranchis qui avoient été les accusateurs de leurs maîtres; il défendit d'appeler des citoyens en jugement soit pour crime de lèse-majesté, soit pour avoir exercé quelque acte de judaïsme. Mais, s'il défendit aux agents du fisc d'inquiéter les juifs, et de faire sur leurs corps des recherches odieuses, sous prétexte de judaïsme (*judaici fisci calumnia sublata*), il ne les exempta pas de payer chaque année par tête les deux drachmes (environ 1 fr. 80 cent.) qu'ils donnoient jadis pour l'entretien du temple de Jérusalem, et que Vespasien exigea pour le fisc romain depuis la prise de cette ville. Il fit le serment de n'ôter jamais la vie à des sénateurs, et il ne le viola point. Il ne souffrit pas qu'on lui élevât des statues d'or ni d'argent. Il porta une économie sévere dans l'emploi des revenus publics[2], et il supprima plusieurs sacrifices ; il rendit aussi plus rares les spectacles de gladiateurs. Zonare a cru faussement qu'il avoit aboli ces jeux sanglants.

(1) Dio, LXVIII, 1. (2) Ibid., LXVIII, 2.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

Malgré ces épargnes, le trésor public ne pouvoit suffire aux dépenses nécessaires; on vit alors Nerva « vendre, dit l'historien « Dion, une grande quantité d'habits, plusieurs vases d'or et « d'argent, des meubles du palais et de sa propre demeure, plu-« sieurs champs, plusieurs maisons; ou plutôt il vendit tout, « excepté ce qui étoit strictement nécessaire. Mais il n'usa point « de rigueur dans ces ventes; il y trouva même l'occasion d'o-« bliger plusieurs citoyens. » Jamais il ne chercha à enrichir le fisc par des voies injustes. Le pere d'Hérode Atticus, de ce sophiste célebre, ayant découvert dans sa maison un trésor, écrivit à l'empereur pour connoître l'emploi qu'il en devoit faire; celui-ci répondit qu'il pouvoit en user à sa volonté. Mais Atticus, craignant la poursuite des officiers du fisc, écrivit de nouveau qu'il n'osoit en disposer, la valeur étant trop grande pour la fortune d'un particulier. « Hé bien donc, répondit Nerva[1], « usez largement de ce que la fortune vous donne, car il vous « appartient. »

On a reproché à Nerva de la pusillanimité; il ne craignit pas cependant de choisir, l'an 97, pour son collegue dans le consulat, Virginius Rufus; quoique les soldats eussent voulu plusieurs fois donner à ce général le titre d'*imperator*. Il punit seulement par l'exil Calpurnius Crassus, qui avoit conspiré contre lui. Il fit même asseoir à ses côtés, dans un spectacle, d'autres conjurés; et il remit entre leurs mains les épées des gladiateurs, que l'on présentoit au président des jeux pour en examiner la trempe. La cause de cette noble assurance étoit sa bonne conscience. « Aussi, dit-il un jour, je n'ai rien fait qui puisse m'empêcher « de vivre tranquille si j'abdiquois l'empire[2]. » C'est elle encore

(1) Philostr., *Soph.*, II, 1. (2) Dio, LXVIII, 3.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

qui lui donna le courage avec lequel il résista aux efforts des prétoriens. Ceux-ci s'étoient révoltés de nouveau, sous prétexte de demander le supplice des meurtriers de Domitien. Nerva, voyant que ses remontrances étoient inutiles, découvrit son cou, et s'offrit à leurs coups. « Mais, dit Pline le jeune[1], l'em-« pereur, celui que l'on appeloit le pere du genre humain, fut « assiégé, renfermé dans le palais; et l'on ravit à ce vieillard si « doux le pouvoir de sauver des hommes. » Parthenius et Petronius furent tués; et le jeune Victor[2] ajoute que Casperius, « qui avoit excité à la révolte les prétoriens, dont il étoit pré-« fet, contraignit Nerva à remercier publiquement les assassins, « parcequ'ils avoient ôté la vie aux plus méchants des hommes. » Mais cet historien est le seul qui rapporte ce trait de foiblesse de Nerva; et on aime à croire qu'il l'a fait sans aucun fondement.

Quoi qu'il en soit, tous les historiens de ce temps s'accordent à dire que la révolte des prétoriens fut la cause du bonheur qu'éprouverent les Romains pendant plus de quatre-vingts ans, sous Trajan et ses successeurs. Nerva, convaincu que l'on méprisoit sa vieillesse, que l'empire avoit besoin, pour être bien gouverné, d'un chef doué tout à-la-fois de la force d'esprit et de celle du corps, prit une résolution soudaine et importante. Il monta au Capitole, et là il dit à voix haute: « Puisse cet acte de « ma volonté faire le bonheur du sénat, du peuple romain, et « le mien! J'adopte Marcus Ulpius Nerva Trajan. » Sur-le-champ il le nomma, selon Dion, César en plein sénat, dans l'automne de l'an 97 (850 de Rome); de plus, selon Pline[3], *imperator*, Germanique, et son collegue dans la puissance tribunitienne. Il

(1) *Paneg.*, VI, 1. (2) *Epit.*, XII. (3) *Paneg.*, VIII.

écrivit en même temps de sa main à Trajan, qui étoit à Cologne préfet de la Germanie, pour lui apprendre son adoption; et il termina sa lettre par ce vers d'Homere :

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Servez-vous de vos traits pour venger mes affronts[1] !

Spartien nous apprend qu'il lui envoya un diamant (*adamante gemma*), pierre qui avoit alors une valeur excessive.

Dion fait observer que Nerva avoit dans sa famille plusieurs personnes qu'il auroit pu adopter; mais qu'il préféra le bonheur public à celui de ses parents; qu'il n'hésita pas à choisir Trajan, né hors de Rome et de l'Italie (en Espagne), quoique cela fût sans exemple; « car, ajoute-t-il, il pensoit qu'il falloit chercher « le mérite et non la patrie. » La nouvelle d'une victoire remportée dans la Pannonie sur les Germains fut la cause apparente qui conduisit Nerva au Capitole; mais la cause réelle, ou du moins principale, fut l'adoption de Trajan. Ce fut aussi la derniere action d'éclat qui signala le regne du pere adoptif de ce prince. Il ne faut cependant pas croire Lactance[2], qui dit qu'il se réduisit à l'état de simple citoyen.

Nerva mourut environ trois mois après, l'an 98 (851 de Rome), ayant régné seize mois, et âgé de près de soixante-six ans, selon Dion[3]; de soixante-onze, selon Eutrope[4]; de soixante-douze, selon S. Jérôme[5]; et seulement de soixante-trois, selon le jeune Victor[6]. Le sénat rendit les plus grands honneurs à sa mémoire. Il déposa son corps dans le mausolée d'Auguste. Trajan lui éleva des autels, et créa des prêtres flamines pour les entretenir.

(1) *Iliad.*, I, 42.
(2) *De Mort. Pers.*, XVIII.
(3) Dio, LXVIII, 5.
(4) Eutrop., VIII, 1.
(5) Euseb., *Chronic.*
(6) Vict., *Epit.*, XII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

N° 3

Abandonné par Suétone, qui n'a tracé les portraits que des douze Césars, je n'ai plus que le secours des médailles pour reconnoître dans les statues, les bustes, et les bas-reliefs, ceux de leurs successeurs. On voit dans la planche XXXVI, au n° 3, sur une médaille de bronze, la tête de Nerva, couronnée de laurier, entourée de la légende IMP*erator* NERVA CAES*ar* AVG*ustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) II P*ater* P*atriæ*. On lit au revers, ROMA RENASCENS, autour de la figure de Rome assise, tenant une haste et une victoire; à l'exergue, les sigles S*enatûs* C*onsulto*.

N° 1 et 2.

D'après les médailles de Nerva[1], M. Visconti reconnut le portrait de cet empereur dans une belle statue colossale de marbre placée dans le musée du Vatican. On en voit ici la face et le profil sous les n° 1 et 2.

En décrivant cette statue, M. Visconti a fait l'application des principes qu'il a établis relativement aux portraits des empereurs placés sur des médailles *restituées*. Ces portraits ne présentent point leurs traits retracés scrupuleusement; ils offrent au contraire un mélange de leur figure véritable et du beau idéal, par lequel on vouloit exprimer leur apothéose. La tête de la statue ne reproduit point la maigreur de Nerva, et les rides dont les années avoient sillonné son visage; mais le profil et l'ossature, si l'on peut employer ce mot technique, sont d'une grande vérité, et la ressemblance n'a point souffert de cet ingénieux mélange. Trajan éleva des autels, et établit un college de flamines en l'honneur de Nerva : on peut donc penser que l'érection de cette belle statue fit partie de l'apothéose.

(1) *Mus. Pio Clem.*, III, tav. 7.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.

Pl. XXXVI.

§. 2. TRAJAN.

Eutrope[1] dit que de son temps (le IVe siecle de l'ere vulgaire) l'acclamation des sénateurs à l'entrée de l'empereur dans l'enceinte du sénat étoit encore celle-ci : QU'IL SOIT PLUS HEUREUX QU'AUGUSTE, MEILLEUR QUE TRAJAN! Pouvoit-on former pour ces princes des vœux plus sages que de souhaiter qu'ils surpassassent en justice et en humanité le fils adoptif de Nerva? Celui-ci avoit dit en effet à ceux qui lui reprochoient d'être affable avec tout le monde : « Je fais mes efforts pour que les « Romains trouvent en moi un empereur tel qu'étant simple « particulier j'eusse desiré voir mes prédécesseurs. »

Trajan naquit le 18 septembre de l'an 52 (806 de Rome) à Italica (aujourd'hui Santiponce, sur le Guadalquivir, dans l'Andalousie, près de Séville). Sa famille étoit ancienne; mais son pere l'avoit seul illustrée. Ses noms étoient Marcus Ulpius Crinitus Trajanus. On croit, avec raison, que celui de Crinitus, qui se lit dans Eutrope, étoit un nom de famille, et non un surnom (chevelu) donné à ce prince à cause du soin extrême qu'il auroit pris de sa chevelure; comme le dit Lydus[2], écrivain du moyen âge. Trajan fut élevé dans les camps; et Pline[3] assure qu'il contribua par son courage aux victoires que son pere remporta sur les Parthes. Après avoir été dix ans tribun militaire, il fut nommé préteur en 839, et consul en 844[4]. Domitien l'envoya en Espagne; mais il le rappela bientôt pour lui donner le commandement de l'armée de la Germanie inférieure, contrée dont les habitants faisoient sans cesse des incursions sur les

(1) Lib. VIII, c. v.
(2) *De Mensib.*, I, 7.
(3) *Paneg.*, c. xiv.
(4) Dio, LXVII, 12.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

terres des Romains et de leurs alliés. Trajan le conserva pendant les dernieres années du regne de Domitien, et pendant le regne de Nerva. Ce fut dans l'automne de l'année 97 (850 de Rome) que le dernier l'adopta, le créa César, le nomma *imperator*, et partagea avec lui la puissance tribunitienne et le titre de Germanique. Trajan apprit à Cologne cette nouvelle inespérée; et l'on vit avec étonnement un empereur dont ni Rome ni l'Italie n'avoient été le berceau. Si l'on en croit Pline[1], il parut vouloir refuser de si grands honneurs; mais les armées lui envoyerent des députés pour le presser d'accepter l'empire; celui de l'armée de la Mœsie inférieure fut Hadrien, son parent.

La mort de Nerva, arrivée dans le mois de janvier de l'année 98 (851 de Rome), rendit, bientôt après son adoption, Trajan seul maître de l'empire. Il écrivit de sa propre main au sénat, et lui dit entre autres choses qu'il n'ôteroit jamais la vie ni l'honneur à un homme de bien; « promesse, assure Dion[2], « qu'il confirma ensuite par un serment, et qu'il observa tou« jours, quoiqu'il se fût vu menacé par des conspirateurs. » Il n'en fut pas ainsi des prétoriens, qui s'étoient révoltés contre Nerva; Trajan les réunit dans son camp sous différents prétextes, et les fit mourir. Il passa la premiere année de son regne sur les bords du Rhin, occupé à rétablir la discipline militaire, à recevoir les envoyés des peuples barbares que sa valeur et son habileté dans l'art de la guerre avoient remplis d'effroi et d'admiration. Loin d'être jaloux de la gloire de ses généraux, il fit élever une statue en l'honneur de Vestricius Spurina, qui avoit forcé les redoutables Bructeres à reconnoître le roi que les Romains leur avoient donné[3].

Enfin l'an 99 (852 de Rome) Trajan se rendit dans la capi-

(1) *Panegyr.*, c. VIII. (2) Lib. LXVIII, 5. (3) Plin, lib. II. *ep.* VII.

tale de l'empire. Il fut reçu avec des démonstrations de joie universelles; il traversa Rome à pied, comme le premier des soldats, pour monter au Capitole. Ensuite il alla au palais avec son épouse la vertueuse Plotine, qui, en y entrant, se retourna vers le peuple et dit : « Je souhaite que ma sortie de ce palais « soit aussi tranquille que mon entrée. » Le sénat donna à Trajan le titre de Pere de la patrie, qu'avoient porté ses prédécesseurs; mais il en créa un nouveau pour lui, celui d'*Optimus*, excellent, ou très bon. Le dernier titre flatta vivement l'empereur, parcequ'il le devoit à ses bonnes mœurs, et non à des victoires dont le soldat partage la gloire. Cependant on ne le trouve placé sur les médailles, avec sa tête et ses autres titres, que vers l'an 867, quoiqu'il fût gravé sur leurs revers depuis long-temps: on en ignore la raison.

Trajan fit de grandes largesses aux soldats et au peuple; mais il les fit avec ses propres biens, sans dépouiller personne, comme l'avoient pratiqué tant de fois presque tous ses prédécesseurs. Nerva avoit formé le dessein de faire élever aux dépens du trésor public des enfants qui seroient devenus des citoyens attachés plus spécialement à l'empire, dont ils auroient reçu les secours les plus désintéressés; mais la mort l'empêcha de réaliser ce noble projet. La gloire en étoit réservée à Trajan, qui fit participer à ses libéralités même les enfants des pauvres de toute l'Italie. Par ses soins cette contrée fut si abondamment pourvue de vivres, qu'elle put en fournir, dans une année où le Nil avoit trop peu débordé, à cette Égypte que l'on appeloit la nourrice de Rome. Les citoyens lâchement calomniés trouverent dans Trajan un vengeur sévere; il fit exposer en public et transporter ensuite dans les îles désertes ces infames délateurs, qui les avoient peuplées de tant d'innocents.

CHAP. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

Son regne fut marqué par l'érection de monuments somptueux; et son caractere noble et généreux brilla dans leur magnificence. Après avoir agrandi le cirque, il y fit placer cette inscription : IL RÉPOND ENFIN A LA DIGNITÉ DU PEUPLE ROMAIN[1]. Un nouveau théâtre s'éleva par ses soins dans le champ de Mars; il forma aussi de riches bibliotheques. Les bords du Pont-Euxin et les Gaules furent unis par un chemin non interrompu. Mais le plus grand, le plus célebre de ses ouvrages, après le pont sur le Danube, que je décrirai plus bas, est le *forum* qui portoit son nom. (J'ai conservé le nom *forum*, parceque celui de marché, qui lui répond en françois, a une acception trop restreinte.) Ce *forum* étoit composé, comme les autres, de trois ou de quatre portiques, d'un temple, et d'une basilique dans laquelle on rendoit la justice : mais ces portiques étoient de marbre; les colonnes qui les soutenoient étoient colossales; de riches sculptures dont on voit encore de précieux restes formoient une frise immense; l'emplacement avoit été creusé dans une colline, et, pour conserver le souvenir de ce travail, on éleva dans le milieu du *forum*, l'an 114, une colonne de marbre qui a de hauteur celle des terres enlevées, 128 pieds romains (37 metres 7 cent.) Un bas-relief continu serpente sur le fût de cette colonne, qui portoit une statue de bronze de l'empereur. On en voit à Paris une imitation de même hauteur; mais les bas-reliefs sont de bronze. Trajan fit reconstruire le chemin qui traversoit les marais Pontins, et il travailla à diminuer leurs exhalaisons dangereuses. Il fit aussi creuser un port à Centumcellæ (aujourd'hui Cività Vecchia). Les Romains avoient l'usage de consacrer par des inscriptions la mémoire de ceux qui avoient fait élever, ou seulement réparer

(1) Dio, LXVIII, 7.

les édifices et les monuments publics; c'est pourquoi le nom de Trajan, qui s'en étoit tant occupé, se lisoit par-tout. De là vint que les railleurs ajouterent à son nom celui de la pariétaire, plante qui croît sur toutes les murailles[1].

Les Romains répéterent avec attendrissement le mot qu'il dit au préfet des prétoriens, en lui remettant l'épée qui étoit la marque de sa dignité, « Employez-la pour moi si je gouverne « avec justice, et contre moi si j'abuse du pouvoir[2]. » Pline le jeune releve, avec raison, ces paroles remarquables dans le discours qu'il prononça au mois de septembre de l'année 100 (853 de Rome), époque où il fut subrogé consul. Ce fut dans le sénat, et par son ordre, qu'il remercia Trajan de l'avoir élevé au consulat. L'empereur étoit présent, et l'orateur lui prodigua des louanges dont l'excès ne peut être excusé que par le souvenir des grands maux qu'avoient soufferts les Romains sous les prédécesseurs de Trajan, et du bonheur dont ils jouissoient sous l'empire de ce prince. Ce panégyrique au reste a fourni des matériaux abondants à l'histoire. On trouve même dans le silence que garde l'orateur une preuve contre l'opinion de ceux qui placent dans cette année le commencement de la guerre contre les Daces (peuples qui habitoient les pays appelés aujourd'hui Valachie, Moldavie, et Transylvanie), et le départ de l'empereur pour cette expédition. Il n'eût pas manqué de le célébrer par de flatteuses prophéties.

Il paroît donc certain que Trajan ne quitta Rome qu'en l'an 101 (854 de Rome). Nous avons vu Domitien acheter de Décébale, roi des Daces, la paix par un tribut annuel. Trajan, indigné d'une sujétion si humiliante, refusa de le payer, et entra à main

(1) Amm. Marcel., XXVII, 3. (2) Dio, LXVIII, 16.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

armée dans la Dacie. Ce ne fut point de la part de Trajan une agression injuste; il avoit découvert des intelligences secretes entre Décébale et Pacorus, roi des Parthes[1]; Dion[2] assure d'ailleurs que l'empereur avoit de justes plaintes à faire de ce roi. La premiere victoire coûta beaucoup de sang aux Romains; et Trajan déchira ses habits pour bander les plaies et remplacer le linge qui manquoit. Les Daces, instruits par des transfuges, et conduits par un chef courageux, se défendoient avec fureur. Leur roi demanda cependant plusieurs fois la paix, mais à des conditions que Trajan ne voulut point accepter. Il s'avança à travers des régions montueuses jusqu'à la capitale de la Dacie, Zermizegethuse (aujourd'hui Varhély, selon M. Mannert); et là il dicta la paix à Décébale. Ce roi n'observa pas long-temps le traité; il fit de nouvelles incursions en-deçà du Danube, sur le territoire romain.

Trajan, voulant mettre les Daces dans l'impuissance de traverser le Danube, et en assurer le passage à ses troupes quand le fleuve seroit gelé, fit construire un pont, devenu célebre par la description emphatique de Dion[3]. Je suivrai celle du comte Marsigli, qui a donné une si ample histoire du Danube. Le pont fut construit à six milles d'Italie (environ 13,992 metres), au-dessous de la cataracte appelée aujourd'hui Demyrcapi, ou Porte-de-Fer, où sont placées sur la rive droite, dans la Valachie, Severin, et Cernez, et sur la rive gauche, Tetislas dans la Servie. La largeur de la vallée dans laquelle coule le Danube n'est là que d'un mille. D'après les restes des deux piles qui sont sur les bords, et de toutes les autres, on voit que le pont avoit vingt-trois piles de pierre, larges de 5,847 metres, longues du double, et placées à 34,108

(1) Plin., X, ep. VIII. (2) Dio, LXVIII, 6. (3) Lib. LXVIII, 13.

metres l'une de l'autre : de sorte que la longueur totale étoit d'environ 863 metres (sept fois celle du Pont-Royal de Paris). Sur les piles de pierre étoient placés les ceintres et les plate-formes en bois. Deux forts en défendoient les entrées. Le successeur de Trajan, Hadrien, fit enlever les plate-formes, de crainte que le pont ne facilitât aux barbares l'entrée du territoire romain ; mais les piles subsistoient encore dans le temps où Dion écrivoit, c'est-à-dire plus de cent vingt ans après ; et vers la fin du dix-septieme siecle, le comte Marsigli en découvrit les restes. Il faut se reporter au siecle de Trajan, où l'on ne connoissoit, pour construire les ponts, que les méthodes les plus grossières, afin d'apprécier l'admiration que Pline, contemporain de Trajan, et Dion, écrivain du troisième siecle, témoignent pour cet ouvrage[1].

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Décébale, voyant les Romains maîtres de la Dacie, termina lui-même sa vie l'an 105 (858 de Rome). Trajan s'empara des richesses immenses qu'il avoit enfouies dans des cavernes et dans le lit d'une riviere dont il avoit détourné les eaux pendant quelques instants. Le roi avoit fait tuer les prisonniers qu'il avoit employés à ce travail, afin qu'on n'en conservât aucun souvenir. L'empereur reçut le surnom *Dacicus*, lorsqu'il triompha des Daces après sa premiere victoire. Son second triomphe, après la mort de Décébale et la réunion de la Dacie à l'empire, fut très brillant. Dion[2] raconte qu'il donna pendant cent vingt-trois jours des spectacles et des jeux dans lesquels combattirent dix mille gladiateurs, et où onze mille animaux furent égorgés.

Cette même année vit l'empire romain s'accroître vers l'orient. Palma, gouverneur de Syrie, se rendit maître de l'Arabie pétrée,

(1) Proc., *de Ædif.*, IV, 6. (2) Lib. LXVIII, 15.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

qui avoit eu long-temps des rois particuliers. Elle étoit ainsi nommée par les anciens, à cause de la ville de Pétra, aujourd'hui Kvac, et elle ne formoit qu'une très petite portion de la vaste péninsule appelée Arabie. Le bruit des succès de Trajan parvint jusqu'aux Indes, et des ambassadeurs se rendirent à Rome de ces contrées éloignées pour lui apporter le tribut d'estime de leurs souverains. On peut croire que ces hommages firent naître ou du moins développerent dans l'esprit de Trajan l'amour des conquêtes. Il les rechercha depuis avec ardeur. On le vit sacrifier les hommes et les trésors afin de se rendre maître de pays trop éloignés de Rome pour lui demeurer soumis, et que son successeur fut obligé d'abandonner.

Quelques écrivains placent en cette année 106 (859 de Rome) le départ de Trajan pour l'orient, où il devoit aller faire la guerre aux Parthes; et d'après leur systeme, il seroit ensuite revenu à Rome, qu'il auroit quittée en 867 une seconde fois pour la même cause, et qu'il n'auroit jamais revue. Eckhel[1] a prouvé le contraire. Aucun historien romain ne parle de ce premier départ, de cette premiere expédition; aucune médaille n'en a consacré le souvenir. Mais on voit dans la collection de Vienne une médaille d'or qui a pour type l'empereur à cheval, et la légende PROFECTIO · AVGVSTI (départ de l'empereur), avec les mots OPTIMVS · AVG*ustus* dans la légende qui environne la tête de Trajan. Or il est prouvé que ces mots n'ont fait partie des légendes de la tête de ce prince qu'en l'année de son sixieme consulat, 867 de Rome, 114 de l'ere vulgaire. D'ailleurs c'est à l'année suivante qu'il faut rapporter le tremblement de terre qui renversa presque entièrement Antioche de Syrie. Trajan se trouvoit alors dans cette

(1) *D. N. V.*, VI, 451.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

ville; et il n'échappa à la mort que par une heureuse fuite. Dion[1] place cet affreux évenement sous le consulat de Pœdon, qui fut une des victimes; et ce Romain fut revêtu de cette dignité avec Vipstanus Messalla, l'an 868 de Rome, 115 de l'ere vulgaire.

C'est donc à l'année précédente, 114 (867 de Rome), qu'il faut rapporter le départ de Trajan pour l'orient. La cause apparente de cette nouvelle guerre fut la concession du sceptre d'Arménie en faveur de Parthamasiris, faite par Chosroès, roi des Parthes; droit que revendiquoit l'empereur romain. Dion[2] donne pour cause réelle un grand desir de gloire. Arrivé à Athènes, Trajan trouva des ambassadeurs de Chosroès qui lui offroient toutes les réparations qu'il exigeroit, et entre autres la confirmation du nouveau roi d'Arménie. Mais l'empereur remit toute discussion à l'époque prochaine de son arrivée en Syrie; là il renvoya Parthamasiris, auquel il refusa le diademe, parceque l'Arménie étoit et devoit être maintenue province romaine. Antioche fut alors presque ruinée de fond en comble par un tremblement de terre; le consul Pœdon y perdit la vie, et Trajan n'échappa au trépas qu'en sortant de son palais par les fenêtres. Selon Dion[3], un personnage plus grand qu'un homme se présenta à lui, et le conduisit hors de la ville.

Cette catastrophe arriva vers le commencement de l'année 115 (868 de Rome). Au printemps, Trajan entra dans l'Arménie, et l'enleva tout entiere à Parthamasiris, le vassal du roi des Parthes. Après l'avoir réduite de nouveau en province romaine, et y avoir établi un gouverneur, il conduisit son armée dans la Mésopotamie, et s'empara de plusieurs villes. Il trouva les Parthes campés au-delà du Tigre[4]. Comme le pays

(1) Lib. LXVIII, 25.
(2) Dio, LXVIII, 17.
(3) Ibid., LXVIII, 25.
(4) Ibid., LXVIII, 26.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive Pl. XXXVI.

étoit dépourvu de bois de construction, il fit venir sur des chariots des bateaux qui avoient été construits dans les forêts de Nisibe (à près de vingt lieues moyennes de distance). Les Parthes firent de vains efforts pour empêcher la construction du pont de bateaux, et ils prirent la fuite quand ils virent l'armée romaine transportée sur la rive orientale du Tigre. Trajan parcourut en conquérant, et sans trouver d'opposition, l'Adiabene; l'Assyrie, où l'on voyoit encore une ville de Ninos (restes de l'antique Ninive); les champs d'Arbelle et de Gaugamele, célebres par les victoires d'Alexandre et les défaites de Cyrus le jeune; enfin la Babylonie.

On lit dans l'historien Dion[1] que Trajan eut le dessein de joindre par un canal l'Euphrate au Tigre, afin de transporter par eau les bateaux qui devoient servir à construire un pont sur le second fleuve. Il ajoute qu'il en fut détourné par la connoissance que l'on acquit de la différence de niveau qui existoit entre ces deux rivieres, et qui auroit fait écouler les eaux de l'Euphrate dans le Tigre. Mais Ammien Marcellin[2] qui suivit l'empereur Julien dans ces contrées, dit que le canal avoit été commencé par Trajan, et terminé par Septime Sévere; et que Julien ayant fait enlever les pierres qui l'obstruoient, ses vaisseaux traverserent jusqu'au Tigre, au-dessus de Ctésiphon. Ce canal étoit alors appelé Nahamalcha, ou Fleuve-Royal. Nous apprenons par ce récit une chose remarquable : c'est que cette différence de niveau entre les deux rivieres étoit peu considérable, puisque les navires de Sévere et de Julien entrerent dans le Tigre par le canal, ou plutôt par la dérivation des eaux de l'Euphrate; à moins que ces deux empereurs aient employé

(1) Dio, LXVIII, 28. (2) Lib. XXIV, VI.

(dans l'ignorance des écluses, qui paroissent n'avoir été inventées que dans le quinzieme siecle) des retenues successives et des plans inclinés, tels qu'on les voit encore au grand canal de la Chine : ce qui prouveroit que les derniers moyens auroient été inventés ou connus des Romains seulement dans l'espace de temps écoulé entre les regnes de Trajan et de Septime Sévere.

La prise de Séleucie et de Ctésiphon, capitale de l'empire des Parthes, qui fut aussi la capitale de celui des Perses, suivit de près le passage du Tigre, l'an 116 (869 de Rome.) Ce fut probablement dans la seconde ville que Trajan fit prisonniere la fille de Chosroès, et s'empara du trône d'or du roi des Parthes [1]. Il paroît que ce peuple attachoit un grand prix à ce siege, sur lequel son monarque se plaçoit dans les cérémonies d'apparat; car Hadrien, voulant conserver la paix avec les Parthes, leur en promit la restitution, qu'il n'effectua cependant pas, non plus qu'Antonin, à qui on la demanda souvent. Je crois l'avoir reconnu sur ceux des bas-reliefs de Persépolis, où le roi des Perses, assis sur un siege très orné, reçoit les tributs des nations qui composoient son vaste empire.

Après la prise de la capitale des Parthes, Trajan reçut du sénat la confirmation du titre de Parthique, que lui avoient donné les soldats, et la permission d'entrer à Rome en triomphateur autant de fois qu'il le desireroit; mais la mort l'empêcha de jouir de cet honneur. Il parcourut en conquérant l'Assyrie, la Babylonie; il s'arrêta dans les lieux qu'avoit occupés Babylone; il rendit à Alexandre-le-Grand des honneurs funebres dans la maison où l'on faisoit croire que le roi de Macédoine

(1) Spart., *Adr. vit.*, XIII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl XXXVI.

avoit fini sa brillante carriere; car Dion[1] assure qu'on n'y voyoit plus que des monceaux de terre et de pierre, sur lesquels on débitoit mille fables. Il faut rapporter à cette époque la réflexion qu'il fait plus tard sur la conduite que tint l'empereur après qu'il eut descendu le Tigre jusqu'à son embouchure dans le golfe Persique. « Les destins avoient arrêté non seulement qu'il « ne rentreroit plus dans Rome, mais encore qu'il ne feroit « plus rien que l'on pût comparer à ses premiers exploits, et « qu'il perdroit toutes ses conquêtes. » Dans cette navigation, qu'il n'avoit entreprise que par amour pour une vaine gloire, Trajan courut les plus grands dangers, soit par la rapidité du fleuve, soit par les effets du reflux de l'Océan. Il vit enfin cette mer fameuse et des vaisseaux qui faisoient voile vers les Indes. « Et moi aussi, dit-il en les contemplant, je les suivrois si j'étois « jeune[2]! » Il commença dès-lors à s'occuper de ces contrées, à faire des recherches sur leur nature, à envier le sort d'Alexandre, et à dire qu'il auroit porté ses armes plus loin que ce héros n'avoit porté les siennes. Il écrivoit au sénat tous les projets que son ambition enfantoit, et qu'il annonçoit comme s'ils eussent déja été effectués; il parloit sans cesse de nations nouvelles, dont les noms mêmes n'étoient pas connus à Rome, et qu'il auroit soumises.

Il faut placer à cette époque la conquête d'une partie de l'Arabie heureuse, que Trajan fit en personne. Mais ce dernier triomphe fut suivi de revers cruels. Plusieurs peuples vaincus se souleverent, et chasserent ou massacrerent les troupes qu'il avoit laissées pour les contenir. Les Juifs de la Cyrénaïque ôterent la vie, par des tourments inouïs, à plus de deux cent

(1) Lib. LXVIII, 29, 30. (2) Dio, LXVIII, 28, 29.

mille Grecs et Romains. Son lieutenant, Lusius, réprima cette sédition, revint en Mésopotamie, reprit Nisibe et Edesse; Séleucie rentra aussi sous le joug des Romains. Effrayé cependant de la défection presque générale de ses nouveaux sujets ou alliés, et craignant que les Parthes n'imitassent ce dangereux exemple, Trajan donna un roi à ce peuple belliqueux. Ce fut à Ctésiphon qu'il rassembla dans une vaste plaine les Romains et les Parthes, et qu'il ceignit le diademe à Parthamaspate, qui demeura fidele aux Romains, et qui pour cela même devint odieux aux Parthes.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

Nous ne parlerions pas du siege d'Atra, ville située sur une montagne élevée dans le milieu d'un vaste désert, entre l'Euphrate et le Tigre, que Trajan entreprit l'an 117 (870 de Rome), s'il n'y avoit couru risque de la vie. Ayant quitté les marques de sa dignité, il combattoit en personne dans un assaut, lorsque la blancheur de sa barbe et son air majestueux le firent reconnoître par les assiégés, et en firent le but de tous les traits[1]. Forcé de lever un siege entrepris inconsidérément, et tombé gravement malade, il se rendit en Syrie pour s'embarquer et pour retourner à Rome, abandonnant des conquêtes si chèrement achetées, et remettant à Hadrien le commandement des restes de son armée. Trajan crut avoir été empoisonné; mais tout le monde jugea sa maladie naturelle. Arrivé à Sélinonte, ville et port célebre de la Cilicie, appelée depuis Trajanopolis (aujourd'hui Selonti), il ne put supporter une plus longue navigation. Il y mourut âgé de soixante et un ans selon les uns, et de soixante-quatre selon les autres, après un regne de vingt ans. Son corps fut brûlé à Sélinonte; et ses cendres, renfermées dans une urne d'or, furent transportées à Rome par son épouse Plotine et sa

(1) Ibid., LXVIII, 31.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

niece Matidie. Après avoir été promenées en triomphe dans un char avec son image, elles furent déposées dans l'intérieur de la colonne qui porte encore son nom. Pendant plusieurs années on célébra à Rome, en son honneur, des jeux appelés Parthiques.

On pourroit trouver la cause de la maladie dont mourut Trajan dans le chagrin qu'il conçut en apprenant la défection de ses nouveaux alliés, et la révolte des peuples qu'il avoit eu tant de peine à vaincre; peut-être aussi aux fatigues excessives qu'il supporta dans cette fatale expédition. On a dit avec raison que le pouvoir absolu exerçoit une réaction sur le souverain lui-même; mais on n'a pas fait observer que l'esprit de conquête produit un effet semblable. Le soldat est tout à-la-fois l'instrument et la victime du conquérant; et celui-ci est forcé de partager les travaux du soldat et de s'exposer aux mêmes dangers pour l'exciter par son exemple. Trajan nous en a fourni une preuve frappante au siege d'Atra. Il dormoit peu; il marchoit à pied à la tête de l'armée, même depuis son avénement à l'empire, il parcouroit ainsi de vastes contrées avec ses armées sans se servir de cheval ni de char[1]. Comme ses soldats il traversoit les rivieres à gué ou à la nage; comme eux aussi il supportoit la faim et la soif, et il se nourrissoit de leurs aliments grossiers. Il les consoloit et les secouroit dans leurs maladies; il ne rentroit dans sa tente qu'après les avoir visités, et il étoit toujours le dernier à prendre du repos. Enfin il connoissoit tous ceux qui avoient blanchi sous les enseignes, et il les appeloit par leurs noms en leur rappelant leurs belles actions. Ainsi en avoient usé Alexandre, César; ainsi en ont usé tous les conquérants: mêmes moyens, mêmes fatigues, mêmes dangers.

(1) Dio, LXVIII, 23; Plin., *Panegyr.*

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

Si Trajan ne fut que l'égal des autres conquérants par ses talents militaires, il leur fut supérieur par ses vertus et par la noblesse de son caractere. Il étoit modéré, doux, humain, ennemi de la cruauté et de la vengeance, ouvert, généreux, magnifique. Il accueilloit les hommes de lettres et les philosophes, et tous ceux qui avoient de grandes qualités; loin de les craindre et de les haïr, comme faisoient Tibere, Néron, et Domitien. Quelques défauts ternissoient cependant l'éclat de ses vertus. Il se livroit sans ménagement aux plaisirs de la table. Dion[1] assure que ce penchant ne le fit jamais manquer à son devoir; Victor[2] nous en fait connoître la raison, Trajan avoit défendu d'exécuter les ordres qu'il pourroit donner à la suite de ces longs repas. Dion parle aussi de son attachement criminel pour de jeunes garçons, et il dit pour l'excuser: « Jamais il n'affligea personne pour sa« tisfaire sa passion. » Telle étoit donc alors l'opinion générale! on ne blâmoit que l'excès de ce vice honteux, et les violences qu'il pouvoit inspirer.

Trajan avoit épousé avant d'être empereur la vertueuse Plotine, avec laquelle il vécut dans la meilleure union; mais elle ne le rendit jamais pere. Elle obtint de lui qu'il adoptât pour fils et successeur Hadrien, époux de sa petite-niece Sabine.

On lit dans un passage d'Eutrope ou de Jean d'Antioche, qui nous a été conservé par Suidas, que l'on comparoit Trajan à Romulus. Peut-être établissoit-on ce rapprochement sur leurs vertus guerrieres; peut-être aussi sur quelque ressemblance physique dont nous ne pouvons être juges, parceque nous ne possédons aucune des statues de Romulus que l'on voyoit encore à Rome dans les siecles de Pline l'ancien et de Plutarque[3]: le

(1) Dio, LXVIII, 7.
(2) Vict., *Cæs.*, XIII.
(3) Plin., XXXIII, 4, et XXXIV, 11; Plut., *Romul.*, §. 17 et 24.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVI.

dernier fut contemporain de Trajan. Au reste Pline le jeune[1] nous apprend qu'il avoit une grande stature, et beaucoup de dignité dans les traits du visage; ses cheveux blanchis avant l'âge ajoutoient à cette dignité[2].

N° 4 et 5. Le musée royal possede plusieurs statues et plusieurs bustes de Trajan; mais aucune de leurs têtes n'est comparable à celle des n° 4 et 5 de la planche XXXVI, soit pour la vérité de la ressemblance, soit pour la finesse du travail. Ce buste est de marbre de Paros, et il faisoit partie de la collection du cardinal Fesch.

N° 6. La ressemblance sera prouvée si on le compare avec un médaillon de bronze du cabinet du roi, qui est aussi précieux par la finesse de la gravure que par la bordure de bronze dans laquelle il est encastré[3]. On peut conjecturer, d'après cette bordure, que la médaille étoit attachée à une aigle ou à une autre enseigne militaire. D'un côté on lit, IMP*eratori* CAES*ari* NERVAE TRAIANO AVG*usto* GER*manico* DAC*ico* P*ontifici* M*aximo* TR*ibunitiâ* POT*estate* COS. (*consuli*) V. P*atri* P*atriæ*, avec le buste de Trajan couronné de laurier; au revers, l'empereur à cheval tenant une lance, suivi de trois militaires, précédé par une femme qui tient une branche de laurier et la corne d'abondance, avec la légende ADVENTVS AVG*usti*, et l'exergue S*enatus* P*opulus* Q*ue* R*omanus* OPT*imo* PRINCIPI.

N° 7. Le n° 7 présente une médaille d'or que Trajan fit frapper en l'honneur de son pere, qu'il avoit élevé au rang des dieux. D'un côté la tête de l'empereur couronnée de laurier, avec la légende précédente, sauf les mots *Cæsari Nervæ,* qui ne s'y trouvent point, et de plus le sixieme consulat; au revers, une tête nue,

(1) Plin., *Paneg*, IV. (2) Dio, LXVIII, 31. (3) Mionnet, *M. R.*, 114.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVI.

avec la légende DIVVS · PATER · TRAIANVS. L'histoire nous apprend que Trajan le pere étoit Espagnol; que Vespasien le chargea, en qualité de lieutenant de la dixieme légion, d'assiéger Jaffa en Palestine, siége où il montra beaucoup de courage et d'intelligence[1]; qu'il fut envoyé porter du secours à Titus, qui assiégeoit Tarichée; que Vespasien, devenu empereur, récompensa ses services en le nommant consul subrogé[2]; et qu'enfin, après le consulat, il fut propréteur en Syrie.

C'est à Trajan que l'on rapporte l'usage de faire frapper des médailles restituées[3] en or et en argent: quant aux restituées en bronze, on n'en connoît point qui aient été frappées par son ordre; mais Domitien et Nerva en avoient fait graver. La recherche des motifs qui porterent ces empereurs et quelques uns de leurs successeurs à renouveler (s'il est permis de parler ainsi) la mémoire des familles qui avoient fait frapper des monnoies du temps de la république, et celle des empereurs leurs prédécesseurs, a produit différentes opinions que je ne dois pas discuter ici. Je rapporterai seulement celle de M. Letronne, qui me paroît la plus vraisemblable[4]. Si Trajan n'avoit voulu rétablir que les monnoies des familles et des empereurs dont il a restitué les empreintes, il auroit donné à ces restituées le poids des monnoies anciennes; mais il ne leur a donné que le poids des siennes, poids qui avoit été affoibli graduellement depuis Auguste. « Son dessein a donc été de faire revivre seulement « la mémoire des grandes et anciennes familles, que dans sa « haute politique il se plaisoit, comme l'atteste Pline[5], à envi« ronner de considération. »

(1) Joseph., *Bell. jud.*, III, 7, 9, 10.
(2) Spanh., t. III, p. 329; *Mus. Pemb.*, part. III, tav. 87.
(3) Eckhel, *D. N. V.*, V, 98.
(4) *Considérations générales sur l'évaluation des monnoies grecques et romaines*, page 82, in-4°, 1817.
(5) *Panegyr.*, LXXIX, 5.

Chap. IV
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVII.

§. 3. PLOTINE,

ÉPOUSE DE TRAJAN.

« Votre épouse, Trajan, fait votre honneur et votre gloire[1]. « Y a-t-il en effet personne dont les mœurs soient plus pures « et rappellent mieux les premiers siecles?........ Que son cos-« tume est simple! que son cortege est peu nombreux! que sa « démarche est modeste! » Pline le jeune parloit ainsi à Trajan dans son panégyrique, et d'une impératrice vivante; l'histoire a tenu le même langage après la mort de Pline. Dion[2], ayant rapporté ce qu'elle avoit dit en entrant dans le palais, « Telle « j'entre ici, telle je me propose d'en sortir, » ajoute: « Elle « se conduisit si prudemment pendant tout son regne, qu'elle « ne fut jamais l'objet d'un reproche[3]. » « On ne sauroit con-« cevoir, dit Aurelius Victor[4], combien elle contribua à la « gloire de Trajan, en lui faisant connoître les vexations des « agents du fisc.... en lui représentant qu'elles nuisoient à sa « réputation. Elle réveilla son zele, et lui fit mettre un frein « à leur avidité; au point qu'il disoit, depuis, que le trésor pu-« blic étoit comme la rate dans le corps humain, et que, s'il « grossissoit, tous les membres amaigrissoient. »

Au moment où Trajan fut devenu empereur, le sénat offrit à Plotine, qui étoit son épouse depuis plusieurs années, le titre d'Auguste, ainsi qu'à Marciana sa belle-sœur; mais elle refusa de le prendre, jusqu'à ce que l'empereur eût accepté celui de Pere de la patrie.

(1) *Panegyr.*, c. LXXXIII.
(2) Lib. LXVIII, 5.
(3) Καὶ οὕτω γε ἑαυτὴν διὰ πάσης τῆς ἀρχῆς διήγαγεν, ὥστε μηδεμίαν ἐπηγορίαν σχεῖν.
(4) *Epit. in Flav. Julian.*

Chap. IV.
Nerva et sa famille adoptive.
Pl. XXXVII.

Comment concilier avec l'éloge que font Pline le jeune, Dion, dans l'endroit cité plus haut, et Aurelius Victor, des bonnes mœurs de Plotine, les expressions dont se sert ailleurs le même historien Dion [1], lorsqu'il veut peindre l'attachement de cette impératrice pour Hadrien, qu'elle fit adopter par son époux, « à cause de l'amour qu'elle avoit pour ce prince [2]; » et ailleurs, « parcequ'elle l'avoit beaucoup aimé [3]? » Le cœur humain est-il si généralement corrompu, qu'on ne veuille point croire à la pureté d'une liaison d'habitude et d'intérêt entre un homme et une femme [4]! Plotine, se voyant privée de postérité, n'a-t-elle pas dû chercher à prévenir par une adoption, comme l'avoit fait Nerva, le déchirement de l'empire, et la guerre civile? En exposant un motif d'attachement si louable, je crois avoir repoussé la calomnie que deux phrases seules de Dion ont pu faire éclore.

Hadrien conserva pour la veuve de Trajan une reconnoissance qui ne se démentit point. Il lui témoigna toujours le plus grand respect, et il la plaça au rang des dieux, en 129, lorsqu'elle mourut [5]. Il porta son deuil pendant neuf jours, et il composa des vers en son honneur. Une ville de la Thrace porta le nom de Plotine; et celle de Nismes vit élever, par l'ordre d'Hadrien, dans son enceinte une basilique superbe dédiée à sa bienfaitrice [6].

(1) Lib. LXIX., 2. (2) Lib. LXIX, 10.

(3) Ἐξ ἐρωτικῆς φιλίας..... ἐρώσης αὐτοῦ διαφερόντως.

(4) Un littérateur d'un tact très fin a pensé que les anciens attachoient peut-être aux expressions dont ils se servoient, en parlant de l'amour, un sens différent de celui que nous y attachons. Il est possible que, dans un systeme de mœurs plus séveres, le langage des sentiments qui servent à unir les individus du même sexe, ou d'un sexe différent, ait pris une précision plus grande qu'il n'en avoit chez les anciens..... Puisse cette conjecture se réaliser, pour la gloire de Socrate, de Trajan, et de quelques autres anciens, dont nous honorons la mémoire!

(5) Dio, LXIX, 10. (6) Spart., *Adr.*, XII.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVII. N° 3.

Une médaille de grand bronze, gravée ici sous le n° 3, planche XXXVII, prouve la ressemblance de quelques portraits de Plotine. On y lit autour d'une tête de femme coiffée d'une maniere extraordinaire la légende PLOTINA AVG*usta* IMP*eratoris* TRAIANI (sous-entendu *uxor*); au revers, une femme debout tient des épis et une patere, avec la légende FIDES AVGVST*a* (fidélité de l'impératrice); et dans le champ, les sigles S. C.

N° 1 et 2

Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil d'un buste colossal de Plotine, conservé dans le musée Pio-Clémentin. On y remarque sur-tout l'espece de coiffure que porte l'impératrice, et que l'on voit aussi aux autres princesses de la famille de Trajan.

§. 4. MARCIANA ET MATIDIE;

L'UNE SŒUR DE TRAJAN, ET L'AUTRE SA NIECE.

L'histoire nous laisse beaucoup à desirer sur les vies de ces deux princesses, qui furent si cheres à Trajan.

Marciana vint à Rome dans les commencements du regne de Trajan, son frere. Elle refusa, ainsi que sa belle-sœur Plotine, le titre d'Auguste, que le sénat leur offroit. Elle ne l'avoit point encore accepté l'an 852 (99 de l'ere vulgaire), lorsque Pline le jeune[1] prononça le panégyrique de Trajan; car il nous a conservé le souvenir de ce refus. Il donne les plus grands éloges à cette princesse, qui probablement ne prit le titre d'Auguste qu'à l'époque, très prochaine de la précédente (la fin de la même année), où Trajan accepta celui de Pere de

(1) Cap. LXXXIV.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVII.

la patrie. L'empereur donna le nom de sa sœur à la ville de Marcianople, métropole de la Mœsie inférieure (aujourd'hui Marcenopoli, ou Prebislaw), située près de la rive occidentale du Pont-Euxin; peut-être au moment où il lui fit rendre les honneurs divins, après sa mort. On ignore l'année; mais on est assuré que Marciana ne vivoit plus lorsque Trajan compta sa dix-huitième puissance tribunitienne, l'an 867 (114 de l'ere vulgaire). Le nom de déesse, DIVA, lui est en effet donné dans l'inscription de l'arc de triomphe d'Ancône, qui fut élevé cette année.

Sous le n° 4 de la planche XXXVII, on voit une médaille de bronze de Marciana, avec sa tête et la légende DIVA·AVGVSTA·MARCIANA; au revers, le char sacré appelé *Thensa*, symbole de l'apothéose, avec la légende CONSECRATIO, et les sigles S. C. N° 4.

MATIDIE étoit fille de la sœur de Trajan, de Marciana, et elle fut mere de Sabine, qui épousa Hadrien du vivant de son grand-oncle. Spartien[1] dit qu'elle rapporta à Rome les cendres de Trajan, avec Plotine. On voit sur une médaille de Marciana que Matidie reçut le titre d'Auguste sous le sixieme consulat de cet empereur. Sabine ne fut pas sa fille unique; trois inscriptions, recueillies par Gruter[2], font mention de Matidie jeune, qui étoit la sœur de Sabine, et qui fut, par adoption, tante maternelle d'Antonin; comme le conjecture avec raison le savant Eckhel[3].

On voit ici, planche XXXVII, n° 5, une médaille de grand bronze, sur laquelle est gravée la tête de Matidie, coiffée comme celle des autres femmes de la famille de Trajan, avec la légende MATIDIA AVG*usta* DIVAE MARCIANAE F*ilia;* au revers, une femme debout, accueillant deux enfants qui implorent son se- N° 5.

(1) *Hadr.*, V. (2) Page 252, n° 9 et 10, et p. 1085, n° 3. (3) *D. N. V.*, VI, 470.

3. 5

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVII.

cours, avec la légende PIETAS AVGVST*a* (bienfaisance de la princesse), et les sigles S. C. Cette médaille fait allusion aux soins que prenoient, à l'exemple de Trajan, les princesses de sa famille, des enfants des pauvres citoyens.

N° 6 et 7. Les n° 6 et 7 présentent la face et le profil d'un buste de Matidie, qui est placé dans le musée royal avec le n° 101. On admire la perfection du travail. Ce buste étoit jadis dans le garde-meuble de la couronne. On voit à Florence, à la Loggia de' Lanzi, une belle statue de Matidie en marbre.

§. 5. HADRIEN [1].

Les Romains rendoient grace à Nerva pour avoir adopté Trajan, qui fit asseoir avec lui sur le trône la justice et la modération. Mais la mémoire de celui-ci leur dut être encore plus chere, s'il étoit vrai qu'il eût choisi Hadrien pour son successeur. En effet, seul, depuis Auguste jusqu'à Dioclétien (excepté Aurélien, qui régna trop peu), il a mérité le glorieux titre de législateur; encore Auguste ne fit-il qu'affoiblir les institutions républicaines, sans chercher à les coordonner avec la monarchie, que César venoit de créer. Plus sage, Hadrien établit l'administration de l'empire sur des bases si solides, qu'elle se soutint jusqu'à Dioclétien, malgré les guerres civiles et les incursions des barbares [2].

Aussi, quelques justes reproches qu'on puisse faire à Hadrien sur son goût immodéré pour les plaisirs; sur son éloignement pour la guerre, qui lui faisoit payer aux barbares de honteux tributs; sur l'envie qu'il portoit à ceux qui excelloient en quel-

(1) Spartien, un des auteurs de l'*Histoire Auguste*, a écrit la vie d'Hadrien.

(2) Vict., *Epitom.*, XIV.

que art ou en quelque science; enfin sur la cruauté qui ternit les premieres et les dernieres années de son regne; on doit cependant le compter dans le petit nombre des princes qui ont bien mérité de l'empire romain. Quant à ceux qui l'ont agrandi par leur courage et par leur habileté dans l'art de la guerre, ils sont en grand nombre; mais Hadrien seul, entre tous ceux qui occuperent le trône pendant deux siecles et demi, a rendu par de bonnes lois et par une administration éclairée cet empire ferme et stable.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Hadrien naquit à Rome l'an 76 (829 de Rome), ou à Italica, dans la Bétique, ce qui paroît moins vraisemblable[1]. Sa famille étoit originaire de cette ville, comme celle de Trajan, dont il étoit parent. Dans sa vie, écrite par lui-même, Hadrien assuroit cependant que, dans le siecle des Scipions, ses ancêtres habitoient la ville d'Adria, dans le Picenum (Atri, dans la marche d'Ancône); tant il paroissoit encore étrange aux habitants de Rome d'obéir à un empereur qui ne fût pas né dans cette ville, ou du moins dans l'Italie! Marullinus, son trisaïeul, etoit entré dans le sénat le premier de la famille. A l'âge de dix ans, Hadrien, ayant perdu son pere, eut pour tuteur son cousin germain Trajan, qui fut depuis empereur, et qui étoit alors préteur. Adolescent, il suivit la carriere des armes dans la Mœsie, d'où il fut député par l'armée pour féliciter Trajan sur la dignité de César, dont il venoit d'être revêtu. Ayant voulu instruire ce prince de la mort de Nerva, il en fut empêché par son beau-frere, qui avoit déja excité contre lui la haine de Trajan, en lui faisant connoître ses dépenses et ses dettes; et qui vouloit instruire lui-même César par un de ses envoyés. Mais Hadrien, ayant vu briser par les suites de la malveillance la voiture qui le portoit,

(1) Spartian., I; Eutrop., VIII, 6.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

continua le voyage à pied, et devança l'envoyé de son frere. Le nouvel empereur fut touché de cet empressement, et fit un bon accueil à Hadrien, à cause de la douceur de son caractere et de la beauté de sa figure.

Ce fut sans doute dans les premiers instants de cette réconciliation politique qu'Hadrien crut devoir chercher un soutien dans l'amitié de l'impératrice Plotine. Il y réussit tellement, qu'elle lui fit épouser, l'an 100, Sabine, niece de Trajan. L'empereur n'y consentit qu'avec peine, dit Spartien, d'après l'historien Marius Maximus [1]. Après avoir été questeur, Hadrien suivit l'empereur dans la premiere guerre contre les Daces. Tribun du peuple, quatre ans après, il montra une grande bravoure dans la seconde guerre, à la tête de la premiere légion Minervienne. Trajan le récompensa par le don d'un diamant (*adamante gemma*) qu'il tenoit lui-même de la bienveillance de Nerva [2]; d'où Hadrien se hâta de conclure qu'il deviendroit aussi son successeur. Celui-ci supposoit dans sa Vie une raison moins honorable de l'espece de faveur dont l'amitié de Plotine le faisoit jouir auprès de Trajan; il l'attribuoit aux excès de vin auxquels il se livroit pour se conformer aux goûts de l'empereur. Trajan lui donna deux fois une somme considérable, 20,000 sesterces (environ 350,000 francs), pour la dépense des jeux qu'il fit célébrer pendant sa préture. Envoyé ensuite dans la Pannonie inférieure (la Hongrie), Hadrien repoussa les Sarmates (qui habitoient la rive orientale de la Vistule), et réprima les concussions des agents du fisc. Ce succès fut récompensé, l'an 109, par le consulat. Quoiqu'il n'eût été nommé que consul subrogé, cependant cette faveur fortifia l'opinion que Trajan

(1) *Trajano leviter volente* (Spart., II). (2) Spart., II.

devoit l'adopter, et lui concilia tous les amis de l'empereur.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Trajan le choisit pour son lieutenant dans l'expédition contre les Parthes, et le nomma, l'an 117 (870 de Rome), consul pour l'année suivante; mais sa mauvaise santé lui ayant fait projeter son retour à Rome, il donna à Hadrien, par le conseil de Plotine, le commandement de l'armée de Syrie. La mort de l'empereur, arrivée cette année à Sélinonte, dans la Cilicie, et l'adoption d'Hadrien, attestée par Plotine, placerent ce prince sur le trône des Césars. Spartien[1] rend douteuse cette adoption, qu'il regarde comme une fable créée par Plotine, dont Hadrien fut toujours l'ami; et qu'il assure avoir été dictée par un personnage que l'on substitua à Trajan, lorsque sa voix fut éteinte. Le pere de Dion l'historien[2], ayant été gouverneur de la Cilicie « (moins d'un siecle après la mort de Trajan), connoissoit tous « les détails de l'élévation d'Hadrien, et les avoit appris à son fils; « il lui avoit dit entre autres choses que l'on cacha pendant plu- « sieurs jours la mort de Trajan, afin de répandre avant cette « publication la nouvelle de l'adoption d'Hadrien; qu'on le re- « connut par les lettres mêmes écrites au sénat pour lui annoncer « ce dernier acte de sa puissance, et qui n'étoient signées que « par Plotine : la seule fois qu'elle eût signé pour son mari. » Aussi Dion[3] affirme-t-il positivement qu'Hadrien n'avoit point été adopté par Trajan. Eutrope dit qu'Hadrien devint empereur sans le choix de Trajan, et seulement par le secours de Plotine Il ajoute que l'empereur n'avoit jamais voulu l'adopter, quoiqu'il fût le fils de sa cousine. Selon Victor[4], plusieurs personnes croyoient que l'impératrice avoit supposé un testament par lequel Trajan l'auroit institué héritier de son trône.

(1) N° 4.
(2) Lib. LXIX, 1.
(3) Lib. VIII, 3.
(4) *Cæs.*, XIII., 11.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Quoi qu'il en soit de ce fait, qui doit être compté parmi les problêmes historiques restés insolubles, l'adoption d'Hadrien, qui commandoit des forces considérables, empêcha une guerre civile. Car, Trajan n'ayant point laissé d'héritiers, la carrière étoit ouverte pour tous les ambitieux. Hadrien reçut à Antioche la nouvelle de son adoption, et, deux jours après, celle de la mort de Trajan. Il s'y fit déclarer empereur le même jour, 11 août de l'an 117 (870 de Rome), à l'âge de quarante et un ans; et il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir accepté, sans attendre son consentement, un titre que les soldats s'étoient hâtés de lui donner, afin que l'empire ne demeurât pas privé d'un chef.

Le premier acte du regne d'Hadrien fut la nomination de deux préfets des prétoriens, Tatien (ou Attien) et Similis, qui avoient beaucoup contribué à son élévation. Le dernier n'abusa jamais du pouvoir, et il se retira de la cour dès qu'il crut remplir par-là le desir du prince[1]. Les historiens ont conservé sa mémoire, parcequ'il fit graver sur son tombeau cette épitaphe: « Ci-gît « Similis, qui passa soixante-seize ans sur la terre, et qui n'en « vécut que sept. » Il faisoit allusion aux sept années qu'il avoit passées dans sa retraite. Tatien au contraire étoit très vicieux. Il conseilla à Hadrien de commencer son regne par le meurtre de plusieurs exilés. Le nouvel empereur refusa de suivre ses conseils sanguinaires; mais, deux ans après, il s'y montra plus docile, lorsqu'il accusa d'avoir conspiré contre ses jours quatre consulaires, hommes recommandables, dont le crime véritable étoit d'avoir cherché à détourner Trajan de l'adopter. Le sénat, devant lequel il porta cette accusation, se hâta lâchement de les

(1) Dio, LXIX, 19.

punir de mort. Le peuple ne les crut point coupables[1]. Il se plaignit même si hautement, que l'empereur, pour se disculper, eut recours au serment, et déclara qu'il n'avoit aucune part à leur mort, et qu'il falloit l'attribuer aux perfides conseils de Tatien. Je dirai, par anticipation, que ce furent, dans le long regne d'Hadrien, les seules cruautés qu'on ait pu lui reprocher, si l'on excepte celles qui souillerent ses dernieres années, et que l'on attribuoit aux infirmités qui le tourmenterent long-temps avant de le conduire au tombeau.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Hadrien trouva l'empire romain plus étendu qu'il ne l'avoit jamais été; mais son état dans l'intérieur présentoit une agitation sourde et dangereuse. Les Bretons (les Anglois) vouloient secouer le joug; les Juifs se révoltoient en Egypte et dans la Libye; il en étoit de même de la Lycie et de la Palestine; enfin les Maures et les Sarmates attaquoient les frontières. Quoique Hadrien eût fait la guerre avec succès, et qu'il eût montré un grand courage, il étoit cependant, par caractere et par son goût exclusif pour les arts libéraux, porté à la paix et au repos. Aussi rappela-t-il les légions en-deçà de l'Euphrate, barriere de l'empire avant Trajan, et fit-il enlever le plancher qui formoit le pont sur le Danube, ouvrage qui avoit rendu célebre le regne de ce prince. On crut qu'il agissoit ainsi parcequ'il étoit jaloux de sa gloire. Pendant son long regne, les armées habiterent les villes et les camps retranchés[2], et la paix regna dans tout l'empire, si l'on excepte la guerre de peu de durée qu'il fit aux Sarmates et aux Roxolans (Polonois et Russes), et celle qui causa la ruine entiere du peuple juif.

Après avoir pacifié l'Orient, et fait transporter à Rome les

(1) Dio, LXIX, 2. (2) Eutrop., VIII, 7, 6.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

restes de Trajan, il y entra l'an 118 (871 de Rome). Le sénat lui décerna les honneurs du triomphe que l'on avoit préparé pour son prédécesseur[1]; mais il ne les accepta que pour les reporter à son image, qu'il tint dans ses mains pendant toute la pompe. Il signala son arrivée à Rome par la remise qu'il fit au peuple de l'énorme somme de 900 millions de sesterces (environ 158 millions de francs), due au trésor public et au trésor impérial[2]. Il en brûla les titres de sa main, afin que l'on fût certain de leur destruction. Cette libéralité, dont aucun de ses prédécesseurs n'avoit donné l'exemple, fit dire qu'il avoit enrichi l'univers entier.

Après avoir fait quelques réglements utiles, Hadrien commença l'exécution d'un vaste projet, celui de parcourir toutes les provinces de l'empire et toutes les stations militaires, afin de connoître par lui-même les abus, et les réformes dont ils étoient susceptibles. Les médailles frappées en son honneur nous apprennent qu'il parcourut, l'an 120 (873 de Rome), les Gaules et la Germanie, occupées alors par les plus nombreuses armées de l'empire; l'an 121, la Grande-Bretagne, dans laquelle il fit construire une muraille de 13 myriametres (environ 30 lieues moyennes) de longueur, qui s'appuyoit aux deux mers, pour défendre les peuples méridionaux soumis aux Romains contre les attaques des peuples septentrionaux; l'Espagne, la Mauritanie, et la Libye. Il passa une partie de l'an 123 à Athênes; de là il visita, l'an 124, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, et l'Asie mineure jusqu'à Byzance et Trapesus (aujourd'hui Trébisonde) L'année 125 vit Hadrien parcourir les îles de la mer Egée (l'Archipel) et le Péloponnese; de là revenir à Athenes. Il

(1) Spart., III. (2) Gruter, X, 6.

s'y reposa pendant les premiers mois de l'an 126; puis il visita la Sicile, et revint à Rome. Il ne recommença ses voyages qu'à la fin de l'année 129, et il se transporta dans l'Arabie; de là, l'année suivante, en Égypte, où il perdit Antinoüs; puis en Syrie l'an 131. Son éloignement et son retour en Europe, en 132, favoriserent la révolte des Juifs sous la conduite de Barchocebas, comme l'atteste Dion[1]; quoique Tillemont ait cru devoir reculer de deux ans cette guerre. Enfin, l'an 135, Hadrien se fit initier à Eleusis, près d'Athenes, aux mysteres de Cérès et de Proserpine, pendant que son lieutenant Julius Severus terminoit la guerre des Juifs. De graves infirmités auxquelles il devint sujet cette année mirent fin à des voyages qu'il sembloit vouloir continuer jusqu'à son dernier jour.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Ces infirmités (des hémorragies très abondantes et très fréquentes) lui firent adopter et nommer César, l'an 135, Lucius Commodus Aelius (appelé sur les médailles et sur les marbres Lucius Aelius, et par les antiquaires Aelius César), qui mourut avant son pere adoptif. Tourmenté par des douleurs continuelles, il ne résista plus à ce penchant à la cruauté qui avoit souillé les premieres années de son regne, et fit mourir ou contraignit à se donner la mort plusieurs citoyens du plus haut rang. On vit avec indignation, entre les noms de ces infortunés, ceux de son beau-frere Sévérien, vieillard nonagénaire, et du fils de Sévérien, âgé de dix-huit ans, accusés tous les deux d'avoir été affligés de l'adoption d'Aelius, et d'avoir conspiré contre l'empereur[2]. Dion[3] nous apprend que ce malheureux pere prit en mourant le ciel à témoin de son innocence, et souhaita pour toute vengeance qu'Hadrien appelât un jour à grands cris la

(1) Lib. LXIX, 12. (2) Spart., XV. (3) Lib. LXIX, 17.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

mort, sans être exaucé. Ses vœux furent remplis, comme nous le dirons plus bas; et c'est là probablement ce qui en a fait conserver la mémoire.

Après l'adoption d'Aelius, Hadrien se retira à Tibur (aujourd'hui Tivoli, à 3 myriametres environ de Rome). Là il se livra tout entier à sa passion pour l'architecture; art dont il avoit étudié les principes, et dans lequel il croyoit exceller. Il fit élever cette réunion de grands et superbes édifices dont on admire encore les restes sous le nom de la villa d'Hadrien. C'étoient les copies (si l'on peut parler ainsi) des plus beaux monuments de la Grece et de l'Egypte. Aurelius Victor[1] dit qu'il les orna d'une quantité étonnante de peintures et de sculptures. (Un grand nombre de statues tirées de ces ruines font l'ornement des musées de Rome.) Le même historien ajoute qu'Hadrien se livroit dans sa retraite aux excès de la table et de la débauche la plus odieuse. Il parle ici de son attachement pour le bel Antinoüs, dont il dit: «Nous ne prononcerons point sur les causes de cette passion extraordinaire, «quoique l'on puisse regarder comme suspecte de la part d'un «homme livré à la débauche une liaison intime entre deux «personnes dont les âges étoient aussi disproportionnés.» Un chapitre sera consacré au jeune Bithynien, c'est pourquoi on ne trouvera ici aucun détail sur ce favori d'Hadrien.

Le César Aelius mourut cette année 138 (891 de Rome). Cette mort jeta Hadrien dans une grande incertitude. «Il se voyoit, «dit Aurelius Victor[2], méprisé par le sénat, à cause de l'altéra«tion de son esprit qui s'affoiblissoit aussi rapidement que sa «santé.» C'est pourquoi il fit venir les sénateurs auprès de son

(1) *Cæs*, XIV. (2) Ibid.

lit, pour délibérer avec eux sur le choix d'un successeur[1]. D'après le témoignage du même historien, la vue d'Antonin, qui au milieu d'eux soutenoit son beau-pere ou son pere, chargé d'années, le détermina. Touché de cette piété filiale (qui a fait surnommer Antonin, le Pieux, ou Pie), il le déclara son successeur, et l'adopta, en exigeant de lui qu'il adoptât à son tour Marc-Aurele, et le fils du César Aelius, Lucius Verus. Hadrien vouloit, par cette double adoption, assurer la durée de l'empire dans les princes de son choix, parceque Antonin n'avoit point d'enfants mâles. Mais il ajouta secretement une seconde condition, c'étoit de faire mourir une partie du sénat, à cause du mépris que cette compagnie avoit conçu pour un empereur dont l'esprit s'affoiblissoit chaque jour, et de la haine qu'avoient excitée ses dernieres cruautés. Il condamna lui-même à mort plusieurs sénateurs. Antonin sauva les autres, en les retenant dans diverses prisons jusqu'à la mort d'Hadrien, que tout annonçoit devoir être prochaine.

Les souffrances qu'enduroit ce prince devenoient en effet tous les jours plus grandes. Il appeloit la mort à grands cris; il demanda plusieurs fois une épée et du poison, promettant l'impunité et de grandes récompenses[2]. Mais Antonin, qui auroit cru commettre un parricide, s'il ne l'eût empêché d'attenter à ses jours, veilloit assiduement auprès de lui. De sorte que le maître du monde, qui disposoit de la vie de tant de milliers d'hommes, se lamentoit de ne pouvoir disposer de la sienne! Antonin employoit tous les moyens pour prolonger l'existence de son pere adoptif; et c'est à sa piété filiale que je crois devoir rapporter les miracles des deux aveugles guéris à cette époque par

(1) Spart., XXIV; Dio, LXIX. 20. (2) Dio, LXIX, 22.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVIII.

Hadrien. Spartien[1], qui les raconte d'après Marius Maximus, ajoute que cet historien les rapportoit comme des prodiges supposés[2]. On vouloit par-là conserver à l'empereur l'espérance de guérir lui-même, et l'engager à supporter ses maux avec patience. Il paroissoit quelquefois se laisser persuader; et c'est probablement dans un de ces moments qu'il composa des vers insipides, mais qu'il croyoit plaisants, adressés à son ame, prête à aller habiter un autre séjour.

Enfin, las d'obéir aux médecins, dont il disoit souvent que le grand nombre le conduisoit au tombeau, et voulant échapper à la surveillance pieuse d'Antonin, il se retira à Baies. Là il abandonna toute espece de régime, se nourrit des mets les plus dangereux pour un malade, et trouva ainsi, au mois de juillet de l'an 138 (891 de Rome), la mort qu'il avoit si long-temps desirée. Il avoit régné près de vingt et un ans, et étoit âgé de près de soixante-trois ans. Voyant approcher sa derniere heure, il avoit fait venir Antonin, qui rapporta ses cendres à Rome, et les déposa dans le mausolée superbe appelé aujourd'hui le château Saint-Ange. Hadrien l'avoit fait bâtir, parceque celui d'Auguste ne pouvoit plus recevoir de nouvelles urnes. Antonin proposa aux sénateurs de décerner à son pere adoptif les honneurs divins, qui avoient été rendus à la mémoire de ses prédécesseurs[3]; mais ils étoient si irrités contre Hadrien, qu'ils refuserent sa demande, et qu'ils voulurent même annuler tous les actes de son administration. Antonin leur représenta que cette rigueur extrême rendroit nulles son adoption et son élévation à l'empire; en même temps il fit paroître ceux des sénateurs auxquels son pere avoit ordonné qu'on ôtât la vie, et qu'il

(1) Spart., XXV.

(2) *Quamvis Marius Maximus hæc per simulationem facta commemoret.*

(3) Dio, LXIX, 23.

avoit seulement renfermés dans des retraites secretes. Alors le sénat lui accorda ses demandes, et «Hadrien, dit Capitolin[1], fut «donc élevé au rang des dieux, contre le vœu général. Car, «ajoute Dion, les cruautés odieuses qu'il avoit exercées au com«mencement et à la fin de son regne lui avoient attiré la haine «du peuple, qu'il avoit d'ailleurs gouverné avec la plus grande «sagesse.»

Cet éloge étoit bien mérité; car, excepté le mode de succession au trône, Hadrien réforma et améliora toute l'administration du vaste empire romain. Il tenta même d'affoiblir l'influence que l'armée exerçoit sur le choix des empereurs, en diminuant le pouvoir et les privileges des prétoriens. Donnant aux soldats l'exemple de la patience dans les travaux, dans les privations, il rétablit la discipline militaire; il leur apprit à combattre à la maniere des peuples barbares qui attaquoient l'empire. Malgré ces réformes, Hadrien crut rendre les Romains plus heureux en conservant, en achetant même la paix, qui régna pendant soixante ans sous son regne et sous le regne des Antonins, qu'il avoit choisis pour ses successeurs. Elle ne fut interrompue que dans la Judée, dont les habitants, vaincus par Trajan, se portoient continuellement à la révolte[2]. Hadrien sembla leur en fournir le prétexte, en établissant à Jérusalem une colonie romaine, et en faisant construire un temple en l'honneur de Jupiter Capitolin sur les fondements de celui du dieu des Juifs. Spartien[3] dit qu'il leur interdit aussi le rite de la circoncision. Tillemont révoque en doute cette défense; mais elle paroît confirmée par un édit d'Antonin qui la borne à ceux qui ne professoient point le culte judaïque[4]. Ce fut pour les Juifs une guerre d'ex-

(1) *Ant. Pius*, c. v.
(2) Dio, LXIX, 12.
(3) Cap. xiv.
(4) *Modest. lib. Regularum.*

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXVIII.

termination; et des gardes placés aux portes de Jérusalem leur en interdirent non seulement l'entrée, mais encore la vue. Si Hadrien traita avec tant de sévérité les Juifs, que le peuple romain regardoit comme une nation indocile et inhospitaliere, il faut dire à sa louange que seul des empereurs il toléra les chrétiens, et fit cesser les persécutions. Je crois qu'il agit alors en homme d'état; mais on peut douter du fait énoncé par Lampride que ce prince avoit eu le dessein d'élever un temple en l'honneur du Christ[1].

Hadrien, se proposant d'éteindre jusqu'aux souvenirs vagues de la république, qui fermentoient encore chez quelques citoyens amoureux de ce gouvernement, auquel les Romains n'étoient plus propres, ou disposés à le rappeler pour exciter des troubles, recréa l'édifice entier de l'administration. Il voulut imposer au peuple par l'éclat de la cour et par les formes régulieres du gouvernement. De nouvelles dignités furent créées, ainsi que de nouveaux offices. La milice, trop puissante, fut réduite à n'être plus que le troisieme ordre de l'état; et l'ordre civil en devint le premier. Quoique Hadrien redoutât le pouvoir des grands, qu'il témoignât aux simples particuliers de la bienveillance, et qu'il eût même pour eux de l'affabilité, qu'il encourageât le commerce et l'industrie en créant des colleges (corporations) d'artisans, cependant il releva la dignité du sénat; il soumit les affaires les plus importantes à son jugement, et il choisit les sénateurs les plus estimés pour conseillers intimes. Un édit solennel, fondé sur les plus sages ordonnances des préteurs, mit un frein à la cupidité des agents du gouvernement dans les provinces, qui respirerent enfin et se rattacherent à Rome.

(1) *In Alex. Sev.*, XLIII.

Hadrien avoit des mœurs très simples; mais il croyoit devoir à la dignité de l'empire d'élever dans la capitale, à Athenes, et dans les principales villes, des monuments magnifiques. Il invitoit à ses repas plusieurs amis; il les alloit voir, et leur donnoit des soins dans leurs maladies. Il se livroit avec ardeur aux plaisirs de la chasse; mais il n'en cultivoit pas les muses grecques et latines avec moins de soin. Ces études le firent surnommer dans sa jeunesse le petit Grec (*Græculus*). L'étude et l'exercice des beaux-arts charmoient ses loisirs; heureux si son caractere envieux ne lui eût pas fait persécuter et même livrer aux bourreaux plusieurs de ceux qui excelloient dans quelques uns! On lui donna avec justice le surnom de sophiste; car il accordoit hautement la préférence à un mauvais poëte de son temps sur Homere; à Ennius, sur Virgile; et à Caton, sur le Démosthene romain.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Il avoit épousé Sabine avant de parvenir à l'empire; mais elle ne le rendit jamais père.

Les monuments d'Hadrien et de Sabine sont très nombreux. Les beaux-arts, que cet empereur aimoit et cultivoit, reproduisirent souvent ses portraits et ceux de son épouse. On voit ici, sous les n° 1 et 2, la face et le profil du buste colossal de bronze conservé dans le musée du Capitole. Hadrien porte la barbe : c'est le premier des empereurs qui ait adopté cet usage des philosophes, comme l'assure positivement Dion[1]. L'empereur Julien dit de lui (dans la traduction de Chanteclair[2]), « Après Trajan se « présente un homme vénérable par sa longue barbe ; » ou plutôt (comme traduit Cunæus), « Après Trajan paroît un person- « nage portant une longue barbe, ayant une démarche hau-

N° 1 et 2.

(1) Lib. LXVIII, 15. (2) *Cæs.*, pag. 311.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

« taine et insolente. » Quelques lignes après, il le désigne par le nom de sophiste; ce qui fortifieroit l'opinion de ceux qui dans cet usage d'Hadrien, conservé par ses successeurs jusqu'à Constantin, voient une affectation de philosophie. Mais son historien, Spartien[1], en donne une autre raison : « Il frisoit ses « cheveux, et laissoit croître sa barbe pour cacher des cicatrices « naturelles (peut-être les cicatrices d'une humeur scrofuleuse). » *Promissa barba, ut vulnera quæ in facie naturalia erant, tegeret.*

N° 7. Les cheveux frisés avec soin, et la barbe, ont fait reconnoître par M. Visconti Hadrien sur le beau camée du n° 7, qui appartenoit à un habitant de Nanci, et qui est publié ici pour la première fois. C'est l'apothéose de cet empereur, composée comme celle de Germanicus qui est conservée dans le cabinet du roi. Hadrien, couronné de laurier, portant l'égide, tenant la corne d'abondance, et la Victoire qui lui présente une couronne, est assis sur un aigle aux ailes éployées, tenant dans ses serres le foudre de Jupiter.

N° 3. La médaille de bronze du n° 3 présente la tête d'Hadrien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAESAR TRAIANVS HADRIANVS AVG*ustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* COS. (*consul*) III. Revers : LOCVPLETATORI ORBIS TERRARUM S*enatus* C*onsulto;* l'empereur, en costume civil, assis sur une estrade; à ses côtés, la Libéralité verse une corne d'abondance dans le sein de deux citoyens debout au bas de l'estrade. Cette médaille consacre la mémoire de la munificence d'Hadrien, dont tout l'empire ressentit les effets.

N° 8. On voit, sous le n° 8, l'un des plus beaux portraits d'Hadrien.

(1) Cap. xxvi.

Il est gravé en creux sur une cornaline de la collection Farnese, conservée à Naples, dans le palais de Capo-di-Monte. On avoit cru y voir le portrait de Géta; mais l'âge avancé, les traits, et la barbe, ne laissent aucun doute sur la ressemblance avec Hadrien.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

§. 6. SABINE.

Sabine ne rougissoit pas d'avouer qu'elle « n'avoit point voulu « rendre Hadrien pere, de crainte d'engendrer la ruine du genre « humain [1]. » Mais aussi ce prince, qui étoit parvenu à l'empire en épousant Sabine, se conduisoit avec elle comme avec une esclave [2], et donnoit lieu d'excuser les ressentiments de l'impératrice.

Fille de Matidie, elle étoit petite-niece de Trajan. Plotine parvint, en l'an 100, à lui faire recevoir Hadrien pour époux [3]; quoique Trajan n'y consentît qu'avec peine [4], parcequ'il n'aima jamais ce prince. Ce mariage fut fatal aux deux époux. Nous avons vu le sujet des plaintes de Sabine; Hadrien, à son tour, lui reprochoit une humeur chagrine et querelleuse, et il disoit qu'il l'auroit répudiée, s'il n'eût pas été empereur. Cependant il la conduisoit avec lui dans ses voyages; du moins en est-on certain pour celui d'Egypte, car on voit encore gravée sur le colosse de Memnon une inscription par laquelle on apprend qu'elle avoit entendu les sons que rendoit cette statue au lever du soleil [5].

Lorsqu'il s'agit de faits arrivés à des époques reculées, et que les historiens parvenus jusqu'à nous les rapportent sans en assi-

(1) Victor., *Epit.*, XIV.
(2) *Dum prope servilibus injuriis afficitur.*
(3) Spart., II
(4) *Trajano leviter volente.*
(5) *Antiquit. d'Égypt.*, I, 6.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

gner les causes, on est réduit à former des conjectures vagues et incertaines. Le doute est alors commandé par la prudence. Aussi rapporterai-je la disgrace de Suétone (l'historien des douze Césars) dans les termes mêmes de Spartien[1]. « Hadrien donna, « l'an 121, des successeurs à Septicius Carus, préfet des préto- « riens; à Suétone, secrétaire-général, et à plusieurs autres, qui, « sans son ordre, s'étoient conduits à l'égard de Sabine avec moins « de réserve que n'en commandoit le respect dû au palais impé- « rial. » L'historien auroit-il inséré dans son récit l'expression si mesurée, *sans l'ordre de l'empereur,* s'il eût voulu parler d'un déréglement dans les mœurs de l'impératrice? On ne trouve d'ailleurs aucun reproche de cette nature dans les écrits des auteurs contemporains.

Les chagrins domestiques purent causer la mort de Sabine; mais Victor le jeune[2] dit qu'Hadrien la contraignit de s'arracher la vie; et Spartien[3] rapporte une opinion d'après laquelle l'empereur l'auroit empoisonnée. Le dernier écrivain donne à entendre que cette mort arriva deux ans avant celle d'Hadrien; Tillemont[4], sur la foi d'une inscription dans laquelle Antonin appelle Sabine sa mere, la recule jusqu'à l'an 891 de Rome, 138 de l'ere vulgaire, derniere d'Hadrien. Au reste Eckhel[5] a prouvé par deux médailles, l'une d'Amisus, et l'autre d'Alexandrie, qu'elle vivoit encore dans l'automne de 889.

Quelques écrivains assurent qu'Hadrien plaça son épouse au rang des dieux; mais il est peu vraisemblable que ce prince, l'ayant fait mourir peu de mois avant qu'il ne descendît lui-même dans la tombe, ait conçu la pensée ou ait eu le temps de

(1) Spart., II.
(2) *Epit.*, XIV.
(3) Spart., XXIV.
(4) Tome II, p. 257.
(5) *Doct. Num. Vet*, VI, 520.

lui faire rendre de semblables honneurs. A moins qu'il ait voulu par-là détruire les soupçons qui planoient sur sa tête, ou que le sénat ait osé célébrer cette apothéose contre le gré d'Hadrien. On doit, avec plus de vraisemblance, rapporter ce soin au pieux Antonin, qui auroit honoré dans la même personne et sa mere adoptive et sa tante maternelle.

CHAP. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXVIII.

Sabine paroît sur les médailles avec deux coiffures différentes : l'une est celle que Julie, fille de Titus, a portée la premiere, et dont Juvénal[1] a décrit la hauteur excessive; dans l'autre, plus simple, les cheveux, serrés sur le front par un diadême, sont noués sur le derriere de la tête.

Les n° 4 et 5 présentent la face et le profil d'une tête de Sabine que l'on voit au musée royal, sous le n° 317. Elle est placée sur une statue de femme de marbre de Luni[2], déterrée dans les fouilles faites à Gabies par le prince Borghese. On trouva le travail de cette statue si beau, et les draperies si habilement traitées, que, pour remplacer la tête, qui avoit été brisée, on en choisit une de Sabine jeune, et d'une conservation parfaite. Elle avoit été jusqu'alors conservée dans la salle du Gladiateur, au palais de la villa Pinciana, depuis la villa Borghese. La lame de métal précieux, courbée en arc, placée dans ses cheveux, que nous appelons aujourd'hui un diadême, se voit souvent sur la tête des impératrices et des déesses. N° 4 et 5

Les traits de Sabine sont bien exprimés sur la médaille du n° 6. Elle est de bronze, et présente d'un côté la tête de Sabine coiffée avec une draperie, comme les déesses. Légende, DIVA AVGVST*a* SABINA : revers, Sabine portée au ciel par un aigle; légende, CONSECRATIO. N° 6.

(1) Sat. VI, 501. (2) Aujourd'hui Carrare.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX.

§. 7. ANTINOÜS[1].

Quelle déplorable célébrité est attachée au nom d'Antinoüs! Né en Bithynie, dans la ville de Bithynium, appelée par les Romains Claudiopolis, il se fit remarquer par sa beauté extraordinaire, et parut fort jeune à la cour d'Hadrien, qui se l'attacha particulièrement. Antinoüs le suivit en Egypte, où il se noya dans le Nil (l'an 132 ou 130, selon Eckhel), voyageant avec lui, et d'après le récit de l'empereur lui-même[2]. Cependant on racontoit autrement sa mort. Aurelius Victor[3] dit: «Des bruits «fâcheux se répandirent sur Hadrien, sur ses goûts dépravés, «sur-tout sur sa passion pour Antinoüs, qui seule le porta à «fonder une ville à laquelle il donna son nom, et à lui élever «des statues. Quelques uns prêtent à ces démonstrations écla-«tantes des motifs de reconnoissance et de religion. Ils disent «qu'Hadrien vouloit prolonger ses jours; que les devins exi-«geoient pour cela une victime volontaire, que tous se refuse-«rent à en remplir l'office; mais que le Bithynien s'offrit alors «de son plein gré, et que ces monuments furent élevés pour «éterniser le souvenir d'un si généreux dévouement. Je ne cher-«cherai point à éclaircir ces doutes, quoique je regarde comme «très suspect l'attachement de deux personnes d'un âge aussi «différent, et de la part d'un prince dont les mœurs furent tou-«jours répréhensibles.»

J'imiterai la réserve de cet historien, et je ne parlerai que des

(1) On peut être surpris de voir Antinoüs occuper une place parmi les empereurs et les princes de leurs familles. Je répondrai que tous les auteurs qui ont écrit sur les médailles ou sur les antiquités romaines en ont agi ainsi, et que je n'ai pas cru devoir seul m'écarter d'un usage qui ne présente d'ailleurs aucun inconvénient.

(2) Dio, LXIX, 11.

(3) *Cæs.*, XIV.

honneurs extraordinaires rendus par-tout à la mémoire d'Antinoüs, parcequ'on trouvera ensuite moins étonnant le grand nombre de ses portraits qui nous sont parvenus. «Hadrien, dit «Spartien[1], s'abandonna à sa douleur comme une femme.» Il imita Alexandre dans ses regrets pour Ephestion. Il bâtit en Egypte, ou plutôt il releva et repeupla l'ancienne ville de Besa, à laquelle il donna le nom d'Antinoopolis (on la connut aussi sous le nom de Besantinoüs.) Les Grecs, pour consoler l'empereur, déifierent son favori; ils éleverent des temples en son honneur, lui attribuerent un culte, des prêtres, des oracles, et des prophetes pour les interpréter. Hadrien avoit composé lui-même ces oracles. Il disoit qu'il voyoit un astre qui lui paroissoit être Antinoüs[2]; et ses flatteurs assuroient que cet astre, dans lequel étoit passée, selon eux, l'ame du Bithynien, brilloit pour la première fois. On l'appelle encore de ce nom, quoiqu'il eût porté auparavant celui de Ganymede; et il est placé près de la voie lactée, sous la lyre, entre le zodiaque et l'équateur.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

Dion, après avoir rapporté ces folies d'Hadrien, dit: «Elles «excitoient le mépris; d'autant plus qu'il n'avoit rendu aucun «honneur à sa sœur Pauline, qui venoit de mourir.» Elles servirent aussi, selon la judicieuse remarque de Tillemont[3], à la destruction de l'idolâtrie, et, par cela même, à la propagation du christianisme.

Les apologistes de la religion chrétienne[4], qui écrivirent dans le second et le troisième siecle, reprocherent aux idolâtres l'apothéose d'un homme qui avoit été leur contemporain. Ils en tirerent l'induction très vraisemblable que leurs autres dieux,

(1) *In Hadr.*, XIV. (2) Dio, LXIX, 11.
(3) *Histoire des Empereurs*, t. II; p. 246.
(4) Saint Justin Hégésippe, Athénagore, Tatien, saint Théophile d'Antioche, Tertullien, saint Clément d'Alexandrie Origene.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

quoique plus anciens, n'étoient que des hommes déifiés. Ceux d'entre eux qui écrivirent sous les regnes du fils adoptif d'Hadrien, d'Antonin, et des autres princes de sa famille, se bornerent à faire ressortir l'absurdité qu'il y avoit à prodiguer des adorations à un être qui fut sujet aux infirmités humaines et à la mort. Mais les écrivains qui combattirent l'idolâtrie, après l'extinction de la famille des Antonins, ajouterent à ces reproches ceux qui avoient pour motifs les mœurs corrompues du favori d'Hadrien. De là vint sans doute la célébrité de ce Bithynien; et, quoiqu'il n'y ait plus aujourd'hui pour nous d'intérêt à conserver sa mémoire, la multiplicité et la grande beauté de ses portraits, qui ornent nos collections, doivent en assurer la durée.

Dion dit[1] «qu'Hadrien fit élever à Antinoüs, dans presque «tout l'univers, des statues qui offroient ses traits, ou plutôt qui «le représentoient sous l'emblême de différentes divinités.» On le voyoit peint en Bacchus dans le temple qu'avoient bâti en son honneur les Mantinéens, et où l'on célébroit des jeux de cinq en cinq ans[2]. Il est représenté de même sur ses médailles; il y paroît encore en Apollon, avec la lyre et le griffon. Plusieurs de ses statues et de ses bustes offrent aussi les attributs de différentes divinités.

N° 2. Le portrait d'Antinoüs a été répété si souvent, que l'on a éprouvé un véritable embarras pour savoir lesquels on reproduiroit ici; on s'est borné à en publier deux qui ne l'ont point encore été. Le musée de France en a renfermé jusqu'à onze, statues, bustes, bas-reliefs; aujourd'hui on voit encore dans le musée royal deux statues d'Antinoüs et quatre bustes. C'est un de ces bustes, celui du n° 39, que l'on trouve ici sous le n° 3. Le

(1) Lib. LXIX, 12. (2) Pausan., VIII, p. 617.

travail en est très bon, et exprime bien la légere teinte de mélancolie, je dirois presque de tristesse, qui caractérise les portraits de ce favori, mort si jeune, et d'une maniere déplorable. La couronne de lierre appartient à Bacchus et à Osiris; auquel des deux l'a-t-on voulu faire ressembler?

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

N° 1.

Le n° 1 présente un groupe célebre qui, long-temps conservé en Espagne, dans le palais de Saint-Ildéfonse, près de Ségovie, l'est aujourd'hui dans le palais du roi à Madrid; et dont le sujet avoit exercé sans succès la sagacité des érudits, jusqu'à ce que M. Visconti ait reconnu Antinoüs dans la figure qui ne tient aucun attribut, et qui est placée à la gauche du spectateur. On en voit une belle copie dans le jardin des Tuileries à Paris. Ce groupe étoit placé dans la villa Ludovisi, lorsque Perrier le dessina en 1639[1]. Il appartint ensuite à Christine, reine de Suede, puis au duc d'Odescalchi (en 1704); il est aujourd'hui en Espagne, où Philippe V le fit transporter. Un jeune homme debout s'appuie du bras gauche sur l'épaule d'un autre jeune homme; il a la tête inclinée, une couronne de laurier, et une patere dans la main droite. Le second jeune homme, couronne aussi de laurier, tient de la droite un flambeau avec lequel il semble allumer quelque matiere combustible sur un très petit cippe, ou autel, placé entre eux deux. De la gauche il tient renversés sur son épaule les restes d'un autre flambeau. A ses côtés paroît une très petite statue de femme, posée sur un piédestal, coiffée avec la corbeille sacrée (*calathus*), relevant de la main gauche ses draperies; élevant l'index de la droite vers son visage dans le dessin de Winckelmann[2], et dans celui de Maffei[3]; mais tenant un objet rond de cette main dans celui de Perrier et

(1) *Icones et segmenta*, etc., n° 39. (2) *Mon. ined.*, p. XIV. (3) *Raccolt. di Stat.*, tav. 121.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX. N° 2.

dans celui de cette planche. Ces deux jeunes hommes sont entierement nus.

M. Visconti, ayant reconnu les traits d'Antinoüs dans ceux du jeune homme placé à la gauche du spectateur, qui ne tient aucun attribut, et dont on voit ici le profil sous le n° 2 (profil dessiné à part pour la premiere fois et d'après un plâtre), n'hésita point à dire que c'étoit le favori d'Hadrien. La nudité absolue et la couronne annoncent un personnage déifié. La même observation s'applique au second personnage du groupe; c'est pourquoi il y reconnut le génie d'Antinoüs, sur lequel s'appuie le nouvel habitant de l'Olympe. Les dieux avoient, comme les hommes, chacun leur génie particulier. On les représentoit souvent appuyés sur ces divinités subalternes. Tel paroissoit Jupiter sur un bas-relief dessiné à Rome par Boissard, mais que l'on n'y voit plus[1]; tels paroissent Bacchus et son génie Ampelus (vigne), ou Acratus (sans mélange), sur une médaille de bronze frappée par les Nycéens de Bithynie en l'honneur de Caracalla[2]; tel le même dieu, dans le jardin du Casin, qui est joint au palais Farnese. M. Visconti n'ayant rien laissé d'écrit sur ce groupe, et moi-même n'ayant retenu ce que je viens de dire que d'après une conversation avec ce savant, je n'aurai pas l'imprudence d'étendre son explication aux autres détails du groupe.

Voici celle des antiquaires qui l'ont précédé. Perrier vit dans les deux grandes figures les deux Decius, qui se dévouerent pour leur patrie. Philippe del Torre (d'après Maffei, dans l'explication gravée planche CXXI) y vit deux génies de la Nature sacrifiant à la Nature, représentée par la petite femme sous la forme d'Isis; mais dans l'explication imprimée de Maffei ils de-

(1) Tome II, page 68. (2) Tentam., *Num. Froelich*, p. 262.

vinrent Phosphorus et Hesperus, quoiqu'un seul des deux tienne les flambeaux qui devoient caractériser le génie du Jour commençant, et le génie du Jour finissant. D'autres reconnurent ici Castor et Pollux : on ne voit pourtant ni leur casque ovoïde, ni les étoiles, ni les chevaux, leurs symboles ordinaires. Cependant cette explication avoit tellement pris faveur, que l'on croyoit aussi reconnoître Léda, mere des jeunes dieux, dans la petite statue de femme. Enfin, en 1767, Winckelmann[1] donna une explication nouvelle. Le groupe représenteroit, selon lui, les premieres scenes d'Electre, tragédie d'Euripide ; c'est-à-dire Oreste et Pylade sacrifiant sur le tombeau d'Agamemnon, et Electre les observant de loin, annonçant le silence par l'index qu'elle éleve vers sa bouche. L'Oreste supposé (Pilade) tient deux flambeaux ; le véritable Oreste paroît absorbé dans le sentiment qui le porte à venger son pere : tous deux ont des couronnes, comme ceux qui offroient quelque sacrifice. Si Winckelmann eût eu sous les yeux le marbre antique (comme l'ont eu Perrier et Maffei, et non un dessin, il auroit peut-être reconnu, avec la sagacité qui le distinguoit, les traits d'Antinoüs. Au reste, dès l'instant que M. Visconti eut fait cette découverte, toutes les autres explications n'eurent plus ni base ni motifs.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

Depuis quelque temps il s'étoit élevé des doutes sur la nature de ce beau groupe. En Italie et en France, des sculpteurs pensoient qu'il n'étoit qu'une réunion, faite sans motif apparent, de deux figures antiques, et d'une très petite que l'on croyoit moderne. Mais ces doutes se dissiperont, lorsqu'on lira les détails suivants, fournis en 1819 à M. l'ambassadeur de France par un sculpteur habile qui habite Madrid : « Le marbre du

(1) *Monumenti antichi inediti*, p. xxj.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX.

« groupe est de Carrare : l'on voit évidemment que tout a été « exécuté sur un seul bloc. Le travail des pieds des deux grandes « figures, ainsi que celui des pieds de la petite, l'autel, la plinthe, « et une petite veine qui passe de celle-ci sur un des pieds, ne « laissent aucun doute sur cette vérité. On est encore convaincu « que c'est d'un seul morceau par certaines taches très petites qui « communiquent des torses aux membres.

« Les jambes et les bras ont été cassés en plusieurs endroits; « et les mêmes morceaux originaux ont été ajustés. Un seul mor- « ceau, celui du devant de la jambe gauche de la figure qui est « à la droite du spectateur, donne lieu à quelque doute.

« Il n'y a de restauré à neuf que l'extrémité du nez et une « partie des cheveux à la tête de la figure qui est à la gauche du « spectateur; ainsi que les doigts, le pouce, et les index de l'autre « figure : son petit doigt manque. La pointe de la flamme qui « repose sur l'autel est neuve; l'autre flamme, qui repose sur « l'épaule, est en bois. Du reste, quant au marbre et au tra- « vail, il ne paroît y avoir aucun autre morceau qui ne soit « pas original.

« La tête de la figure placée à la droite du spectateur est en- « tiere, avec le torse, qui est intact. La tête de la figure pla- « cée à la gauche du spectateur a été remise sur son cou : cette « tête n'est pas une copie de l'Antinoüs, c'est le véritable origi- « nal; on le reconnoît d'abord à l'unité des formes et du travail, « comparés avec ceux du reste de la figure; ensuite parcequ'elle « est du même marbre.

« Les morceaux des jambes et des bras auroient pu être mieux « ajustés qu'ils ne le sont actuellement.

« Ce groupe est original; et, quoique exécuté en marbre de « Carrare, c'est certainement l'ouvrage d'un des premiers maî-

« tres de la Grece. Le style est simple, majestueux, et remar- « quable par une uniformité parfaite dans toutes ses belles formes. « Si ce groupe ne peut être placé parmi les plus admirables pro- « ductions de l'antiquité, il occupe du moins une place distin- « guée parmi celles du second ordre. »

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX.

Les médaillons de bronze dessinés sous les n° 4 et 5 justifieront la dénomination d'Antinoüs donnée aux monuments qui précédent. On voit sur le premier la tête nue du beau Bithynien, avec la légende H · ΠΑΤΡΙC · ANTINOON · ΘΕΟΝ, « La patrie (révere) An- « tinoüs déifié. » Revers, Mercure debout, tenant une palme et une branche d'olivier, un taureau derriere lui; légende, ΑΔΡΙΑ-ΝΩΝ · ΒΙΘΥΝΙΕΩΝ, « Bithynium Hadriannée. » Sous les traits de Mercure, né dans l'Arcadie, on a représenté Antinoüs, né à Bithynium, ville fondée par les Arcadiens.

N° 4 et 5.

L'autre médaillon présente la tête nue d'Antinoüs, avec la légende ANTINOOC · ΗΡΩC, « Antinoüs déifié. » Revers, un taureau (peut-être Apis), avec la légende ΠΟΛΕΜΩΝ · ΑΝΕΘΗΚΕ CΜΥΡΝΑΙΟΙC, « Polémon (a dédié) aux Smyrnéens. » Ce Polémon fut un homme célebre dans l'Ionie par son crédit et ses richesses.

Visconti a reconnu le portrait d'Antinoüs sur une médaille de Mitylene, où l'on croyoit voir celui de Lesbonax, philosophe né dans cette ville. Il a développé son opinion dans le tome III de l'Iconographie grecque, dans la note qui termine le supplément placé à la fin de ce volume.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX *.

§. 8. LUCIUS AELIUS CESAR.

« Ce prince n'a dans sa vie, dit Spartien[1], rien de mémorable « que d'avoir reçu le titre de César, non en vertu d'un testa- « ment, comme c'étoit l'usage, ni par l'adoption, comme Tra- « jan; mais avec les mêmes attributions que Dioclétien accorda « aux Césars Maximien et Constance; c'est-à-dire comme à des « fils d'empereurs et à des héritiers de l'empire. » Il est fâcheux que Spartien n'ait point fait connoître les attributions particulieres accordées par Hadrien à Lucius Aelius; mais on peut assurer en général que chaque empereur qui donnoit le titre de César y attachoit à son gré diverses portions d'autorité, parce-qu'il ne croyoit son pouvoir limité par aucune loi, et parce-qu'il n'existoit réellement point à Rome de constitution impériale.

Le pere du César Lucius Aelius fut Cesonius Commodus, que les uns ont appelé Verus; d'autres, Lucius Aurelius; d'autres enfin, Annius. Il descendoit d'une famille noble, originaire d'Etrurie. Le fils porta ces noms divers, et y joignit celui d'Aelius, après son admission dans la famille Aelia, par l'adoption d'Hadrien, et le titre de César par le choix de cet empereur. Ce fut alors qu'il se fit appeler simplement Lucius Aelius César. On cherche vainement la cause qui détermina l'empereur à placer si près du trône un citoyen qui n'étoit recommandable sous aucun rapport. Spartien[2] dit seulement, « C'étoit un homme qui menoit « une vie licencieuse, qui avoit des connoissances assez étendues « en littérature; les malveillants assurent qu'il gagna les bonnes

(1) *In Aelio*, II. (2) Ibid., V.

« graces d'Hadrien plutôt par la beauté de ses traits que par de « bonnes mœurs. » Les savants sont partagés d'opinion sur l'année dans laquelle fut faite cette adoption : les uns assignent 888 de Rome, et ils ont pour appui Spartien dans la vie d'Hadrien et dans celle d'Aelius ; les autres, l'année 889. Une inscription recueillie par Gruter[1] est favorable aux derniers. Elle présente l'année 21 de la puissance tribunitienne d'Hadrien, avec la premiere de cette même puissance pour Aelius jointe à son second consulat. Or ce fut au mois d'août 890 qu'Hadrien entra dans la vingt-unieme année du tribunat; donc la premiere d'Aelius commença avant la fin de 889.

Chap. IV.
Nerva
et sa famille
adoptive
Pl XXXIX *.

Aelius, aussitôt après son adoption, fut nommé préteur, gouverneur de la Pannonie, où il acquit de la gloire, selon Spartien, consul pour la première fois l'an 889, et consul désigné pour la suivante. Sa mauvaise santé et de fréquents vomissements de sang le firent retourner, après une courte absence, à Rome, où, ayant pris un remede dont il espéroit un grand soulagement, il mourut le premier jour de l'an 138 (891 de Rome). Quelques écrivains ont avancé cette mort d'une année entiere; mais ils sont contredits par l'inscription citée plus haut, et par une seconde du même recueil[2], dans laquelle on lit : L · AELIO · CAESARE · II · P · COELIO · BALBINO · KAL · IVL. « Il fut enterré, « dit Spartien[3], avec les honneurs que l'on rendoit aux empereurs; « et il n'eut de la royauté que les honneurs funebres. » Aussi Hadrien le pleura-t-il, ajoute le même historien[4], non en bon prince, mais en bon pere. Cependant on put attribuer la mort d'Aelius à ces paroles de l'empereur adressées au préfet des prétoriens et relatives à la maladie du jeune César : « J'ai perdu les

(1) Page CCLII, 2.
(2) Page MIX, 6.
(3) Cap. VIII.
(4) Cap. VI.

Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX *

«3 mille sesterces (plus de 52 millions de fr.), que j'ai distri-«bués à l'armée et au peuple (lorsque Aelius avoit été nommé «César); car j'ai pris pour appui une muraille qui penche et «qui, loin de pouvoir soutenir l'empire, peut à peine me sou-«tenir moi-même.» L'indiscrétion du préfet, qui répéta ces paroles, apprit à Aelius qu'il ne devoit plus avoir d'espoir de guérison, et avança le terme fatal.

Ce prince avoit de l'éloquence et de la bravoure; mais son goût pour la débauche et pour le luxe de la table a terni sa mémoire. On ne se le rappeloit qu'en parlant des lits de roses et de lis sur lesquels il couchoit, et des mets extraordinaires dont il se glorifioit d'être l'inventeur. L'Art de plaire d'Ovide[1] étoit sa lecture favorite; et il appeloit Martial son Virgile.

Aelius avoit épousé une fille de Nigrinus, dont on ne trouve point le nom dans l'histoire; mais Mezzabarba et Occon l'ont appelée, sans aucun fondement, Domitia Lucilla, et lui ont attribué quelques unes des médailles de Lucille, épouse de Lucius Verus[2].

L'épouse d'Aelius le rendit pere de ce Lucius Verus qui fut empereur avec Marc-Aurele, et d'une fille appelée Fabia, qui fut promise en mariage à Marc-Aurele, mais qui ne l'épousa pas.

Spartien dit qu'il étoit très bel homme, qu'il avoit beaucoup de dignité dans les traits du visage. Quoiqu'il n'ait été César que peu de temps, on a cependant de lui des marbres et des médailles, parceque Hadrien, qui en avoit fait déposer les cendres dans son mausolée, lui fit élever des temples et des statues colossales[3].

N° 1 et 2. On voit sous les n° 1 et 2 de la planche XXXIX* la face et le

(1) *De Arte Amandi.* (2) Spart., VII. (3) *Numism.*, p. 247.

profil d'une statue du musée royal, nº 210. Elle étoit conservée à Rome, dans la villa Pinciana[1] (jadis villa Borghese). La tête présente les mêmes traits, la même coiffure, et la même barbe que les médailles du César Lucius Aelius. Il faut observer seulement que l'extrémité du menton, qui a été restaurée, est plus longue qu'elle n'a dû l'être avant la fracture. Le musée royal renferme sous le nº 222 une autre statue, trouvée dans les fouilles de Gabies, sur laquelle on a remplacé la tête originale, qui manquoit, par une tête antique qui présente les traits d'Aelius jeune[2]. Chap. IV. Nerva et sa famille adoptive. Pl. XXXIX*.

Le médaillon du nº 3, de bronze, présente la tête nue du César Aelius, avec la légende *Lucius* AELIVS CAESAR. Revers, TR*ibunitia* POT*estas* COS. (*consul*) II; Cérès assise sur la ciste (corbeille sacrée des mysteres); Aelius, en costume civil, debout devant elle. Nº 3.

(1) *Villa Borghese*, I, p. 19. (2) *Monumenti Gabini*, p. 97.

CHAPITRE V.

ANTONIN-PIE, ET SA FAMILLE ADOPTIVE *.

Pl. XXXIX et XL.

Antonin-Pie, et sa famille adoptive, n'apporterent aucun changement important aux sages établissements d'Hadrien. On vit seulement pour la premiere fois deux princes porter en même temps le titre d'Auguste, et partager l'autorité souveraine avec la dignité impériale. «Verus, dit Spartien[1], eut une autorité égale «à celle de Marc-Aurele : car ils furent les premiers qui porte«rent le titre d'Auguste; leurs noms furent inscrits les premiers «dans les fastes consulaires, de sorte que l'on y lisoit les deux «Augustes au lieu des deux Antonins. Cette nouveauté fut même «si bien accueillie, que l'on vit des écrivains commencer des «fastes consulaires par ces deux illustres consuls.» L'historien veut dire par-là que quelques auteurs daterent ainsi : Telle année avant ou après le consulat des Augustes.

Les vertus du premier des Antonins rendirent son nom si cher aux Romains que, si le peuple et les soldats ne l'entendoient pas, ils ne croyoient pas avoir un empereur[2]. De sorte que, pendant plus d'un siecle, tous ceux qui gouvernerent l'empire, ou qui furent appelés à le gouverner, se crurent obligés

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été les auteurs de l'*Histoire Auguste*, Dion, Xiphilin, Eutrope, Hérodien, les deux Victors, Orose, Zonare.

(1) Spart., *Hadrian.*, XXIV; idem, *in Aelio*, V.

(2) Capitol., *Macrob.*, III; Lamprid., *Diadum.*, VI.

de prendre un nom si révéré, Marc-Aurele, Lucius Verus, Commode, Pertinax, Sévere, Caracalla, Géta, Macrin, Diaduménien, et Elagabale. Le sénat l'offrit ensuite à Alexandre Sévere[1] lorsqu'il parvint à l'empire, comme il en avoit usé avec ses prédécesseurs; mais il refusa par modestie, en disant qu'il craignoit de ne pouvoir le porter dignement. Ses successeurs l'imiterent en cela; et le nom d'Antonin cessa alors d'être un nom de dignité, tel que l'avoit été et le fut toujours celui d'Auguste.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

On a pu remarquer dans plusieurs des impératrices dont j'ai parlé jusqu'ici une conduite vicieuse qu'elles ne cherchoient même pas à cacher aux Romains. Il paroît que dans l'opinion de ce peuple les vices de l'épouse ne faisoient point rejaillir de honte sur l'époux offensé, comme dans les temps modernes, où des mœurs plus séveres en ont fait une atteinte portée à son honneur, et ont imputé à blâme pour le mari l'inconduite de l'épouse; tandis que celle-ci, n'ayant aucun empire sur son époux, n'est point déshonorée par ses mauvaises mœurs. Jamais cela ne parut d'une maniere plus frappante que dans la famille adoptive de Nerva, et dans celle d'Antonin. Cette opinion venoit probablement de la facilité à se séparer d'une femme vicieuse, facilité que le divorce donnoit aux maris; de sorte que si, dans ce cas, ils n'en usoient pas, ils témoignoient par leur silence ou qu'ils ne se croyoient pas offensés, ou qu'ils ne croyoient pas l'être d'une maniere assez directe pour devoir en tirer vengeance. C'est ainsi qu'Hadrien disoit de Sabine, son épouse, qu'il l'auroit répudiée, s'il eût été un simple citoyen[2]; qu'Antonin renferma dans le secret le chagrin que lui causoient les débauches de Faustine l'ancienne, et que Marc-Aurele répondit à ceux

(1) Lamprid., *Alexandr.*, V. (2) Spart.; *Adrian.*, XI.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

qui lui faisoient connoître celles de son épouse Faustine jeune, fille d'Antonin : « Si je la répudiois, il faudroit rendre sa dot, « l'empire[1]. » Enfin l'on entendit un de ces empereurs répondre à celui qui lui représentoit combien étoit blâmable l'abandon dans lequel il laissoit son épouse, « Qu'a-t-elle à desirer? ne « jouit-elle pas des honneurs attachés à son rang[2]. » A la vérité on avoit vu le dictateur perpétuel répudier Pompeia en disant: « L'épouse de César ne doit pas même être soupçonnée. » Mais il s'agissoit alors d'apaiser les craintes religieuses du peuple, qu'il caressoit, sans compromettre la vie de Clodius, qui travailloit à ravir sourdement à Pompée la toute puissance. Ce factieux s'étoit déguisé en femme pour pénétrer auprès de Pompeia, qu'il aimoit, dans la fête de la bonne déesse, d'où tous les hommes étoient exclus ; et ce crime étoit capital. César employa pour en éviter les suites terribles, et pour rassurer le peuple sur ses liaisons coupables avec Clodius, la répudiation. Tous les historiens ont rapporté ce fait; d'où il est permis de conclure qu'il eût pu garder son épouse sans encourir une sorte de déshonneur. J'y trouve une nouvelle preuve de ce que j'ai dit plus haut.

On pourroit cependant rappeler ici l'autorité absolue des maris romains sur leur famille, et en conclure que l'inconduite de la femme, tolérée par celui qui avoit le pouvoir de la prévenir et de la punir, le faisoit taxer seulement de foiblesse et de lâcheté. Mais, comme empereur ou comme magistrat, son caractere d'homme public n'en recevoit aucune atteinte : tandis que dans nos mœurs non seulement l'époux doit punir la coupable, mais il lui reste à laver son injure dans le sang du séducteur, selon l'expression consacrée depuis plus de huit siecles.

(1) Capitol., *Anton.*, III. (2) Capitol., *M. Aurel.*, XIX.

Chap. V.
Antonin-Pie
et sa famille
adoptive.
Pl. XXXIX
et XL

Quelle que fût donc la cause de cette indifférence, il n'est pas moins vrai qu'on pouvoit à Rome la témoigner ouvertement, sans avoir à craindre une opinion qui ne devoit s'établir que mille ans après.

§. 1. ANTONIN-PIE[1],

SON ÉPOUSE FAUSTINE MERE, ET GALERE-ANTONIN LEUR FILS.

«Les Romains, dit Pausanias[2], donnerent à Antonin le sur-«nom de Pieux, parcequ'il avoit montré un grand zele pour «toutes les institutions religieuses: mais je pense qu'il mérita «de porter celui du grand Cyrus, Pere des hommes.» Capitolin[3] dit aussi que «les gens de bien le comparerent à Numa..., dont «il eut le bonheur, la piété, le zele pour les cérémonies reli-«gieuses, et la sécurité.» Cette comparaison ne paroît pas exacte au jeune Victor[4], parceque Antonin avoit surpassé tous les princes en bonté et en sagesse. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il ressembloit à Numa par ses inclinations pacifiques et par ses vertus, il lui ressembloit aussi par les traits du visage; comme on en peut juger en examinant les portraits de l'un et de l'autre, qui sont dessinés dans cet ouvrage.

Antonin appartenoit, par son pere, à une famille illustrée, originaire de la ville de Nisme, dans les Gaules. Aurelius Fulvus, son père, et ses deux aïeuls, avoient été revêtus à Rome des premieres dignités. Son aïeul maternel, Arrius Antoninus, que

(1) Les empereurs qui prirent le surnom d'Antonin, ayant tous un nom propre par lequel on les distingue, nous désignerons celui-ci par son nom seul.

(2) Lib. VIII, cap. XLIII.

(3) *In Pio*, II et XIII.

(4) *Epit.* XV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

l'on croit avoir été consul en 69, est connu particulierement pour avoir témoigné à Nerva, son ami, que l'on créoit empereur, non de la joie, mais de la commisération[1]. Il fut pere d'Arria Fadilla, mere de l'empereur Antonin, et probablement aussi d'un fils que l'histoire ne nous fait point connoître, mais qui paroît avoir été le mari de Matidie, petite-niece de Trajan; car celle-ci étoit en effet tante maternelle d'Antonin. Cette famille fut toujours nombreuse; aussi Lampride dit-il[2] que dans le troisieme siecle il y avoit encore plusieurs Antonins issus de parents ou d'alliés du premier des empereurs de ce nom.

Celui-ci naquit l'an 86 (839 de Rome). Ses noms furent Titus Aurelius Fulvus Bojonius Arrius Antoninus. Son pere avoit été consul; et il le fut lui-même l'an 120 (873 de Rome), après avoir exercé la questure et la préture avec beaucoup d'éclat et de grandes dépenses, parceque plusieurs de ses parents, touchés de la douceur de ses mœurs, l'avoient institué leur héritier.

Hadrien, qui l'estimoit beaucoup, le nomma un des consulaires chargés du gouvernement de l'Italie, et bientôt après, proconsul d'Asie. «Il gouverna cette province, dit Capitolin[3], «avec tant de prudence, que seul il put faire oublier son aïeul, «dont le sage proconsulat étoit encore présent à la mémoire des «Asiatiques.» Au retour de cette province, Antonin fut admis dans le conseil particulier d'Hadrien. Il avoit épousé depuis longtemps Faustine, tante paternelle de Marc-Aurele, qui le rendit pere de deux fils et de deux filles : l'une de celles-ci fut l'épouse de Marc-Aurele; l'autre, qui avoit été mariée à Lamia Syllanus, mourut à l'époque où Antonin fut nommé proconsul d'Asie. Quant aux deux fils, qui perdirent la vie avant son avènement à

(1) Vict., *Epit.*, XII. (2) *In Diadum.*, I. (3) *In Anton.*, III.

l'empire, on ne connoît le nom que d'un seul, de Galerius Antoninus. Ce nom est gravé sur une médaille grecque, avec sa tête; mais le travail est si grossier, qu'elle ne mérite pas d'entrer dans ce recueil[1].

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

Le César Aelius étant mort subitement le 1er janvier 138 (891 de Rome), Hadrien assembla les sénateurs le 25 février suivant. Après avoir parlé de la perte qu'il avoit faite, il leur dit[2] : «Je «vous ai choisi et je vous donne un autre empereur, de noble «extraction, modéré, prudent, trop âgé pour se conduire avec «témérité, trop jeune pour le faire avec négligence, versé dans «l'étude des lois, ayant exercé toutes les charges, comme il étoit «d'usage chez nos ancêtres; de sorte qu'il a toutes les connois«sances nécessaires pour gouverner, et qu'il en fera un bon usage. «C'est Aurelius Antoninus, que je sais être par caractère fort «éloigné des affaires, et encore moins avide des honneurs; mais «qui, je l'espere, voudra prendre soin de moi et de vous, et ac«cepter le commandement malgré sa répugnance.» Antonin eut dès-lors le titre de César, de fils adoptif d'Hadrien, de son collegue dans la puissance proconsulaire et dans la puissance tribunitienne. Mais l'empereur exigea de lui que, n'ayant plus d'enfants mâles, il adoptât Annius Verus (appelé depuis Marc-Aurele), neveu de l'impératrice, et Lucius Commodus (Verus), fils du défunt César Aelius. Ces deux princes porterent dès-lors le nom de César.

Par une fatalité que rien ne peut expliquer, nous n'avons pas sur l'histoire d'Antonin autant de renseignements que sur celle de ses prédécesseurs. Capitolin n'a écrit qu'un abrégé de sa vie; et la partie de l'ouvrage de Dion qui avoit rapport à cet empereur

(1) *Doct. Num. Vet.*, VII, 43. (2) Dio, LXIX, 21.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

se trouvoit perdue dès le temps où Xiphilin composoit un abrégé de cet auteur, il y a plus de huit cents ans.

L'adoption d'Antonin fut célébrée par de grandes largesses, qu'il fit de son propre bien, sans puiser dans le trésor public. Il en usa toujours de même. Les revenus de ses biens, qu'il faisoit cultiver avec beaucoup de soins, et qu'il visitoit tous les ans pour y jouir des douceurs de la vie privée, suffirent toujours seuls à ses besoins personnels et à ses nombreuses libéralités. Il témoigna pour Hadrien la plus vive reconnoissance, et la tendresse vigilante d'un fils. J'ai parlé dans le chapitre précédent des soins qu'il prit pour prolonger la vie de cet empereur, et pour lui ôter les moyens de l'abréger. Quelques personnes y ont cru trouver l'origine du surnom *Pius,* que lui donna le sénat, et qui désignoit plus souvent la piété filiale que la piété religieuse. Lorsque Hadrien fut mort, le 10 juillet 138 (891 de Rome), Antonin sollicita le sénat pour lui faire rendre les honneurs divins, comme on en avoit usé avec ses prédécesseurs; mais les sénateurs, irrités de ce que cet empereur, dans les derniers temps de sa vie, avoit fait mourir plusieurs de leurs collegues, et avoit ordonné à Antonin d'ôter la vie à d'autres (la seule fois que celui-ci lui ait désobéi), rejeterent sa demande. Cependant, vaincus par les prieres d'Antonin, et considérant que cet acte de rigueur rendroit contestable l'élection de ce fils adoptif d'Hadrien, comme ayant été faite par un prince abhorré, ils accorderent l'apothéose. Antonin institua en son honneur, à Pouzzoles, des jeux quinquennaux appelés *Pialia;* et Eckhel[1] conclut avec probabilité de ce nom que le surnom *Pius* lui fut donné à cause des honneurs extraordinaires qu'il fit rendre à Hadrien.

(1) *Doct. Num. Vet.*, VII, 36.

Au reste plusieurs de ses successeurs, Commode entre autres, oserent prendre ce noble surnom; mais il ne servit qu'à faire remarquer combien ils en étoient indignes.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

Parvenu à l'empire, Antonin conserva, sans blesser la dignité impériale, la simplicité de mœurs qui l'avoit rendu si recommandable; et ses amis ne trouverent aucun changement dans son intérieur. Quant aux sénateurs, il les traita avec tous les égards qu'il regrettoit de ne leur avoir pas vu témoigner par ses prédécesseurs; il leur communiquoit tous les actes de son gouvernement; il en usoit de même avec les peuples, qu'il instruisoit par des proclamations. Jamais il ne demanda le consulat, ni d'autres dignités pour lui ou pour ses enfants, que comme l'auroit fait un simple particulier. C'est de lui que Marc-Aurele[1] disoit avoir appris qu'un prince peut, même à la cour, vivre sans gardes, sans ornements impériaux, et sans se faire précéder par des serviteurs portant un feu perpétuel (dans lequel on brûloit des parfums).

Il surveilloit sans relâche les gouverneurs et les intendants des provinces, leur recommandant la modération dans la levée des impôts, et exigeant un compte rigoureux de leur administration, lorsqu'ils avoient excité des plaintes. C'est pourquoi les villes et les provinces furent, sous son regne paternel, riches et florissantes.

Le jeune Victor[2] décrit ainsi les relations des peuples étrangers avec cet excellent prince: «Tous les rois et les peuples, «et toutes les nations, étoient si pénétrés de crainte et d'a«mour pour lui, qu'ils le regardoient plutôt comme un père «et un protecteur que comme un maître et un empereur, et

(1) Lib. I, cap. XVII. (2) *Epit.*, XV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX[*] et XL.

« qu'ils s'adressoient à lui, comme à une divinité, pour termi-« ner leurs différents. Les Indiens, les Bactriens, les Hyrca-« niens, convaincus de son équité parfaite, que rehaussoient un « front serein, de beaux traits, une grande taille, et un port « majestueux, lui envoyerent des ambassadeurs. » Quoiqu'il n'ait jamais commandé les armées, parcequ'il ne trouvoit point de charmes dans la gloire militaire, cependant il employa de bons généraux pour réprimer dans l'Achaie et en Egypte quelques séditieux qui se révolterent; pour repousser les Maures jusqu'au mont Atlas, les *Brigantes* (peuple du Northumberland) dans leurs forêts, où il les contint en faisant construire un mur semblable à celui d'Hadrien, les *Allemani,* les Daces, les Alains, enfin les Tauroscythes.

Antonin trouva dans son économie habituelle les moyens de faire des constructions utiles et dignes d'admiration. Il fit creuser un port à Gaëte, rétablir ceux de Terracine, de Pouzzoles, et achever le tombeau d'Hadrien. Dans la Grece, dans l'Ionie, dans la Syrie, et à Carthage, il contribua par des sommes considérables à la construction de nouveaux édifices, ou au rétablissement des anciens. Il éleva au rang de ville le bourg de *Pallantium* dans l'Arcadie[1], et l'exempta de tout impôt; parceque, selon une ancienne tradition, le roi Evandre, avec une partie des habitants de ce lieu, étoit venu fonder une ville dans l'endroit où Rome fut bâtie depuis. Ce respect pour les anciennes traditions contribua à faire comparer Antonin à Numa. « On dit, rapporte Dion, « qu'il y eut sous son regne, dans la Bithynie et l'Hellespont, « un affreux tremblement de terre qui renversa presque entiè-« rement plusieurs villes, entre autres Cyzique et son temple, le

(1) Pausan., VIII, 43. (2) Lib. LXX, 4.

«plus beau et le plus grand de l'univers.... On raconte aussi «qu'une montagne s'entr'ouvrit, et que son sommet vomit une «grande abondance d'eau de même nature que celle de la mer.»

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX * et XL.

L'an 139 (892 de Rome) Antonin donna à Marc-Aurele pour épouse sa fille Faustine jeune, avec tout son patrimoine, s'en réservant seulement l'usufruit pour l'employer au bien de l'empire. L'année suivante, 140, il donna à son gendre le titre de César. Il perdit, l'an 141, son épouse Faustine, et lui fit rendre les honneurs divins, quoique la vie de cette impératrice eût été licencieuse et quelle eût voulu l'engager à user d'une rigueur extrême contre Celsus, qui s'étoit révolté; mais ses conseils ne purent vaincre la répugnance de l'empereur pour les moyens extrêmes.

Antonin choisit pour consul de l'an 143 Hérode Atticus, sophiste aussi célebre par son éloquence que par les richesses immenses que lui avoit léguées son pere, dont nous avons parlé sous Nerva. Il l'avoit donné pour maître d'éloquence grecque à Marc-Aurele et à Lucius Verus. C'est ainsi qu'il avoit appelé d'Orient un certain Apollonius pour leur enseigner la philosophie stoïcienne. Arrivé à Rome, celui-ci exigea que ses éleves vinssent le trouver dans sa demeure; l'empereur y consentit, disant avec un sourire malin «qu'il étoit étonnant que celui qui «étoit venu de l'Orient en Italie refusât, étant à Rome, d'aller «de sa maison au palais impérial.» On l'avoit vu, lorsqu'il étoit proconsul d'Asie, descendre à Smyrne dans la maison du sophiste Polémon, qui étoit absent, parcequ'elle étoit la plus belle de la ville, et en sortir bientôt après, même pendant la nuit, parceque le propriétaire étant arrivé parut fort courroucé, comme s'il ne fût pas resté assez de place pour le recevoir[1]. De-

(1) Philost., *Sophist.*, XXV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX * et XL.

venu empereur, Antonin vit au nombre des courtisans le même sophiste, et la seule vengeance qu'il tira de son impudence fut de commander qu'on lui donnât un logement dans le palais, en ajoutant seulement: « Et que personne ne l'en déloge. » Il répondit aussi à un comédien qui lui demandoit justice de Polémon, parcequ'il l'avoit chassé du théâtre en plein midi: « Il m'a bien « chassé à minuit, et je n'en ai point appelé. »

L'an 900 de la fondation de Rome (147 de l'ere vulgaire) fut consacré par la célébration des jeux séculaires, par de grandes largesses faites au peuple, et par le partage de la puissance tribunitienne en faveur de Marc-Aurele. Ce prince étoit fort estimé d'Antonin, qui le consultoit toujours dans la nomination aux emplois, qui lui confioit les affaires les plus importantes, et qui tourna en dérision les calomnies de ceux qui vouloient exciter sa jalousie, en accusant Marc-Aurele d'avoir souhaité la mort de son bienfaiteur[1]. Mais les défauts et les vices de Lucius Verus éloignerent de lui le vertueux Antonin; celui-ci ne lui donna jamais d'autres marques de considération que celles qu'exigeoit le titre de son fils adoptif.

Quelque rapide que doive être mon récit, je ne puis passer sous silence les consuls de l'an 151, les deux freres Quintilius, à cause de cet amour fraternel qui les rendit plus célebres encore que leur érudition, leur science militaire, et leurs grandes richesses[2]. Ils furent consuls ensemble; la Grece fut gouvernée par eux l'an 173, et la Pannonie, l'an 178. Leurs lettres écrites à l'empereur étoient signées de tous deux; les réponses étoient adressées à tous les deux; tous deux sont cités dans les Géoponiques, comme auteurs d'écrits sur l'agriculture; enfin le farouche

(1) Capitol., *M. Anton.*, VI. (2) Dio, LXXI, 33, et LXXII, 5.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XXXIX * et XL.

Commode les fit mourir tous deux, sous prétexte d'une rébellion dont ils étoient innocents, mais parcequ'on pouvoit croire qu'ils verroient sans douleur la ruine de l'empire.

Une des actions les plus mémorables d'Antonin fut de faire cesser les persécutions dont les chrétiens étoient l'objet. C'est de la quinzieme année de son regne (152 de l'ere vulgaire) qu'est datée la lettre qu'il adressa à toute la province d'Asie en leur faveur, et qui est rapportée dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe [1], où sont citées d'autres lettres de cet empereur, écrites dans le même sens aux habitants d'Athenes, de Thessalonique, de Larisse en Thessalie, et à tous les Grecs. Plusieurs critiques ont attribué à Marc-Aurele la premiere lettre; mais l'éditeur moderne des œuvres de S. Justin [2], dom Prudent Marant, a prouvé qu'Antonin en étoit l'auteur. Il y disoit entre autres choses: « Mon pere (Hadrien) a répondu aux gouverneurs, qui le con« sultoient relativement aux chrétiens, qu'ils ne devoient point « les tourmenter, à moins qu'on ne découvrît quelque attentat « de leur part contre l'empire romain. J'ai répondu dans le même « sens aux magistrats qui m'ont écrit sur ce sujet. Si donc quel« qu'un accuse l'un d'eux d'être chrétien, celui-ci doit être ab« sous, dans le cas même où il seroit prouvé qu'il le fût; et l'on « doit punir le délateur. »

Antonin cessa de vivre l'an 161 (914 de Rome), après environ vingt-trois ans de regne, et âgé de plus de soixante et treize [3]. Dès le troisieme jour de la maladie qui le conduisit au tombeau il fit venir Marc-Aurele, confia à sa sollicitude l'empire et sa fille Faustine jeune, et fit transporter chez lui la Victoire d'or qui étoit toujours placée dans la chambre des empereurs. Ensuite,

(1) Lib. IV, cap. xxvi. (2) Édit. 1742, in-fol. (3) Capitol., *Ant.*, XII.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX * et XL.

ayant donné pour mot du guet, *le calme de l'esprit* (*æquanimitas*), il s'éteignit sans douleur. On remarqua que dans les accès de fievre il n'étoit occupé que du soin de l'empire et de quelques rois qui par leur esprit inquiet excitoient sa colere.» «Le sénat, dit Capitolin[1], le plaça au rang des dieux, aux accla«mations de tous les citoyens, qui louoient sa piété, sa clé«mence, son esprit, et la pureté de ses mœurs[2].» On lui rendit tous les honneurs dont les meilleurs princes avoient été l'objet; on créa un flamine et des confreres antoniniens; et on établit des jeux du cirque pour éterniser sa mémoire. Son corps fut porté en grande pompe, et renfermé dans le mausolée d'Hadrien[3]; les deux empereurs ses successeurs prononcerent ses éloges funebres, et l'on vit depuis un autre empereur, Gordien d'Afrique le pere, composer sur Antonin et Marc-Aurele un poëme en trente livres qui n'est pas parvenu jusqu'à nous[4].

Capitolin[5] a tracé ainsi le portrait d'Antonin: «Il avoit une «figure agréable et une taille élevée; mais, la vieillesse ayant «courbé sa longue taille, il faisoit appliquer sur sa poitrine des «planches de tilleul très minces pour la redresser.» J'ai dit aussi au commencement de cet article que les traits d'Antonin rappeloient ceux des antiques portraits de Numa.

N° 3. On voit ici, planche XL, n° 3, un médaillon de bronze d'An-

(1) Capitol., XIII.

(2) Comment accorder avec cet éloge l'aveu que fait Marc-Aurele (lib. I, §. 16) relativement au goût trop vif qu'Antonin avoit montré pour les jeunes gens dans ses premieres années? à moins de ne rappeler ici que la plupart des Grecs et des Romains regardoient ce goût, pour lequel le christianisme a fait concevoir une juste horreur, non comme un vice, mais seulement comme une foiblesse excusable. Quant à Julien l'apostat, il parle d'un penchant immodéré pour les femmes; je ne rapporterai point son opinion sur Antonin, parceque les jugements qu'il prononce sur les Césars sont presque toujours dictés par la prévention et par l'orgueil.

(3) Capitol., *M. Aurel.*, VII.

(4) Ibid., *Gord.*, IV.

(5) *Anton.*, XIII.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX et XL.

tonin, très rare, qui prouve la ressemblance de ses portraits gravés dans cette planche et dans la précédente. Sa tête est couronnée de laurier; une portion de *paludamentum* et de cuirasse est attachée à ses épaules. Légende: ANTONINVS AVG*ustus* PIVS TR*ibunitiâ* *Potestate* COS. (*consul*) IIII. Revers, sans légende; Bacchus debout dans un temple entouré de galeries circulaires; au-devant, un victimaire tenant un bouc, et une autre figure portant des fruits sur un plat.

Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil d'un buste colossal d'Antonin, qui est conservé dans le musée royal, sous le n° 8. L'empereur, voilé et couronné d'épis, est représenté dans le costume religieux des freres Arvales. Cette espece de confrérie, dans laquelle on n'admettoit que les personnes les plus distinguées de l'empire, étoit désignée par ce nom, à cause des sacrifices que ses membres offroient aux dieux pour obtenir la fertilité des champs (*arvorum*). La tête est antique et de marbre pentélique; on l'a encastrée dans un buste de marbre de Paros. Elle étoit placée dans le château d'Ecouen. N° 1 et 2.

Cette belle tête nue d'Antonin est gravée sur une améthyste de la collection des Farnese, conservée à Naples, dans le palais de Capo-di-Monte. Elle est gravée ici de la grandeur de l'original. N° 4.

Faustine mere, ou l'ancienne, épouse d'Antonin. L'histoire n'a conservé de cette impératrice d'autre souvenir que celui de ses vices, et du conseil qu'elle donna, lors de la révolte d'un Celsus, à son époux Antonin[1]. Elle lui représenta qu'il devoit réserver sa bienveillance pour ses amis, et déployer une grande sévérité

(1) *Vulcat. Avid. Cass. vit.*, IX.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

contre les rebelles. Mais nous ne voyons pas qu'il ait abandonné, pour lui complaire, ce système de modération dont les Romains furent si reconnoissants, ni que les révoltes aient été plus fréquentes sous son regne que sous les regnes de ses prédécesseurs.

Annia Galeria Faustina (comme l'appelle Capitolin[1]) naquit l'an 105; car on est certain qu'elle mourut la troisieme année du regne d'Antonin, 141 de l'ere vulgaire; et une inscription du recueil de Gruter[2] nous apprend qu'elle avoit vécu trente-six ans et quelques mois. Son pere, Annius Verus, avoit été trois fois consul, et prétendoit être descendu de Numa. Faustine étoit tante paternelle de Marc-Aurele, et elle épousa Antonin longtemps avant son élévation à l'empire. Des quatre enfants (deux fils et deux filles) dont elle l'avoit rendu pere, un seul vivoit à cette époque, c'étoit Faustine la jeune, qui épousa un an après Marc-Aurele. Capitolin[3] nous fait connoître en peu de mots la mauvaise conduite de l'épouse d'Antonin, et l'étonnante modération de ce prince. «Les manieres peu réservées et l'extrême «liberté de mœurs de cette princesse donnerent lieu à beau«coup de bruits. Ils causerent les chagrins très vifs que l'empe«reur en conçut, et qu'il renferma dans son sein.»

On a blâmé cet aveuglement volontaire d'Antonin, et les honneurs qu'il fit rendre à la mémoire de sa coupable épouse; mais la raison d'état, qui fait courber les souverains sous son joug d'airain, exigeoit ce silence pendant la vie, et ces honneurs après la mort de Faustine, afin de laisser un doute sur ses déportements, si la chose étoit encore possible. Il la plaça au nombre des dieux, lui éleva des temples; et l'on voit encore à Rome de précieux restes d'un de ces édifices à l'église de Saint-

(1) *In Marco*, I; *in Pio*, VI. (2) Page CCLXI, n° 3. (3) *In Pio*, III.

Laurent in Miranda. Il fit porter dans les jeux du cirque sa statue avec celles des autres impératrices. Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

Pour choisir une médaille de Faustine mere qui justifiât la ressemblance de ses portraits, on a hésité long-temps, parceque nous n'avons autant de médailles ni autant de variétés de types d'aucun personnage illustre, soit des siecles précédents, soit des temps postérieurs. On voit ici, sous le n° 6 de la planche XL, N° 6. un médaillon de bronze du cabinet du roi, unique, qui présente un type précieux par le grand nombre des personnages qui le composent et par la célébrité de l'action qu'il retrace. Eckhel[1] y reconnoît Coriolan prêt à combattre avec les Volsques contre les Romains; et la mere, la femme, et les enfants de cet illustre exilé, qui se précipitent à ses pieds. Quelques personnes ont cru reconnoître ici Tatius et Romulus prêts à se battre devant les armées des Sabins et des Romains; et les Sabines, épouses des Romains, cherchant à séparer les combattants. Mais l'explication d'Eckhel paroît plus vraisemblable. L'exergue du revers, qui est presque effacé, présente les traces des mots abrégés TR. POT. Autour de la tête on lit la légende DIVA·AVGVSTA·FAVSTINA.

Il faut observer la coiffure de Faustine mere sur le plus grand nombre de ses médailles; les cheveux liés par-derriere sont attachés sur la tête; ceux de sa fille sont le plus souvent liés et attachés par-derriere.

On voit ici, sous les n° 4 et 5, la face et le profil de la tête colos- N° 4 et 5. sale de Faustine, qui est conservée dans le musée du Vatican.

Galere Antonin, fils d'Antonin et de Faustine, mort enfant

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VIII, p. 41.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XXXIX* et XL.

et avant que son pere ne fût nommé César. Nous ne donnons point son portrait, parcequ'il est gravé trop grossièrement sur une médaille grecque, au revers de sa mere. C'est le seul monument authentique que nous ayons de ce jeune prince.

§. 2. MARC-AURELE, FAUSTINE JEUNE, ET ANNIUS VERUS LEUR FILS.

L'empereur Justinien a fait dans un seul mot l'éloge le plus vrai et le plus étendu de Marc-Aurele[1]. Il l'a désigné par une épithete grecque que l'on peut traduire ainsi, «le plus philosophe «des philosophes[2].» En effet, non seulement cet empereur étudia avec ardeur les dogmes de toutes leurs sectes, et il observa avec soin les pratiques extérieures de la plus austere d'entre elles, comme ceux qui vivoient de son temps; mais, ce que ne faisoient pas la plupart des philosophes, il régla pendant toute sa vie ses paroles et ses actions sur les principes de morale, de justice, et de tempérance qu'il professoit en public. Il a prouvé la vérité de cet axiome de Platon, qu'il répétoit souvent lui-même : «Les empires seront heureux quand ils seront gouvernés «par des philosophes[3].» «Marc-Aurele, dit Victor le jeune[4], «doué de toutes les vertus et d'un génie céleste, sembloit créé «pour être le défenseur du genre humain contre les malheurs «publics qui l'affligerent; car, s'il ne fût pas né dans ce siecle, «toutes les parties de l'empire romain se seroient écroulées à-la-«fois. La guerre fut allumée de tous les côtés, dans l'Orient

(1) *Cod.*, lib. V, tit. XVII, §. 12.

(2) Φιλοσοφωτατος, *philosophissimus*, comme s'exprime le traducteur ancien du *Codex*.

(3) Plat., *Republ.*, V, 665.

(4) *Epitom.*, XLVI.

«tout entier, dans l'Illyrie, l'Italie, et la Gaule; des tremble-«ments de terre renverserent plusieurs cités, les fleuves sorti-«rent de leurs lits, les maladies épidémiques se multiplierent, «des especes de sauterelles ravagerent les campagnes; enfin l'on «ne peut citer ni concevoir aucun des fléaux les plus funestes «aux mortels et les plus affligeants qui n'ait éclaté sous son «regne. Je crois que la Providence divine a réglé qu'aux époques «où soit les lois qui régissent l'univers, soit la nature, soit «quelque autre puissance, feroit éclore ces maux, ils seroient «adoucis par la prudence de quelques mortels vertueux qui «sembleroient créés pour en être les médecins.»

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Marc-Aurele appartenoit à la famille Annia, plus célebre par les charges qu'elle avoit occupées que par la tradition orgueilleuse qui la faisoit remonter jusqu'à Numa. Lucius Annius Verus, son aïeul, étoit consul pour la seconde fois l'an de l'ere vulgaire 121 (874 de Rome), lorsqu'il naquit, pendant que son pere Annius Verus exerçoit la préture. Sa mere, Domitia Calvilla, fut aussi appelée Lucilla; et sa tante maternelle étoit la premiere Faustine, mere de la seconde Faustine, qu'il épousa[1]. Marc-Aurele fut d'abord appelé Annius Verus, comme ses ancêtres paternels; mais Hadrien, qui le chérissoit comme son fils, et qui prit un soin particulier de son éducation après la mort de son pere Annius Verus, l'appeloit Annius Verissimus (très véridique, ou ami très sincere de la vérité), «à cause, dit l'historien «Dion[2], de la force de son esprit.» On lit ce nom sur une médaille grecque des Tyraniens dans la Sarmatie[3]. Enfin, après son adoption par Antonin, il prit, suivant l'usage, les noms de son pere adoptif, Marcus Aelius Aurelius Verus. Il est connu sous

(1) Capitol., *M. Aurel.*, VI.
(2) Dio, LXIX, 15.
(3) ΒΗΡΙCCΙΜΟC ΚΑΙCΑΡ; Vaillant, *Numismat. Græc.*, LVIII.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

le nom de Marc-Aurele. On remarqua en lui dès l'enfance une gravité qui frappoit tous les yeux, et qui justifioit les faveurs que lui prodiguoit Hadrien. A l'âge de six ans il lui donna un cheval qui devoit être entretenu par le fisc (c'étoit une distinction remarquable), et, à huit ans, il l'associa au college des Saliens[1]. Il n'en avoit que quinze lorsque la mort imprévue du César Aelius l'approcha du trône, au moment où il venoit de prendre la toge virile.

Mais ces honneurs prématurés ne détournerent pas Marc-Aurele des graves études auxquelles il se livroit entièrement, sous la direction des hommes les plus célebres de son siecle. Malgré la foiblesse de sa constitution on le voyoit s'appliquer avec une égale ardeur à l'étude des lettres grecques et latines, de l'éloquence, de la jurisprudence, et de la philosophie[2]. Il adopta dès l'âge de douze ans le costume des stoïciens (le manteau des Grecs), et leur coutume de coucher sur la dure; à peine sa mere put-elle obtenir qu'il plaçât quelques peaux sous son corps. Les historiens ont conservé quelques uns des détails de sa jeunesse; mais on en trouve un plus grand nombre dans ses Réflexions morales, écrites en grec, qui sont un recueil précieux de pensées et de maximes philosophiques.

L'an 138 (891 de Rome) Antonin fut désigné, par Hadrien mourant, pour lui succéder; mais, comme il n'avoit point d'enfants, il adopta, par ordre de l'empereur, Lucius Commodus et Marc-Aurele, qui étoit âgé de dix-huit ans. Celui-ci fut nommé César et questeur l'année suivante, 139; c'est aussi de cette année que datent ses premieres médailles[3]. Antonin le nomma consul, le revêtit de tout l'éclat de la pourpre, lui donna con-

(1) Capitol., IV. (2) Ibid., II. (3) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 44.

noissance de toutes les affaires pour le former au gouvernement, et se l'attacha si intimement que, pendant les vingt-trois années du regne de ce prince, Marc-Aurele ne passa que deux nuits éloigné de lui. Il lui avoit fait épouser, vers l'an 146, sa fille Faustine (appelée la jeune, relativement à sa mere, épouse d'Antonin)[1].

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Enfin, l'an 161 (913 de Rome), mourut Antonin, après avoir déclaré devant les préfets du prétoire Marc-Aurele son successeur, et après avoir recommandé à celui-ci l'empire et sa fille. Sur-le-champ le sénat contraignit ce prince à prendre les rênes du gouvernement, sans faire mention de Lucius Commodus (depuis Lucius Verus), qui étoit, ainsi que Marc-Aurele, fils adoptif d'Antonin. En cela le sénat sembloit suivre les intentions présumées du feu empereur, qui, frappé des défauts de son second fils adoptif, l'avoit laissé dans l'obscurité, sans lui donner même le nom de César. Mais Marc-Aurele se hâta de déclarer ce prince Auguste, son collegue dans la puissance souveraine, et de lui donner le nom de Verus, comme s'il l'eût adopté en lui promettant pour épouse sa fille Lucille. De sorte que l'on vit pour la premiere fois deux Augustes régner ensemble. Ils se trouverent aussi consuls tous les deux; aussi désigna-t-on cette année par le consulat des deux Augustes; quelques uns même firent de ce consulat le commencement d'une nouvelle ere.

Dion[2] donne pour motif de l'élévation de Lucius Verus le dessein qu'avoit Marc-Aurele de mettre à la tête des armées un prince dont la santé étoit plus robuste que la sienne, et de pouvoir ainsi continuer ses études littéraires et philosophiques. En

(1) Capitol., VI. (2) Lib. LXXI, 1.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

effet son avènement à l'empire ne l'empêcha pas de fréquenter les écoles des rhéteurs les plus éloquents et des plus célebres philosophes, principalement celles des stoïciens, dont il affectionnoit et pratiquoit la doctrine. Contre l'ordinaire de semblables associations, les deux collegues vécurent en apparence dans la plus parfaite union; Lucius Verus cherchant, en tout ce qui concernoit le gouvernement, à imiter le sage Marc-Aurele, et ne contrariant jamais ouvertement ses vues bienfaisantes.

La première année du regne de Marc-Aurele fut marquée par plusieurs des fléaux qui à cette époque affligerent l'univers. Une vaste inondation du Tibre causa une grande famine; le roi des Parthes, Vologese III, fit une invasion dans la Syrie; et les Germains et les Cattes pillerent les frontieres de l'empire. Marc-Aurele envoya Lucius Verus commander dans l'Orient, espérant l'arracher à la vie molle et voluptueuse qu'il menoit à Rome; mais cette attente fut trompée, et les délices de l'Orient augmenterent son penchant à la débauche. C'étoit peut-être dans le même dessein que Marc-Aurele envoya en Syrie sa fille chérie Lucille, pour devenir l'épouse de Lucius Verus. Il l'avoit fait élever avec le plus grand soin, et lui avoit inspiré l'amour de la sagesse et de la vertu; mais la vue des débauches de son mari lui fit oublier les bons principes de son éducation, et elle sembla vouloir se venger, par la plus honteuse prostitution, des outrages qu'elle recevoit.

Autant le regne d'Antonin avoit été tranquille, autant celui de Marc-Aurele fut agité par des guerres allumées dans toutes les parties de l'empire; et cependant le caractere et les goûts particuliers de cet empereur étoient pacifiques. Ce fut peut-être même son goût pour les études philosophiques, et son amour

connu pour la tranquillité, qui inspirerent aux peuples soumis aux Romains l'envie de secouer le joug. Au reste Capitolin[1] dit que, « dans le délire de la fievre qui termina les jours d'Antonin, « ce prince ne parloit que du gouvernement de l'empire, et des « rois qui excitoient son mécontentement. » D'où l'on peut conclure que, s'il eût vécu encore quelque temps, il auroit été forcé d'ouvrir le temple de Janus.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Les lieutenants de Verus remporterent des victoires importantes sur les Parthes, qui, l'an 165, demanderent et obtinrent la paix en cédant la Mésopotamie aux Romains. Après avoir terminé cette guerre, Verus fut obligé de quitter Antioche, ville qu'il avoit rendue le théâtre des plus honteuses débauches. Les deux empereurs triompherent ensemble, l'an 166; et les enfants de Marc-Aurele furent placés dans le char de triomphe. Le sénat donna aux empereurs les glorieux surnoms de Parthiques et de Médiques.

L'année suivante, 167 (920 de Rome), vit se répandre dans l'Asie et dans l'Europe une maladie[2] contagieuse des plus célebres de l'histoire. Sans rapporter les origines diverses que lui assigna la superstition, je ferai observer que Lucien[3], qui écrivoit à cette époque, ne la fait point éclore dans l'Ethiopie, comme les historiens inexacts; mais qu'il lui donne, comme Capitolin[4], la Babylonie pour berceau. L'armée romaine en fut infectée dans la guerre contre les Parthes; elle l'apporta en Europe; et, dit l'his« torien de Verus, « il fut dans la destinée de cet empereur de pa« roître amener à sa suite dans chaque province, jusqu'à Rome, « ce terrible fléau[5]. » Il se répandit jusqu'au Rhin, dans les Gaules,

(1) *Ant. Pius*, XII.

(2) Les anciens écrivains ont désigné par le nom de *peste* toute sorte de maladies contagieuses; c'est pourquoi je n'emploierai point ce mot.

(3) *Q. Hist.*, t. II, p. 222.

(4) *Verus*, VIII.

(5) Amm., l. XXIII.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

qu'il dévasta pendant plusieurs années. Galien, célebre médecin, le décrivit en témoin oculaire. Cette maladie dépeupla les villes, les campagnes, et l'Italie en particulier. A Rome, les personnages les plus distingués en furent les victimes; les morts étoient si nombreux, qu'il falloit les transporter sur des chars, et que l'empereur fit enlever aux dépens du trésor public les cadavres des pauvres[1]. On vit des imposteurs contrefaire des prodiges, pour exciter le peuple à piller la ville; mais la vigilance et la fermeté de Marc-Aurele arrêterent ces funestes projets.

Pendant que les Parthes troubloient à l'orient l'empire romain, presque tous les peuples qui habitoient au-delà du Danube leverent l'étendard de la rébellion. La révolte des Marcomans, les plus redoutables des Germains, jeta l'épouvante dans Rome[2]. Quoique Marc-Aurele fût, par ses principes philosophiques, exempt de superstition, il crut cependant devoir, pour relever le courage de la multitude, recourir aux sacrifices expiatoires et aux cérémonies extraordinaires, soit romaines, soit étrangeres, dont la célébration retarda même son départ[3]. Enfin, l'an 167, il partit, avec son collegue Lucius, revêtu du manteau militaire des généraux[4]. Il est probable que le grand appareil de force déployé par Marc-Aurele imposa aux barbares, qu'ils solliciterent, et obtinrent au moins une treve, et que les empereurs rentrerent dans Rome l'an 168; mais il n'est pas moins vraisemblable (car on ne trouve ici rien de clair dans Capitolin) que ces peuples, revenus d'une première surprise, re-

(1) Oros., lib. VII, cap. XVIII; Capitol., *M. Ant.*, XIII.

(2) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 55.

(3) Capitol., XIII, 14. Cette profusion de victimes fit naître l'idée ingénieuse de la requête suivante: « Les bœufs blancs à « Marc-Antonin: à moins que vous ne re« veniez triomphant, nul de nous ne sur« vivra. » (Amm. Marcell., XXV, 57.)

(4) Il étoit couleur d'écarlate, ou de pourpre-cochenille, et s'appeloit *Paludamentum*.

prirent les armes, et que les empereurs quitterent Rome de nouveau l'an 169. La maladie contagieuse les força de s'arrêter à Aquilée, sur les bords de la mer Adriatique, où Galien accourut pour arrêter les progrès de ce fléau. Ses soins et sa science furent inutiles; de sorte que les empereurs reprirent le chemin de Rome, montés sur le même char. Verus fut frappé d'une apoplexie foudroyante. On le transporta à Altinum (Altino), dans le pays des Vénetes, où il mourut. Je ne parlerois que dans la vie de Verus du poison qui, selon quelques écrivains, Dion entre autres[1], auroit terminé ses jours, si l'on n'avoit pas craint d'en charger la mémoire de Marc-Aurele, contre lequel, disoit-on, il auroit conspiré. Mais Dion parle du poison sans indiquer celui qui l'auroit employé; et Capitolin, dans la vie de Marc-Aurele et dans celle de Lucius Verus, répete cette odieuse calomnie, dont Galien, écrivain contemporain, ne fait pas même mention[2]. Son auteur, ou du moins celui qui la reproduisit le plus hautement, me paroît être Caracalla; qui, dans le discours prononcé devant le sénat pour excuser son fratricide, après le meurtre de Géta[3], s'exprima ainsi: «Ce Marcus lui-même, qui affectoit la «philosophie et la douceur, ne put supporter les injures de son «gendre Lucius, et le fit périr en lui dressant des embûches[4].»

Après avoir fait rendre les plus grands honneurs à la mémoire de Verus, l'empereur s'occupa avec plus d'activité que la premiere fois des préparatifs pour la guerre contre les Marcomans, qui se rendoient tous les jours plus redoutables. Pour remplacer les soldats que la maladie contagieuse avoit moissonnés, il enrôla les esclaves (comme on l'avoit fait dans les guerres contre Annibal), les gladiateurs, quelques habitants des frontières de Dalmatie,

(1) Lib. LXXI, 2.
(2) Gal., t. IV, p. 362.
(3) Herodian., IV, 10.
(4) Vict., *Cæs.*, XVI.

Chap. V
Antonin-Pie
et sa famille
adoptive.
Pl. XLI et XLII.

et de Dardanie, accoutumés à vivre de pillage, avec les troupes légeres chargées de réprimer leurs brigandages, et même des Germains, qui s'offrirent à combattre contre leurs compatriotes[1]. Ces dépenses ayant épuisé le trésor public, il n'eut point recours à de nouveaux impôts comme ses prédécesseurs; mais il fit exposer en vente les plus riches meubles de son palais, les tableaux les plus précieux, les vêtements de soie de l'impératrice[2], et une grande quantité de perles amassées par Hadrien. Par ce moyen, il put soutenir pendant cinq ans la guerre contre les Marcomans. Il marcha enfin contre eux à la fin de l'an 169.

On ignore les détails de cette guerre, dans laquelle on trouva parmi les morts des femmes barbares armées[3]. L'évenement qui l'a rendue célebre arriva l'an 174 (927 de Rome), selon Eusebe et Xiphilin, qui le rapporte d'après Dion[4]. « L'armée romaine, « dit Eckhel[5], se trouvoit assiégée par les Quades (peuple qui « habitoit une partie de la Bohême), dans un lieu sec et aride. « Les soldats mouroient de soif, lorsque tout-à-coup tomba sur « leur camp une pluie abondante, pendant que le tonnerre et la « grêle écrasoient et dispersoient leurs ennemis. Cet évènement « fait partie des bas-reliefs qui ornent à Rome la colonne de « Marc-Aurele. Les écrivains païens attribuerent ce bienfait à la « bonté de leurs dieux, et les chrétiens, aux prieres de la légion « Mélitine (ainsi appelée d'une ville de même nom, située dans « la petite Arménie, où elle résidoit), qui à cause de cela auroit « été surnommée Fulminante[6]. »

Avidius Cassius, gouverneur de Syrie, empêcha, par sa ré-

(1) Capitol., XXII.

(2) A cette époque, les étoffes de soie pure se payoient à Rome au poids de l'or.

(3) Dio, LXXI, 3.

(4) Euseb, *in Chronico;* Dio, LXXI, 9.

(5) *Doct. Num. Vet.*, VII, 61.

(6) J'ai traduit fidèlement ce récit de l'ouvrage sur la *Numismatique* d'Eckhel, savant aussi recommandable par sa grande érudition que par sa piété éclairée.

bellion en l'an 175, Marc-Aurele, qui avoit vaincu ou pacifié presque toute la Germanie, de fermer le temple de Janus. Vulcatius Gallicanus a écrit la vie de cet usurpateur; et il en donne pour raison à Dioclétien[1], auquel il la dédie, «le dessein qu'il «avoit formé de lui faire connoître tous les Augustes qui ont «revêtu la pourpre; en écrivant l'histoire de tous ceux qui ont «porté, soit justement, soit injustement, le nom d'empereur.» Cassius étoit habile dans l'art de la guerre, et rigide observateur de la discipline militaire. Dion[2], qui écrivoit peu d'années après sa mort, dit que c'étoit un grand homme, tel qu'on eût pu souhaiter un empereur. Il attribue sa révolte aux sollicitations de Faustine, qui, voyant l'empereur son époux d'une santé chancelante, son fils Commode adolescent et d'un esprit borné, craignant d'ailleurs pour son sort futur, lui promit de l'épouser, s'il se faisoit déclarer empereur. Cette opinion acquiert un grand poids, quand on observe que Cassius n'usurpa ce nom qu'au moment où se répandit le faux bruit de la mort de Marc-Aurele. Quoi qu'il en soit, presque tout l'Orient, l'Egypte, et une partie de l'Asie mineure, trompés par cette fausse nouvelle, se révolterent, et reconnurent Cassius pour empereur.

Marc-Aurele ayant appris, dans la Germanie, cette rébellion, assembla ses soldats et leur lut un discours dans lequel il parloit de Cassius avec une grande modération[3]. Il leur dit entre autres ces paroles mémorables: «Je crains seulement (car je vous ferai «connoître toute ma pensée) que Cassius ne s'ôte la vie, par la «honte qu'il éprouveroit à paroître devant moi; ou qu'un autre, «apprenant que nous allons marcher contre les révoltés, ne la «lui arrache. Dans ce cas, il me raviroit le grand avantage de

(1) *Avid. Cass.*, III. (2) Lib. LXXI, 22. (3) Ibid., 24.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

«la victoire, si grand même que jamais personne n'en a obtenu «un pareil. Quel est donc cet avantage? demandera quelqu'un; «celui de pardonner à un homme qui a fait une offense, et de «conserver de l'amitié et la fidélité au violateur de l'amitié et de «la bonne foi. Ce que je dis vous paroît peut-être incroyable; «il ne faut cependant pas refuser d'y croire; en effet toutes les «qualités louables ne sont pas encore effacées, et nous conser-«vons encore des restes des vertus antiques. Si quelqu'un doute «de ma véracité, je desire plus ardemment encore de rendre «tous mes concitoyens témoins de ce que je me propose de «faire. Car les maux qui nous accablent me procureront au «moins cet avantage, si je puis apaiser les troubles, de montrer «à tous les hommes que l'on peut tirer quelque utilité même «des guerres civiles.»

Ce que l'empereur avoit prévu arriva; un centurion et un autre officier ôterent la vie à Cassius, et porterent sa tête à Marc-Aurele. «Ainsi périt Cassius, après avoir rêvé pendant «trois mois et six jours qu'il étoit empereur[1].» Marc-Aurele refusa de voir les tristes restes d'un homme qu'il avoit aimé, et dont il n'avoit point commandé la mort. On peut conclure des principes d'humanité qu'il professoit, et dont il ne s'est jamais départi, qu'il ne croyoit pas permis d'abréger la vie d'un homme pour sa propre sûreté. En effet, de tous les partisans de Cassius il ne poursuivit que ceux qui, dit l'historien Dion, étoient coupables de grands crimes[2]. Il demanda avec instance au sénat la grace des autres, «n'espérant, ajoutoit-il, de consolation de la «perte de Faustine que de ce pardon généreux.... A Dieu ne «plaise qu'un seul de vous perde la vie par votre jugement ou

(1) Dio, LXXI, 27. (2) Ibid., 28.

«par le mien!.... Si je n'obtiens ce que je vous demande, mon «trépas ne sera pas éloigné.» Tertullien fait observer qu'on n'avoit trouvé aucun chrétien parmi les partisans de Cassius[1].

Pendant que Marc-Aurele alloit en Orient pour prévenir les suites de cette révolte, accompagné de son fils Commode, auquel il venoit de donner la toge virile, et de Faustine, il vit mourir celle-ci au pied du mont Taurus. Quoiqu'il n'ignorât pas la conduite licencieuse de son épouse, il avoit répondu à ceux qui lui conseilloient de s'en séparer par le divorce : «Si je «la répudie, il faut donc aussi que je rende sa dot (l'empire)[2].» Il se conduisit, après sa mort, avec la même modération, et lui fit rendre tous les honneurs civils et religieux qui avoient consacré la mémoire des autres impératrices. On peut expliquer d'une maniere favorable cette tolérance extraordinaire, en disant que Marc-Aurele se plaisoit à voir dans Faustine plutôt la fille de son pere adoptif, auquel il devoit tant, qu'une épouse infidele.

Tous les rois de l'Orient, et les ambassadeurs de celui des Parthes, se rendirent à la cour de Marc-Aurele pour y renouveler les traités de paix. Il ne quitta ces contrées qu'après les avoir pacifiées, et après en avoir assuré la tranquillité par les plus sages reglements. Il fit ensuite un long séjour à Athênes, qui, malgré sa décadence, étoit encore, relativement aux lettres et à la philosophie, la capitale du monde. Il exécuta le dessein qu'il avoit formé depuis long-temps, et dont il avoit entretenu dans ses lettres le sophiste Hérode Atticus[3].... «Je desire, lui écri- «voit-il, que vous pensiez toujours bien de moi, que vous ne «vous offensiez pas de voir que j'ai sévi contre des criminels,

(1) Tertull., *ad Scapul.* (2) Capitol., *M. Aurel.*, XIX. (3) Philost., *Vit. Soph.*, II, 12.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

« d'autant plus que j'ai employé les punitions les moins rigou-« reuses. Conservez-moi donc toujours votre affection. Si ce-« pendant vous croyez que j'aie été répréhensible, ou que je le « sois encore, faites-m'en porter la peine, à l'époque des mys-« teres, dans le temple de Minerve à Athênes; car j'ai toujours « desiré, même au milieu des camps, d'y être initié; et je sou-« haite que vous exerciez alors le sacerdoce. » Il le fut en effet; et Capitolin[1] fait remarquer qu'ayant sollicité, pour prouver l'innocence de sa vie entiere, entre autres initiations celle des mysteres de Cérès, il étoit entré seul dans le temple. On sait que le héraut en interdisoit l'entrée à tous ceux qui étoient coupables de grands crimes; et que Néron, venu à Athênes après le meurtre de sa mere, n'osa s'y présenter.

Marc-Aurele accorda de grandes prérogatives à cette ville et à ses écoles; ce qui fit dire à Aristide[2], dans un discours composé en l'honneur de cet empereur, que, par ses bienfaits honorables, il avoit relevé la Grece et les sciences des Grecs, qui, négligées auparavant, étoient même devenues un objet de mépris, et avoient perdu les honneurs et les privileges dont elles avoient long-temps joui. « Il institua, pour l'utilité de toutes les nations, « des professeurs de toute espece de doctrine, qui recevoient un « traitement annuel. » Philostrate nous apprend qu'il étoit de 10 mille drachmes (environ 7,500 fr. de notre monnoie actuelle)[3]. Il nous apprend aussi qu'il y avoit des professeurs pour chaque secte de philosophes, stoïciens, péripatéticiens, platoniciens, et épicuriens, et que l'empereur les nommoit.

Marc-Aurele revenant d'Athênes en Italie, l'an 176, aborda à Brundusium (Brindes ou Brindisi, dans le royaume de Naples);

(1) *Vit. M. Aurel.*, XXVII.
(2) *Orat.*, IX.
(3) Dio, LXXI, 31; Philost., *Vit. Soph.*, II, 2.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

là il fit prendre à ses soldats l'habit civil, la toge; et jamais, dit Capitolin[1], les soldats, sous son regne, ne porterent le costume militaire (en Italie sans doute): hommage que les bons princes rendirent toujours à la majesté du peuple. Arrivé à Rome, il triompha des Germains et des Sarmates avec son fils Commode, qu'il nomma consul l'année suivante, 177, quoiqu'il n'eût que seize ans, et que jamais on n'eût vu de consul si jeune. Cette même année il remit au peuple tout ce qui pouvoit être dû au domaine impérial et au trésor public depuis quarante-six ans[2], époque de la derniere remise de cette espece sous Hadrien; et il fit brûler les créances dans le *forum*. Mais cette opération fut faite avec négligence; car son indigne fils et successeur trouva assez de titres pour rendre ce bienfait inutile. «Marc-Aurele, dit «l'historien Dion, donna des sommes considérables à plusieurs «villes, et entre autres à Smyrne, qui avoit été renversée par un «tremblement de terre; et il chargea un sénateur, qui avoit été «préteur, de présider à ce rétablissement. De là vient que je «vois avec étonnement ceux qui blâment Marc-Aurele, et qui «nient que ce prince ait été libéral. A la vérité il menoit une vie «extrêmement modeste et frugale, mais jamais il ne se refusa à «de dépenses nécessaires, quoiqu'il ne persécutât personne pour «en obtenir de l'argent, et qu'il fit même de grandes dépenses «au-delà de celles qui étoient fixées pour chaque année.»

La guerre s'étant rallumée dans la Germanie avec une fureur nouvelle, l'an 178 (931 de Rome), Marc-Aurele se hâta de faire épouser à Commode Crispine, et de partir avec lui pour cette contrée. Avant son départ, il jura, sur l'autel de Jupiter Capitolin, que depuis son avènement au trône aucun sénateur n'avoit été

(1) *M. Aur.*, XXVII. (2) Dio, LXXI, 32.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

tué par son ordre, ni même à sa connoissance, et qu'il auroit pardonné aux rebelles s'il eût pu prévoir qu'on leur ôteroit la vie avant le jugement[1]. Il demanda au sénat la permission de puiser dans le trésor public les sommes nécessaires pour la guerre de Germanie[2], disant que tout appartenoit au sénat et au peuple, même le palais impérial. Enfin il se rendit au desir que lui témoignoient les philosophes de toutes les sectes de leur expliquer ce qu'il y avoit de plus profond dans leurs doctrines; l'entretien qu'il eut avec eux à ce sujet dura trois jours[3].

Les craintes que sembloit annoncer la demande des philosophes, et que la foiblesse de l'empereur pouvoit faire naître, se réaliserent. En effet Marc-Aurele, après avoir remporté, l'an 179, une grande victoire sur les Marcomans, les Hermundures, les Quades, et les Sarmates réunis, et les avoir affoiblis au point d'espérer qu'ils ne pourroient se défendre encore une année, mourut, le 17 de mars 180, âgé de près de cinquante-neuf ans, après dix-neuf ans de regne. Dion[4], qui avoit vécu avec des contemporains de ce prince, dit: « Il ne mourut pas de la maladie « dont il étoit attaqué, mais, ainsi que je l'ai appris comme une « chose certaine, du poison que lui donnerent des médecins, « pour plaire à Commode. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il « recommanda son fils aux soldats (ne voulant pas laisser croire « qu'il avoit été précipité dans la tombe par cet enfant dénaturé); « et il répondit au tribun qui lui demandoit le mot d'ordre: Allez « au soleil levant, car pour moi je décline vers mon couchant. » Zonare et Cedrenus ont adopté le récit de Dion; mais Capitolin, Eutrope, les deux Victors, et Hérodien, disent qu'il mourut de maladie. Au reste je ne sais quelle fatalité s'est attachée à cet

(1) Capitol., XXIX.
(2) Dio, LXXI, 33.
(3) Vict., *Cæs.*, XVI.
(4) Lib. LXXI, 33, 34.

évènement, car les historiens varient non seulement sur le genre de mort, mais encore sur le lieu où il arriva; Tertullien[1] dit que ce fut à Syrmium (Sirmich, dans l'Esclavonie); et les deux Victors, à Vindobona (Vienne), autre ville de la Pannonie. On ne peut mieux peindre la douleur générale que causa la mort de Marc-Aurele, et l'opinion presque universelle de sa ressemblance avec les dieux, qu'en transcrivant le texte de Capitolin[2]. « Ce ne fut pas assez des honneurs divins que rendirent à « sa mémoire les citoyens de tout âge, de tout sexe, et de toute « condition; on regarda même comme un sacrilege celui qui « n'avoit pas dans sa maison le portrait de ce prince, lorsque sa « fortune lui permettoit ou lui imposoit ce devoir. »

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Des neuf enfants dont Faustine le rendit père, les monuments n'ont conservé la mémoire que de Commode, son successeur; d'Annius Verus, qui mourut à l'age de sept ans; et de Lucille, qui, après avoir été l'épouse de Lucius Verus, devint celle de Claudius Pompeianus, dont Capitolin[3] fait le plus grand éloge. C'est de lui qu'a voulu parler l'empereur Julien[4], lorsqu'il a reproché à Marc-Aurele d'avoir laissé l'empire à un fils aussi vicieux, « tandis qu'il avoit un gendre très capable de bien gou- « verner, et qui même auroit travaillé plus attentivement à « corriger les défauts de son fils que celui-ci ne l'auroit fait lui- « même. »

N° 1 et 2.

J'ai parlé de l'obligation où se virent, après la mort de Marc-Aurele, tous les citoyens opulents d'avoir le portrait de ce bon empereur; c'est la cause pour laquelle il nous en est parvenu un si grand nombre. Aussi leur a-t-on consacré ici une planche entiere, la XLI[e]. Les n° 1 et 2 présentent la face et le profil de ce

(1) *Apolog.*, XXV.
(2) *M. Aurel.*, XVIII.
(3) *In L. Vero*, X.
(4) *Cæsar.*

CHAP. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

prince dans sa jeunesse. Ce buste, de marbre de Paros, qui est placé dans le musée royal, sous le n° 346, a été trouvé dans les fouilles que le prince Marc-Antoine Borghese fit faire, en 1792, dans les ruines de l'antique Gabie[1]. Il est très précieux, parce-qu'il présente Marc-Aurele plus jeune encore que les deux bustes de ce prince jeune conservés au Capitole.

N° 6 et 7. C'est aussi au Capitole, devant le palais du Sénateur (gouverneur de Rome), qu'est placée la statue équestre du même empereur, un peu plus grande que nature; on voit ici, sous les n° 6 et 7, la face et le profil de cette statue, le plus beau monument de bronze antique qui soit parvenu jusqu'à nous.

N° 4 et 5. Pour justifier la ressemblance des têtes gravées ci-dessus, on a choisi deux des plus beaux médaillons de bronze de Marc-Aurele. On voit sur l'un, frappé l'an 148, sa tête jeune, nue, avec la légende AVRELIVS CAESAR AVG*ustus* PII F*ilius* TR*ibunitiâ* POT*estate* II. COS. (*consul*) II. Revers : Hercule tenant sa massue, et portant un trophée, monté sur un char que traînent quatre centaures : ils tiennent chacun un attribut relatif à l'une des saisons ; un chevreau (le Printemps), une faux (l'Eté), un panier de raisin (l'Automne), un lievre (l'Hiver); avec la légende TEMPORVM FELICITAS, «le bonheur des temps.» Le revers du second médaillon, qui est sans légende, présente un type analogue au précédent; une femme debout près d'un navire, versant une corne d'abondance dans un boisseau, rappelle les distributions des blés d'Egypte au peuple romain, distributions que Marc-Aurele surveilla toujours avec un soin particulier. Le buste de ce médaillon porte une couronne de laurier, le haut d'une cuirasse et du *paludamentum*. Légende :

(1) *Monum. Gab.*, tav. XV.

Marcus AVREL*ius* ANTONINVS AV*Gustus* ARMENIACV*s Pontifex Maximus* IMP*erator* II. TR*ibunitia Potestate* XIX. COS. (*consul*) III. La dix-neuvieme puissance tribunitienne de Marc-Aurele répond à l'an 165.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

Une des plus belles têtes de Marc-Aurele jeune est celle de la médaille de bronze du n° 3, autour de laquelle on lit AVRELIVS CAESAR AV*Gustus* PII F*ilius* COS. (*consul*) S*enatus* C*onsulto;* et de l'autre côté, la tête d'Antonin couronnée de laurier, avec la légende ANTONINVS AV*Gustus* PIVS P*ater* P*atriæ* TR*ibunitia* P*otestas* COS (*consul*) III. N° 3.

Faustine jeune, épouse de Marc-Aurele, reçut, la premiere des impératrices, le titre de Mere des soldats (*Mater castrorum*), après la victoire de Marc-Aurele sur les Marcomans. Des médailles et un texte de Dion[1] en font foi; mais on ne peut découvrir le motif de cette basse flatterie. Si on l'eût surnommée *la femme des soldats*, ou *Messaline*, on eût peint d'un seul mot les débauches effrénées qui seules lui ont fait accorder une place dans l'histoire, et dont sa mere, Faustine, lui avoit donné le honteux exemple.

On ignore l'année de sa naissance. Hadrien, en adoptant Antonin, son pere, lui ordonna de la marier à Lucius Verus, quand celui-ci auroit atteint l'âge prescrit par les lois; mais Hadrien étant mort bientôt après, et Lucius Verus se trouvant trop jeune, Antonin proposa la main de Faustine à Marc-Aurele. On ne sait pourquoi leur mariage ne fut célébré qu'un an après, l'an 139, ou, selon d'autres, une des années suivantes, jusqu'en 146. Il sembleroit même qu'il faudroit s'attacher à la derniere, 146, si

(1) Dio, LXXI, 10.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

l'on devoit prendre à la lettre le texte un peu vague de l'historien de Marc-Aurele[1] : « Après cela, dit Capitolin, il épousa Faus« tine ; et celle-ci l'ayant rendu pere d'une fille, Antonin lui ac« corda les honneurs de la puissance tribunitienne : » or c'est l'année 147 qui fut la premiere de ses puissances.

Faustine porta le surnom d'Auguste avant même que son époux fût devenu empereur[2].

La naissance de Commode, l'an 161, dans les premiers mois du regne de Marc-Aurele, auroit dû le combler de joie; mais on disoit publiquement dans Rome que ce prince étoit fils d'un gladiateur[3]. Capitolin ajoute, « Il n'est que trop certain que Faus« tine, étant à Cajeta (aujourd'hui Gaëte, dans le royaume de Na« ples), choisissoit les complices de ses débauches parmi les gladia« teurs et les matelots. » Victor[4] rapporte des détails auxquels notre langue se refuse. Telle fut donc l'épouse et la fille de deux empereurs que tous les siecles ont appelés la Vertu personnifiée !

Une conduite si blâmable sembloit autoriser tous les soupçons. On accusa Faustine d'avoir empoisonné son gendre, collegue de Marc-Aurele, l'empereur Lucius Verus, et d'avoir employé pour ce crime le secours de sa fille, Lucille, que ce prince avoit épousée l'an 164. Capitolin[5] rapporte ces bruits populaires, que je discuterai dans la vie de Lucius Verus. Un autre soupçon aussi grave plane sur la tête de Faustine ; on l'accuse d'avoir favorisé la révolte d'Avidius Cassius. Dion[6] dit, sans employer aucune expression de doute, « Cassius se rendit coupable de ce « crime, trompé par Faustine, qui, voyant son mari d'une santé « languissante, et le croyant près de mourir, craignit d'être ré-

(1) Capitol, VI.
(2) Mabill., *Annal.*, IV, 500.
(3) Capitol., XIX.
(4) *Cæsar.*, XV.
(5) *In Vero*, X.
(6) Lib. LXXI, 22, 23.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLI et XLII.

« duite (elle qui avoit eu pour pere Antonin) à l'état de simple « citoyenne, parceque Commode étoit encore fort jeune et d'un « caractere foible. De sorte qu'elle lui persuada en secret de se « préparer, dans le cas où la santé de Marc-Aurele s'affoibliroit « sensiblement, à devenir empereur, et à l'épouser. Le bruit de « la mort de Marc-Aurele se répandit bientôt après (car les bruits « fâcheux circulent avec le plus de rapidité). C'est pourquoi il prit « le titre d'empereur, avant d'avoir reçu des renseignements plus « certains. » Capitolin[1] s'exprime de même ; il ajoute seulement « que plusieurs personnes le disoient *ut quidam dicunt.* » C'est aussi avec la même restriction que l'auteur de la vie d'Avidius Cassius reproduit cette accusation contre Faustine[2], dans un endroit où il donne à entendre que le bruit de la mort de Marc-Aurele étoit une ruse de Cassius, qui craignoit de trouver un obstacle à ses desseins dans l'amour des peuples pour ce prince, tant qu'ils le croiroient encore vivant. Ailleurs le même historien, Vulcatius Gallicanus, rapporte deux lettres de Faustine à son époux, par lesquelles elle le presse de punir sévèrement Cassius ; et il en conclut qu'elle n'avoit eu aucune participation à sa révolte. Mais seroit-ce la premiere fois que l'on auroit vu un criminel chercher à anéantir les preuves de son crime en hâtant la mort de ses complices ? D'ailleurs on révoque en doute l'authenticité de ces lettres de Faustine[3].

On la vit quelquefois s'intéresser publiquement au sort des malheureux, soit que ce fût par ostentation, soit que la pitié puisse conserver une place dans un cœur corrompu par des débauches habituelles. Dans le démêlé d'Hérode Atticus et des Athéniens[4], l'impératrice prit ouvertement le parti des derniers;

(1) *In Marco*, XXIV.
(2) *In Avid. Cassio*, VII, IX.
(3) Dio, *Reimari*, II, p. 1190, note 83.
(4) Phil., *Soph.*, II, 1, 11.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

elle sollicita l'empereur en leur faveur; et sa fille, âgée seulement de trois ans, joignit ses caresses aux prieres de sa mère.

Enfin l'an 175 mit un terme à une vie aussi licencieuse. Faustine, qui avoit suivi son époux en Orient, mourut au pied du mont Taurus[1], dans le bourg d'Halala, que Marc-Aurele éleva depuis au rang de colonie, sous le nom de Faustinople. Dion dit « qu'on ignoroit si elle étoit morte de la goutte, ou par un « suicide, de peur d'être convaincue de complicité avec Cassius. » L'empereur agit ainsi probablement d'après le dessein qu'il avoit formé de paroître ignorer les déreglements de son épouse, et de ne voir seulement en elle que la fille d'Antonin, de qui il avoit reçu l'empire. Quoiqu'il ne fît pour honorer sa mémoire que ce qui avoit été pratiqué pour les autres impératrices, cependant elle le méritoit si peu par elle-même, que cette conduite rendit Marc-Aurele l'objet des railleries de ses concitoyens, et, plus tard, de Julien l'Apostat[2].

N° 1 et 2. La planche XLII présente, sous les n° 1 et 2, la face et le profil d'un buste de Faustine jeune, conservé au Capitole, dont le travail est admirable. La ressemblance de ce buste est prouvée

N° 3, 4, et 5. par les têtes des trois médailles, gravées sous les n° 3, 4, et 5. Sur la premiere on voit la tête de Faustine, avec la légende DIVAE·FAVSTINAE·PIAE; au revers, une femme assise portant un phénix, symbole de l'immortalité, posé sur un globe; vis-à-vis d'elle, trois enseignes militaires; légende, MATRI CASTRORUM. Le voile dont est coiffée Faustine, avec l'épithete DIVA, qui annonce l'apothéose de l'impératrice, ne se voient ensemble que sur cette médaille d'or du cabinet du roi[3]. Le second, de moyen bronze, présente la tête de Faustine, avec

(1) Dio, LXXI, 29. (2) *Cæsar.* (3) Mionnet, *Médailles romaines*, 146.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLI et XLII.

la légende FAVSTINAE AVG*ustæ* PII AVG*usti* FIL*iæ*. Au revers, Vénus tenant une pomme, son symbole ordinaire, et le gouvernail, symbole de la Fortune; légende, VENVS · S · C. Un texte de Dion [1], expliqué par la troisieme, la rend précieuse. Il dit qu'entre autres honneurs décernés par le sénat à la mémoire de Faustine on devoit lui élever un autel sur lequel viendroient sacrifier tous les nouveaux mariés; au revers de cette médaille de bronze paroît Faustine assise, tenant une haste, comme une divinité, avec deux jeunes épouses qui portent le *flammeum* (voile des filles qui se marioient), et la légende AETERNITAS · S · C· On lit autour de la tête DIVA · FAVSTINA · PIA.

N° 6, 7, et 8.

Annius Verus, fils de Marc-Aurele et de Faustine jeune, mourut, âgé de sept ans, l'an 170 (923 de Rome). Il trouve place dans l'iconographie ancienne, parceque l'on conserve de lui au Capitole un beau buste de marbre gravé ici sous les n° 7 et 8, et que l'on a quelques médailles fort rares qui en prouvent la ressemblance: tel est le grand bronze du n° 6, sur lequel on voit d'un côté la tête nue du jeune prince, avec la légende ANNIVS VERUS CAES*ar* ANTONINI AVG*usti* FIL*ius;* et au revers, celle de son frere Commode, avec la légende COMMODVS CAES*ar* ANTONINI AVG*usti* FIL*ius*. Celui-ci étoit plus âgé de deux ans; ils avoient été nommés Césars ensemble le 12 octobre 166 [2]. La mort d'Annius Verus fut causée par l'amputation trop tôt faite d'une tumeur qui s'étoit formée sous son oreille. Marc-Aurele en fut très affligé; cependant il eut le courage de consoler les médecins, et il fit rendre à la mémoire de cet enfant de grands honneurs. Hérodien [3] lui donne le surnom de Verissimus, qu'avoit eu son pere.

(1) Lib. LXXI, 31. (2) Capitol., *M. Aurel.*, XXI. (3) Lib. I, n° 1.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLIII.

§. 3. LUCIUS VERUS, EMPEREUR,

ET LUCILLE SON ÉPOUSE.

En voyant le contraste frappant qui existoit dans les inclinations, dans les mœurs, dans toutes les actions de Marc-Aurele et de Lucius Verus, les Romains jugerent combien étoit dangereuse la création simultanée de deux empereurs; dans le siecle suivant, ils éprouverent combien elle étoit funeste. En effet, si Marc-Aurele fut le modele de toutes les vertus, Lucius Verus fut celui de tous les vices. A la vérité, si l'on en croyoit Capitolin[1], il ne faudroit le placer ni au rang des bons princes ni parmi les mauvais, parceque, dit-il, il n'eut pas d'horreur pour le vice, ni de penchant pour la vertu. Il assure même qu'Antonin aimoit la simplicité de son esprit et la pureté de ses mœurs. Mais cet historien[2], qui se contredit souvent, est ici bien peu d'accord avec lui-même, car il fait ailleurs le tableau de la vie licencieuse de Lucius Verus. Il le peint vivant dans l'adultere, passionné pour le jeu, aimant les longs repas, passant les nuits dans les cabarets, engageant des luttes avec les hommes les plus dégradés dans l'opinion publique; de sorte qu'il le compare lui-même, pour les vices, à Caligula, à Néron, et à Vitellius; et il ajoute que l'autorité de son frere, Marc-Aurele, put seule empêcher que ses vices ne fussent portés à des excès qui eussent été funestes pour l'empire. D'ailleurs tous les historiens s'accordent sur le caractere de Lucius Verus; Eutrope[3] dit qu'il avoit « un « esprit hautain, que cependant le respect pour son frere l'empê-

(1) *In Vero*, I et III. (2) Ibid., IV, VIII, et X. (4) *Brev.*, VII, 10.

« cha seul de commettre des crimes; » et le jeune Victor[1] assure qu'il avoit « un caractere dur et porté à la débauche. »

Chap. V
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLIII.

Mais Lucius Verus, selon le même Victor, aimoit beaucoup les poëtes tragiques. Il avoit même composé dans sa jeunesse des vers et des harangues[2]; et Marc-Aurele lui avoit donné les meilleurs maîtres en tout genre. Heureux s'il eût profité, pour former son cœur et son esprit, d'une si bonne éducation! C'est peut-être au temps de son extrême jeunesse qu'il faut rapporter les éloges que l'on a faits de sa douceur, de sa franchise, et de son attachement sincere pour ses amis.

Lucius Verus (il est ordinairement ainsi désigné) fut appelé à sa naissance, arrivée l'an 130 (883 de Rome), Lucius Ceionius Commodus; ensuite Lucius Ceionius Aelius Commodus, lorsqu'il entra dans la famille Aelia, par l'adoption du César Aelius son pere, faite par Hadrien; enfin Lucius Aurelius Verus, et Lucius Verus quand Marc-Aurele, l'associant à l'empire, lui fit prendre son nom. On a cru qu'ayant été adopté par Antonin, il avoit reçu le nom d'Antonin; et Capitolin et Lampride le disent expressément; mais il ne le portoit probablement que dans l'intérieur du palais; car Eckhel[3] a prouvé qu'aucun monument public vraiment authentique ne lui donne ce nom vénérable.

Petit-fils d'Hadrien, qui avoit adopté son pere l'an 135, il fit partie de la famille impériale même après la mort du César Aelius, arrivée l'an 138. Hadrien remplaça, la même année, ce fils adoptif par Antonin, qu'il obligea d'adopter aussi Marc-Aurele et Lucius Verus, âgé de sept ans. Questeur en 153, Lucius Verus donna des spectacles auxquels il présida, assis entre An-

(1) *Epit.*, XVI. (2) Capitol., II. (3) *Doctr. N. V.*, VII, 95.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

tonin et Marc-Aurele. Antonin le désigna consul l'année suivante et l'année 161; mais il ne le nomma point César, et il ne l'éleva jamais au-dessus du rang de simple particulier; à cause, dit Capitolin[1], de son penchant pour la mollesse et la débauche; de sorte que Verus n'eut d'autre titre personnel que celui de fils d'Auguste. L'année 161, qui fut celle de la mort d'Antonin, vit Lucius Verus élevé à un rang auquel il sembloit ne devoir jamais prétendre; car le sénat força Marc-Aurele à accepter l'empire, sans faire mention de son frere adoptif. Mais le premier acte du nouvel empereur fut de nommer Lucius Verus, César, Auguste, Proconsul, et de le revêtir de la puissance tribunitienne, en lui donnant son ancien nom, Verus.

Quelle raison put engager Marc-Aurele à faire une chose qui n'avoit pas encore été tentée, à se donner un collegue? Ce ne fut pas sans doute la considération pour Verus, qu'il n'estimoit pas; mais la justice qu'il croyoit devoir rendre à son frere adoptif, ou plutôt, comme on l'a dit, le choix d'un chef actif et robuste qui pût le suppléer dans le commandement des armées, pendant qu'il se livreroit aux études philosophiques et aux soins de l'administration, qui convenoient seuls à sa foible santé. Aussi l'envoya-t-il, l'année suivante, faire la guerre aux Parthes, qui venoient de soulever tout l'Orient contre les Romains[2]. Il cherchoit à lui donner l'occasion d'acquérir de la gloire, et à l'arracher aux délices de Rome. Mais ses espérances furent trompées; Lucius Verus parut seulement à l'armée, et il en abandonna le commandement à ses lieutenants, qui se couvrirent de gloire. Pour lui, après avoir épuisé dans un voyage prolongé outre mesure tous les genres de volupté que lui présenterent la Cam-

(1) *In Vero*, III. (2) Capitol., IV.

panie, la Grece, les côtes de l'Asie, il passa quatre années à Antioche, l'été dans ce bourg de Daphné célebre par les débauches et les prostitutions, et l'hiver à Laodicée. Cependant, ayant donné un roi à l'Arménie, il reçut le surnom d'Arméniaque, que prit aussi Marc-Aurele, suivant l'usage[1].

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

Celui-ci envoya, l'an 164, dans l'Orient, sa fille Lucille, qu'il donnoit en mariage à Lucius Verus. Il ne l'accompagna que jusqu'à Brindes, parcequ'on disoit qu'il vouloit aller en Syrie pour s'attribuer la gloire d'avoir terminé la guerre contre les Parthes[2]. Lucius Verus vint au-devant d'elle à Ephese, et la conduisit dans l'Orient, où elle fut témoin de la vie licencieuse de son mari; et elle se crut autorisée à l'imiter. Celui-ci fut contraint de quitter des contrées où tout favorisoit ses inclinations vicieuses, pour se rendre à Rome, où l'appeloit Marc-Aurele. Il y partagea avec lui l'honneur du triomphe l'année 166, et ils prirent ensemble les surnoms de Parthique et de Pere de la patrie. On auroit pu s'attendre à voir Lucius Verus amener de l'Orient des rois captifs pour orner son triomphe; mais il arriva suivi d'une troupe de comédiens. Son nombreux cortege transporta en Occident cette épidémie terrible qui le ravagea pendant plusieurs années.

A peine arrivé à Rome, Lucius Verus fut forcé de suivre dans la Germanie, pour combattre les Marcomans, Marc-Aurele, qui vouloit soustraire aux regards des Romains un empereur méprisé pour ses folies et ses débauches. Enfin, l'an 169, les deux empereurs, voyant la soumission des barbares, et fuyant l'épidémie, se retirerent à Aquilée, où ils vouloient passer l'hiver; mais la contagion ayant atteint cette ville, ils repartirent presque

(1) Capitol., VII. (2) Ibid., *M. Aurel.*, IX.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII

aussitôt pour Rome, montés sur le même char. C'est dans ce voyage que, près d'Altinum, Lucius Verus fut frappé d'apoplexie, comme le raconte le médecin Galien [1], que les empereurs avoient fait venir de Rome à Aquilée, pour retarder les progès de l'épidémie. Il mourut à Altinum, après qu'on l'eut inutilement saigné; mais cette saignée servit de prétexte à ceux qui accuserent de sa mort Marc-Aurele, ou Faustine, ou Lucille, et qui parlerent aussi de poison. Quant à Marc-Aurele, Dion [2] raconte « qu'il « avoit été forcé, à ce qu'on disoit, de prévenir les complots que « Lucius formoit contre ses jours; » mais Capitolin [3] dit expressément que « c'est un crime (*nefas*) d'ajouter foi à une sem« blable calomnie; quoique les pensées et les actions de Verus « eussent dû lui faire éprouver une pareille fin. » Victor [4] exprime fortement l'horreur que lui inspiroit cette calomnie : « Il n'ap« partient, dit-il, qu'à des esprits enclins aux crimes d'admettre « cette accusation contre un si grand homme. » On donnoit pour motif à la haine de la belle-mere de Verus l'aveu que celui-ci auroit fait à Lucille du commerce criminel qu'il avoit eu avec sa mere, Faustine; et, à la haine de la fille, l'empire qu'exerçoit Fabia, sœur de Verus, sur ce prince foible.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, Lucius Verus mourut, après neuf ans de regne, dans la trente-neuvieme ou la quarantieme année de son âge. Par l'ordre de Marc-Aurele, on le déposa dans le mausolée d'Hadrien, et on lui rendit les plus grands honneurs [5]. Cet empereur étoit bien fait de corps; il avoit de beaux traits; son front étoit avancé; il laissoit croître entièrement sa barbe, à la maniere des peuples barbares; et il attachoit un si grand prix à la couleur blonde de ses cheveux (ceux des Ro-

(1) Tom. IV, p. 362.
(2) Lib. LXXI, 2.
(3) *In Vero*, XI.
(4) *Cæs.*, XVI.
(5) Capitol., X.

mains, ainsi que ceux des habitants de l'Europe méridionale, étoient noirs), qu'il les poudroit avec de la poussiere d'or.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII. N° 1 et 2.

Les portraits en marbre de Lucius Verus sont les plus communs de tous ceux de la collection des empereurs. Le musée royal en renferme plusieurs. Le plus précieux est le buste colossal du n° 111, gravé ici sous les n° 1 et 2, planche XLIII. On le découvrit, avec plusieurs autres du même empereur et de son frere Marc-Aurele, à une lieue de Rome, sur la voie Cassienne, dans la ferme d'Acqua Traversa, où l'on croit, avec vraisemblance, qu'étoit située la maison de plaisance de Lucius Verus. Il faisoit partie de la collection conservée dans la villa Pinciana, jadis Borghese. On regarde ce buste, qui est de marbre de Paros, comme un chef-d'œuvre de sculpture. La barbe, et les cheveux courts et fort épais, sont traités avec la plus grande habileté; la ressemblance est pleine d'expression et de noblesse.

N° 3 et 4.

On a gravé ici deux médailles de Lucius Verus pour justifier la ressemblance du buste. La premiere, n° 3, est un très petit bronze de la ville d'Elæa dans l'Aeolie; elle présente d'un côté la tête nue, sans barbe, de Lucius, avec la légende ΛΟΥΚΙΟC· ΚΑΙCΑΡ, *Lucius César,* et au revers, dans une corbeille, un pavot entre quatre épis, avec la légende ΕΛΑΙΤΩΝ, (monnoie) *des Eléens*. La seconde, n° 4, est un grand bronze sur lequel on lit autour du buste de Lucius Verus, IMP*erator* CAES*ar* *Lucius* AVREL*ius* VERVS AVG*ustus;* et au revers, CONCORD*ia* AVG*usta* (pour *concordia Augustorum*) TRI*bunitiâ* Potestate COS. (*consul*) II. Pour type, une femme assise tenant un globe, ayant à ses côtés une corne d'abondance surmontée d'une petite figure peu distincte.

Lucille, épouse de Lucius Verus, et fille de Marc-Aurele et

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

de Faustine, n'eut aucune des vertus de son pere, et rappela tous les vices de sa mere: du moins l'histoire n'a conservé d'elle que de honteux souvenirs. Elle naquit, comme on peut le conclure d'un passage de Capitolin[1], l'an 147 (900 de Rome), ou le précédent; et elle reçut en naissant les noms d'Annia Lucilla, ainsi qu'on les lit sur une médaille des Byzantins[2]. Marc-Aurele la donna pour épouse, l'an 164, à son collegue Lucius Verus. On trouve les détails de ce mariage dans la section précédente.

La mort subite de Lucius Verus, arrivée l'an 169, donna lieu à de violents soupçons. On disoit que, jalouse de l'empire qu'il avoit laissé prendre sur lui par sa sœur Fabia, Lucille avoit joint son ressentiment à celui de Faustine, qui ne pardonnoit pas à Verus d'avoir appris à son épouse la liaison criminelle qu'elle avoit eue avec lui; de sorte que, de concert, elles avoient empoisonné l'empereur. Leurs mauvaises mœurs seules purent faire naître ces soupçons, que l'histoire n'a pas confirmés[3]. Le deuil de Lucille n'étoit pas achevé que Marc-Aurele, près d'aller faire la guerre aux Germains, lui donna pour époux Claudius Pompeianus, originaire d'Antioche. Fils d'un simple chevalier, celui-ci avoit illustré sa famille par sa bravoure, par ses talents, et par sa probité. Lucille, qui étoit fille d'un Auguste, et Auguste elle-même, regarda, ainsi que sa mere Faustine, d'un mauvais œil cette alliance avec Pompeianus; mais l'histoire en a porté un autre jugement[4]; et l'on croit, avec beaucoup de vraisemblance, que l'empereur Julien veut parler de ce gendre vertueux, lorsqu'il dit que Marc-Aurele eût agi plus sagement en lui laissant l'empire, qu'il auroit su bien gouverner, plutôt qu'à son fils.

Ce fils, Commode, devenu empereur, laissa Lucille jouir de

(1) *In Vero*, X.
(2) *Must. Christ.*, tab. LXI.
(3) *M. Aurel.*, XX.
(4) *Cæsar.*, I, p. 312.

tous les honneurs qu'on lui rendoit comme impératrice[1] (moins par respect pour ses aïeux que par suite de la liaison criminelle qu'il eut avec sa sœur); mais elle étoit forcée de céder à l'impératrice régnante, à Crispine. Ce motif la porta à conspirer contre les jours de Commode; Dion[2] en assigne un autre: « Cette femme, « dit-il, aussi injuste et aussi débauchée que son frere, méprisant « son époux Pompeianus, excita un autre Pompeianus à dresser « des embûches à Commode; elle l'entraîna à sa perte, et elle fut « tuée elle-même, après la découverte du crime. » Zonare[3] parle de ce jeune Pompeianus, de son mariage avec la fille de Lucille, et de ses liaisons criminelles avec sa belle-mere. Lampride[4] seul dit que les cruautés de Commode porterent Lucille et Quadratus à conspirer contre ce prince. On croit qu'elle vouloit faire régner ce Quadratus. Commode l'exila d'abord dans l'île de Caprée, où ensuite il lui fit ôter la vie l'an 183. Elle mourut âgée de trente-sept ans.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

Les portraits de Lucille sont rares, parcequ'il est probable que Commode les fit détruire. Entre tous ceux qui ont échappé à sa vengeance, on doit mettre au premier rang le buste de marbre pentélique dont on voit ici gravés, sous les n° 6 et 7, la face et le profil. Ses grands yeux et les autres traits sont conformes à ceux des têtes placées sur les médailles de Lucille. Il est conservé dans le musée royal, sous le n° 97. Il fut trouvé dans les fouilles que l'on fit, en 1792, dans les ruines de Gabies, par ordre du prince Marc-Antoine Borghese. N° 6 et 7.

Le médaillon de bronze du n° 5 justifie la ressemblance du buste. On y voit d'un côté la tête de l'impératrice, coiffée comme celle du buste, avec la légende LVCILLAE AVG*ustæ* ANTONINI N° 5.

(1) Lamprid., *Commod.*, IV, v.
(2) Lib. LXXII, 4.
(3) Lib. XII, 4.
(4) *In Commod.*, IV.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIII.

AVG*usti* F*iliæ*. Revers sans légende; temple rond de Vesta, dans lequel est le *palladium;* au-devant six femmes debout sacrifient sur un autel: ce sont les six vestales.

§. 4. COMMODE,

ET CRISPINE SON ÉPOUSE[1].

On ne peut mieux faire connoître l'indigne successeur de Marc-Aurele qu'en disant, d'après l'opinion générale, que Faustine l'avoit conçu dans les bras d'un gladiateur[2]. Aussi l'empereur Julien[3], qui donne à entendre que Marc-Aurele connoissoit la vie licencieuse de son épouse, de même que, selon Dion[4], il paroissoit prévoir la facilité avec laquelle son fils suivroit les plus mauvais conseils, lui reproche-t-il «de n'avoir point été «touché des maux dont l'empire étoit menacé; de n'avoir pas «placé au gouvernail un gendre habile et vertueux (Pompeianus, «époux de Lucille) qui eût réglé la conduite de son fils bien mieux que ce jeune homme ne l'eût fait lui-même.»

Dion[5] nous a transmis les noms et les titres que prenoit dans les dernieres années de sa vie Commode, lorsqu'il écrivoit au sénat: IMPERATOR CÆSAR LUCIUS ÆLIUS AURELIUS COMMODUS, AUGUSTUS, PIUS, FELIX, SARMATICUS, GERMANICUS MAXIMUS, BRITANNICUS, PACATOR ORBIS TERRARUM, INVICTUS, HERCULES ROMANUS, PONTIFEX MAXIMUS... PATER PATRIÆ..., etc. Il prit et quitta plusieurs fois ces différents noms; il est quelquefois appelé Marcus au lieu de

(1) Dans cet article, je suivrai particulièrement Dion, parcequ'il dit lui-même (LXXII, IV, 23) qu'il écrivoit les faits dont il étoit témoin; et parceque, étant sénateur, il accompagnoit souvent l'empereur.

(2) Capitol., *in M. Aurel.*, XIX.

(3) *Cæsar.*, I, p. 312.

(4) Lib. LXXII, 1.

(5) Lib. LXXII, 15.

CHAP. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLIV.

Lucius; et, après la mort de son pere, il porta pendant quelque temps celui d'Antonin.

Commode naquit l'an 161 (914 de Rome), à Lanuvium (Città Indovina), sur la voie Appienne, dans le Latium, lieu de la naissance de son grand-pere Antonin. Malgré les justes reproches que l'on pouvoit adresser à Faustine jeune, sa mere, sur la dépravation de ses mœurs, Marc-Aurele sembla ne voir dans cet enfant que le petit-fils de son bienfaiteur. Il lui prodigua les caresses, le présenta souvent aux soldats en le portant dans ses bras; et il lui donna pour maîtres et instituteurs les hommes les plus savants et les plus vertueux de l'empire. «Mais, dit Lampride[1], tant de maîtres ne lui furent d'aucune utilité: tant est «puissante la force du caractere, ou tant est foible l'influence de «ceux qui portent à la cour le titre d'instituteurs!» Marc-Aurele le créa César, à la priere de Lucius Verus, l'an 166, et le plaça dans son char, lorsqu'il triompha des Parthes avec son collegue. Quand il partit, en 170, pour aller faire la guerre aux Germains, il le laissa à Rome, sous la garde de Pitholaus et sous la surveillance du célebre médecin Galien. Il lui donna le titre de Germanique, que le sénat avoit accordé à lui-même l'an 175; et il le fit venir auprès de lui dans la Germanie, pour qu'il reçût de ses mains la toge virile. Commode fut investi en même temps de la puissance tribunitienne, que le sénat avoit demandée pour lui. Il put être témoin cette année de la mort de sa mère; car il avoit suivi avec elle Marc-Aurele dans l'Orient.

L'empereur, revenu à Rome à la fin de 176, avec Commode, lui fit partager les honneurs du triomphe pour les victoires remportées sur les Germains et les Sarmates; quoiqu'il ne fût que

(1) Lib. I, 12.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

César, il le décora du titre d'*Imperator,* d'Auguste, et le désigna consul pour l'année suivante, malgré sa grande jeunesse, car il avoit à peine atteint sa seizieme année, et jamais on n'avoit vu de consul si peu âgé. Les titres et les dignités que Marc-Aurele accumuloit sur la tête de son fils, et le soin qu'il prit de lui faire épouser, l'an 177, avant son départ pour la Germanie, Crispine, fille d'un consulaire, sembloient annoncer les funestes pressentiments que lui inspiroit la foiblesse de sa santé. Mais l'esprit d'économie qui guidoit toujours Marc-Aurele parut dans ce mariage, «lequel, dit Capitolin[1], fut célébré comme ceux des simples citoyens; l'empereur fit seulement quelques largesses au peuple.»

L'année 180 (933 de Rome) mit le comble aux vœux de Commode; elle vit mourir Marc-Aurele, soit de la maladie contagieuse qui affligeoit l'armée, soit (comme l'assure Dion[2], qui avoit pu l'apprendre des contemporains de ce prince) «du poison que lui donnerent des médecins pour plaire à son fils. Lorsque ce vertueux prince sentit sa fin approcher, il recommanda Commode aux soldats, ne voulant pas laisser croire qu'il avoit été précipité dans la tombe par ce fils dénaturé.» Zonare et Cedrenus rapportent et adoptent l'opinion de Dion; mais la mort de Marc-Aurele fut naturelle, si l'on en croit Capitolin, Eutrope, les deux Victors, et Hérodien.

L'historien de la vie de Marc-Aurele ne charge point d'un parricide la mémoire de Commode[3]; et, en cela, son autorité est d'un grand poids, car il nous apprend d'ailleurs que, deux jours avant de mourir, l'empereur fit à son fils, en présence de ses amis, l'application du mot de Philippe à Alexandre, «La

(1) *M. Aurel.*, XXVII. (2) Lib. LXXI, 33, 34. (3) *In M. Aurel.*, XXVII et XXVIII.

« Macédoine ne peut te contenir ; » c'est-à-dire l'univers ne suffira pas à tes prodigalités... « Car, ajoute l'historien, il en avoit une « mauvaise opinion ; et il dit ensuite qu'il ne regrettoit point la « vie, parcequ'elle étoit empoisonnée par la vue des déréglements de son fils. Déja, en effet, celui-ci s'étoit montré cruel, et « s'étoit couvert de honte. » Dès le commencement de sa maladie, il avoit recommandé à Commode de terminer en personne la guerre contre les Germains, qui étoient réduits aux dernieres extremités. Mais celui-ci n'y ayant pas consenti, il lui conseilla de différer au moins son départ de quelques jours, afin qu'il parût ne pas trahir les intérêts de l'empire en combattant encore quelque temps, après la mort de son pere, contre les barbares, et en montrant quelque desir de terminer la guerre.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

Marc-Aurele mourut dans le mois de mars de l'an 180, et Commode étoit déja rentré dans Rome au mois d'octobre de la même année[1]. Il suivit les conseils des valets qui formoient sa société habituelle, et qui lui peignoient la capitale comme le séjour des plaisirs, plutôt que les sages avis de son pere mourant. A peine lui avoit-il rendu les derniers devoirs, avoit-il harangué les troupes, et fait aux soldats les largesses qu'ils étoient accoutumés à recevoir des nouveaux empereurs, que, dans le conseil, il proposa de retourner à Rome, « de crainte, disoit-il, que quel« qu'un ne se fît déclarer empereur[2]. » Mais Pompeianus, son beau-frere, lui fit voir qu'il n'y avoit aucun fondement à ses craintes, et qu'il seroit honteux pour lui de quitter la Germanie sans avoir terminé la guerre. Commode parut se rendre à ses représentations. Cependant il se hâta d'accorder aux barbares une paix qu'ils solliciterent, bien assurés qu'elle étoit autant

(1) Lamprid., XII. (2) Herod., I, 12, 13.

Chap. V.
Antonin-Pie et sa famille adoptive.
Pl. XLIV.

l'objet de ses vœux que des leurs. Arrivé à Rome, il triompha des Germains, et fut accueilli par les vœux des citoyens, qui n'attendoient rien que d'heureux d'un fils de Marc-Aurele.

Combien ces vœux furent trompés! Commode, en partant de la Germanie, avoit éloigné de sa cour les graves personnages auxquels Marc-Aurele avoit confié une surveillance nécessaire sur la conduite de son fils. Son discours au sénat fut rempli d'inepties[1]; son triomphe fut souillé par la présence du compagnon de ses débauches, qu'il fit monter dans son char, et auquel il prodigua les caresses pendant la marche triomphale. Il vérifia les prédictions funestes de son pere: celui-ci assuroit que Commode feroit revivre en sa personne Caligula, Néron, et Domitien[2]. Comme le second, il mettoit sa gloire à être un robuste gladiateur, un habile cocher; et il eut envie de brûler Rome, à laquelle il avoit donné son nom, pour la repeupler avec une colonie qui l'auroit porté à juste titre. Digne émule de Caligula, il entretint avec sa sœur Lucille un commerce public; il rassembla auprès de lui trois cents courtisanes, avec trois cents jeunes débauchés: la demeure, à jamais respectable, des Antonins devint le théâtre des vices les plus horribles. Semblable à Domitien, il s'abreuva du sang le plus noble; il fit mourir les sénateurs les plus estimables, Lucille sa sœur, son épouse Crispine, Burrhus, son beau-frère, et presque toute sa famille. Comme l'odieux fils de Vespasien, on le voyoit entouré de courtisanes, de libertins, d'hommes infames, et de vils gladiateurs, et prendre avec eux ses repas dans les cabarets, après avoir consumé les nuits à se prostituer dans les lieux de débauche.

J'ai montré plus haut Lucille partageant les goûts honteux de

(1) Dio, LXXII, 4; Lamprid., III. (2) Capitol., *M. Aurel.*, XXVIII.

Chap. V.
Antonin-Pie
et sa famille
adoptive.
Pl. XLIV.

Commode; et cependant Lampride donne pour motif à la conspiration qu'elle trama contre lui, l'an 183, l'aversion que lui inspiroient ses débauches et ses cruautés. Dion[1] fait connoître un autre motif, plus conforme au caractere de cette princesse : elle voulut faire régner un jeune Pompeianus son beau-fils; mais elle cacha cette conspiration à Pompeianus son mari, qui étoit attaché à Commode par respect pour Marc-Aurele, et que ses principes séveres auroient détourné d'un crime[2]. Elle étoit d'ailleurs jalouse des honneurs que l'on rendoit à l'impératrice Crispine. Le jeune conjuré attendit l'empereur dans un passage obscur qui conduisoit à l'amphithéâtre, et, lui montrant son poignard, «Voici, lui dit-il, ce que le sénat t'envoie.» Il hésita à frapper, et il donna aux gardes le temps de l'arrêter. Ammien Marcellin[3], qui n'écrivoit que dans le quatrieme siecle, dit seul que Commode fut blessé par un conjuré, qu'il appelle Quintianus, comme Hérodien. L'empereur relégua Lucille dans l'île de Caprée, où elle trouva l'impératrice Crispine, que son époux y avoit exilée pour la punir de ses débauches[4]; et, dans la même année, toutes les deux y périrent par son ordre.

Commode, effrayé par les menaces de Pompeianus, conçut une haine implacable contre les sénateurs : il en fit mourir un grand nombre. Il n'épargna pas même ceux à qui il abandonnoit les rênes de l'empire, pendant qu'il ne s'occupoit que de ses honteux plaisirs. Les Romains éprouverent sous son regne les plus grands désastres, les maladies contagieuses et la famine; un violent incendie détruisit une partie de leur ville; le feu du ciel consuma le temple de la Paix et les trésors des particuliers, qui les y déposoient depuis long-temps. Les peuples tributaires

(1) Lib. LXXII, 4.
(2) Herod., I, 20.
(3) Lib. XXIX, 1.
(4) Lamprid., V.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

se révolterent, et ne céderent qu'à l'habileté des généraux, Sévere, Niger, Albin, et Pertinax.

Cependant Commode s'amusoit à changer les noms des mois et à leur donner les siens, à tuer des bêtes dans les amphithéâtres, à lutter avec des gladiateurs. Il avoit formé le honteux dessein de paroître en public, le premier jour de l'an 193, sous le double costume de consul et de gladiateur, entouré de cette vile espece d'hommes auxquels il devoit se réunir lui-même à cet effet[1]. Sa concubine Marcia, ainsi que le préfet du prétoire, et son chambellan, à qui il communiqua ce projet, tenterent sans succès de l'en détourner. Quelques heures après, un de ces enfants qui servoient de jouets aux riches et aux grands de Rome fut rencontré par Marcia tenant des tablettes sur lesquelles Commode avoit écrit les noms de ceux qu'il devoit faire tuer la nuit suivante, pour s'emparer de leurs biens et pour réparer ses prodigalités insensées. Marcia prit les tablettes et y lut son nom, celui des principaux sénateurs, des grands dignitaires, et des derniers amis de Marc-Aurele. Elle les en avertit, et résolut avec eux de prévenir le tyran en lui ôtant la vie. Ils employerent à ce dessein le poison, qu'il rejeta en menaçant les auteurs de cet attentat; mais un athlete fort et vigoureux, qu'ils avoient gagné à prix d'argent, l'étrangla. On emporta secrètement son corps, que l'on déposa dans un tombeau isolé. Ainsi périt, comme Domitien, qu'il avoit imité, le fils de Marc-Aurele, âgé de trente et un ans, après un regne de douze. Le sénat et le peuple voulurent traîner ses restes dans le Tibre; mais Pertinax, reconnu empereur, les fit transporter du lieu où il les avoit fait cacher dans le tombeau d'Hadrien. Commode

(1) Hérod., I, 49.

n'avoit eu qu'une épouse, Crispine, et il ne laissa point d'enfant. Avec lui s'éteignit la famille des Aeliens et celle des Auréliens.

Commode étoit grand, bien fait, extrêmement fort et adroit; il avoit les yeux brillants, le teint ardent, effet de la crapule et de l'intempérance, et les cheveux d'un blond vif, qu'il couvroit de poudre d'or, selon Lampride[1], pour en augmenter l'éclat[2]. Dans les dernieres années de sa vie, il brûloit sa barbe et ses cheveux, de peur de confier sa tête à un barbier.

Autant ses médailles sont abondantes, autant ses portraits en marbre sont rares; parceque le sénat fit briser ses statues, et effacer son nom sur les inscriptions. On voit ici, sous les n° 1 et 2 de la planche XLIV, la face et le profil d'un portrait de Commode jeune, qui est conservé au Capitole. Le médaillon de bronze du n° 3 prouve la ressemblance. La tête, jeune, sans barbe, est couronnée de laurier : légende, L*ucius* AVREL*ius* COMMODVS AV*Gustus* GERM*anicus* SARM*aticus* TR*ribunitiæ* P*otestatis* IIII[3]. Revers : légende, IMP*erator* II · COS · (*consul*) II · P*ater* P*atriæ;* type, une femme debout, sous un arbre, présentant de la nourriture à un serpent que tient Hygiée (déesse de la santé) debout sur une table : une guirlande est placée sur cette table, un oiseau l'est au-dessous. Ce médaillon est de l'an 179 (932 de Rome); Commode étoit âgé de dix-huit ans. N° 1, 2, et 3.

Le buste dont on voit la face et le profil sous les n° 4 et 5 est conservé dans le musée royal (n° 126). Il représente Commode tel qu'il paroît sur les médailles des dernieres années de sa vie, avec les cheveux frisés, la barbe épaisse, et avec cet air effaré qui annonçoit un prince abandonné à tous les vices. Le beau N° 4, 5, et 7.

(1) Cap. XVII.

(2) Hérodien (liv. I, c. 18) croit que cet éclat n'étoit point factice.

(3) Il manque une unité dans la gravure.

Chap. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLIV.

médaillon de bronze du n° 7, frappé en 192, année de sa mort, prouve la ressemblance du buste. On voit sur ce médaillon les têtes accolées de Commode et de sa concubine Marcia, qui le suivoit toujours avec le costume des Amazones : l'empereur est couronné de laurier; un casque couvre la tête de Marcia : on lit autour des deux têtes, L*ucius* AELIVS AVRELIVS COMMODVS AVG*ustus* PIVS FEL*ix*. Revers : une femme assise, tenant la haste de la main gauche et tendant la droite à un enfant; légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ribunitiæ* P*otestatis* XVII · IMP*erator* VIII · COS · (*consul*) VII · P*ater* P*atriæ*.

N° 6. La pierre gravée du n° 6 est une de ces précieuses antiques dont nous devons la conservation pendant les ténebres du moyen âge, soit à la piété des chrétiens, qui les honorerent comme des monuments religieux, soit à l'emploi que l'on en fit pour des usages auxquels elles n'avoient pas été destinées. On croit que celle-ci a servi de cachet à l'empereur Charlemagne; elle est conservée dans le cabinet du roi. Autour du buste de Commode, qui est ajusté avec une partie du *paludamentum*, se lisent ces mots, gravés probablement sous le regne et par l'ordre de Charlemagne, † XPE PROTEG C CAROLVM REG.

Pl. XLV. Crispine, épouse de Commode, dont l'histoire n'a conservé d'autres souvenirs que celui de son mariage avec Commode l'an 178, et celui de sa mort arrivée l'an 183 ou le suivant, étoit fille d'un vénérable consulaire appelé Brutius Præsens[1]. Elle se crut autorisée, par la vie licencieuse de son mari, à souiller la couche impériale; mais celui-ci, plus humilié qu'offensé, la relégua dans l'île de Caprée, où il la fit mourir bientôt après[2].

(1) Dio, LXXI, 33. (2) Ibid., LXXII, 4.

Quoique Crispine ait porté pendant cinq ans le titre d'impératrice, ses portraits sont fort rares, à cause de la haine que Commode avoit conçue pour sa mémoire, ou à cause de celle que le sénat et le peuple vouerent à son criminel époux. Aussi les portraits qui, dans diverses collections, lui sont attribués, sont fort douteux. Mais le musée royal renferme une tête de bronze, dessinée ici planche XLV, sous les n° 1 et 2, dont les traits sont les mêmes que ceux des têtes gravées sur les médaillons de Crispine. On l'a trouvée à Lyon, dans les fondations d'une des deux églises qui étoient placées auprès de la cathédrale. La médaille d'argent du n° 3 présente la tête de l'épouse de Commode, avec la légende CRISPINA · AVGVSTA. Revers : un autel allumé, avec la légende DIS · CONIVGALIBVS. Sa tête paroît aussi sur un beau médaillon de bronze du n° 4 ; mais en regard avec celle de son époux, et avec la légende CRISPINA AVG*usta* IMP*erator* COMMODVS AVG*ustus* GERM*anicus* SARM*aticus*. Revers : CONCORDIA ; la Concorde assise, tenant de la main droite une patere ; son bras gauche est appuyé sur une petite figure qui est placée sur un cippe auprès duquel on voit une corne d'abondance.

CHAP. V. Antonin-Pie et sa famille adoptive. Pl. XLV. N° 1, 2, 3, et 4.

CHAPITRE VI.

SUCCESSEURS DE COMMODE *.

Pl. XLV et XLVI. JUSQU'A ce temps les prétoriens avoient reçu de grandes largesses des empereurs au moment où ceux-ci prenoient le sceptre; mais il étoit réservé à cette époque de les voir mettre l'empire à l'encan, comme s'il eût été leur propriété, et leur propriété exclusive [1]. Dès-lors on put prévoir qu'ils n'abandonneroient pas ce prétendu droit de donner des maîtres à l'univers; qu'ils attenteroient aux jours de ceux des empereurs qu'ils auroient eux-mêmes créés, lorsque ceux-ci voudroient les rappeler à l'antique discipline; et qu'enfin l'univers entier seroit mis au pillage par les généraux et par les proconsuls, soigneux d'amasser des trésors immenses pour contenter cette milice avide. Il s'écoula un siecle et demi avant qu'un empereur eût le courage et la force de détruire ces cohortes insolentes. Constantin cassa les prétoriens, les réduisit au rang de simples soldats; et ce coup hardi fut probablement une des causes qui le firent surnommer le Grand.

§. 1. PERTINAX, EMPEREUR, ET TITIANE SON ÉPOUSE.

L'histoire du regne de Pertinax et son éloge sont renfermés

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été les mêmes que ceux du précédent.

(1) Ὥσπερ γὰρ ἐν ἀγορᾷ καὶ ἐν πωλητηρίῳ τινὶ, καὶ αὐτὴ (Ῥωμὴ) καὶ ἡ ἀρχὴ αὐτῆς πᾶσα ἀπεκηρύχθη. (Dio, LXXIII, 11.)

dans ces lignes de Capitolin[1]: «Il fut l'objet de la haine des sol- Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.
« dats et des courtisans; mais le peuple fut profondément affligé « de sa mort, parcequ'il voyoit que ce prince étoit assez ver- « tueux pour entreprendre de rétablir les anciennes institutions. » En effet, dans un regne qui dura moins de trois mois, il travailla à relever l'empire, profondément déchu sous Commode; il rendit au sénat ses honneurs et son autorité; il rappela les bonnes mœurs dans Rome, il en bannit les délateurs; il recréa le trésor épuisé; il donna l'exemple de la tempérance, de l'ordre, de l'économie; enfin il commença à faire revivre la discipline dans les cohortes prétoriennes. Mais celles-ci étoient devenues si profondément corrompues par les prodigalités et par la foiblesse de Commode, qu'elles ôterent la vie à cet excellent prince. Combien de fois a-t-on vu des hommes de bien échouer dans les meilleurs projets de réforme, parcequ'ils avoient voulu combattre en même temps tous les abus! Il y a donc une sorte de courage à en supporter quelques uns pendant que l'on travaille à détruire les autres. Ce courage, ou plutôt cette patience, a manqué le plus souvent aux réformateurs: elle manqua à Pertinax[2], qui crut peut-être trouver dans son âge avancé un motif pour faire promptement disparoître tous les désordres qui sapoient les fondements de l'empire.

Publius Helvius Pertinax naquit l'an 126, dans la contrée de la Ligurie appelée aujourd'hui le Montferrat. Les historiens, qui ne s'accordent pas sur le lieu, disent tous que son pere étoit un affranchi, qu'il vendoit du bois, et qu'il employa son fils à ce commerce. Celui-ci le quitta bientôt, et se livra à l'étude des langues et de la grammaire, qu'il enseigna pendant quelque temps

(1) *In Pertin.*, XIV. (2) Dio, LXXIII, 10.

Chap. VI. Successeurs de Commode Pl. XLV et XLVI.

à Rome, pour trouver des moyens d'existence. Mais ses inclinations le portoient à l'art militaire; il fit ses premieres armes en Syrie, sous Antonin, sous Marc-Aurele, et se distingua dans la guerre contre les Parthes du temps de Lucius Verus. Son courage et ses talents lui firent donner plusieurs commandements importants dans la Grande-Bretagne, dans la Mœsie, en Italie, dans la Germanie, où il eut la flotte sous ses ordres; enfin dans la Dace. Destitué sur un faux rapport, il fut bientôt rétabli par Marc-Aurele dans le commandement d'une légion, créé sénateur, et envoyé dans la Rhétie et dans le Norricum (le pays des Grisons, la Souabe, et la Baviere) pour combattre les barbares. Cet empereur avoit pour Pertinax une grande estime; il la lui témoignoit en toute occasion, et il le choisit pour aller en Syrie apaiser la révolte de Cassius. Enfin Pertinax revint à Rome sous Commode, à l'époque où Perennis gouvernoit l'empire, vers l'an 143, et il entra dans le sénat pour la premiere fois.

Jaloux du respect que portoient à Pertinax le sénat et l'armée, Perennis lui ordonna de se retirer dans la Ligurie. Pertinax y demeura trois ans, fit construire plusieurs édifices dans son lieu natal; et conserva religieusement la petite maison de son pere. Mais les Bretons s'étant révoltés, Commode le mit à la tête des troupes qui devoient les rappeler à l'obéissance, et Pertinax étouffa la rébellion par sa fermeté et par sa douceur[1]. L'empereur le nomma ensuite préfet de Rome[1]: charge qu'il remplit avec intégrité, sans déplaire au prince.

La mort violente de Commode ayant laissé le trône vacant, le soir du dernier jour de l'an 192 (945 de Rome), Lætus, préfet du prétoire, et Electus, chambellan, auteurs de cette mort,

(1) Capitol., IV.

vinrent, au milieu de la nuit, accompagnés de quelques soldats, à la demeure de Pertinax. « Ils ne trouvoient dans le sénat, dit « l'historien Dion[1], qui faisoit partie de ce corps illustre, per- « sonne qui fût plus digne de l'empire, et ils vinrent le lui offrir. » Pertinax crut qu'ils alloient lui ôter la vie par ordre de Commode; cependant il les fit entrer, les reçut couché sur son lit[2], sans trouble et sans effroi, et leur dit que, se voyant le seul des amis de Marc-Aurele qui vécût encore[3], il regardoit chaque nuit comme la derniere de sa vie; qu'ainsi ils eussent à exécuter l'ordre fatal. Quelle fut sa surprise lorsque Lætus lui apprit que le tyran étoit mort, et qu'ils venoient lui offrir l'empire! Il crut qu'on le trompoit; alors Electus lui montrant les tablettes de Commode, prouva que leur mort n'avoit été prévenue que par celle de ce prince odieux. Ses doutes ne furent dissipés qu'au retour d'un de ses amis, qui avoit vu le corps du tyran privé de la vie.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

Pertinax se rendit alors au camp des prétoriens; il leur dit qu'il acceptoit l'empire parcequ'on le contraignoit à le faire; qu'il donneroit à chacun d'eux 3,000 dragmes (environ 2,250 francs de notre monnoie actuelle), et qu'il espéroit réformer, avec leur secours, plusieurs abus. Ces dernieres paroles leur firent craindre qu'il ne voulût les priver de quelques avantages accordés par Commode et les mécontenterent vivement; mais ils n'oserent résister au vœu fortement exprimé par le peuple. Pertinax se rendit alors au sénat, sans vouloir accepter encore aucune marque de la dignité impériale. Il y fut salué empereur et Auguste par les consuls et les sénateurs, entre lesquels se trouvoit le beau-frere de Commode, le vertueux Pompeianus. Pertinax pria, pressa celui-ci d'accepter l'empire; mais ce fut sans succès.

(1) Lib. LXXIII, 1. (2) Her., II, 4.
(3) Dans ce trouble extrême il oublioit le vertueux Pompeianus, beau-frere de Commode, qui survécut à Pertinax.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl XLV et XLVI.

Agé de soixante-six ans, il s'assit donc sur le trône, pour lequel Capitolin[1] (qui se montre très partial contre lui) dit qu'il témoigna toujours un éloignement sincere.

On ignore la cause de la haine de cet historien contre Pertinax; mais on est encore plus étonné de voir l'empereur Julien, surnommé l'Apostat, répéter, d'après lui seul, que Pertinax, « ayant été admis dans le conseil où l'on avoit projeté la mort « de Commode, il paroissoit avoir été le complice des assassins[2]. » Faut-il redire encore qu'on ne trouve cette accusation ni dans Dion, qui étoit sénateur à cette époque, ni dans Hérodien, qui avoit vécu avec les contemporains de Pertinax, s'il ne l'avoit pas été lui-même, ni dans les autres historiens, les deux Victors, Eutrope, Sextus, Rufus, Orose, Zonare, et Zozime? En croira-t-on davantage le même Capitolin, lorsqu'il accuse Pertinax non seulement d'une économie excessive, mais d'une avarice basse et sordide? Dion[3] réfutera cette calomnie; c'est ainsi qu'il s'exprime: «Pertinax rendoit à Pompeianus et à Acilius Glabrio des «honneurs particuliers; mais il ne nous traitoit pas avec moins «d'égards (les autres sénateurs); car il étoit affable.... Il nous «invitoit à sa table, qui étoit frugale; et, lorsqu'il ne nous y ap- «peloit pas, il envoyoit à plusieurs d'entre nous différents mets « de peu de valeur: c'est pourquoi les riches et les hommes ma- «gnifiques le tournoient en dérision; mais nous autres, qui pré- «férions la modestie à un vain luxe, nous avons toujours loué «sa conduite.» Hérodien[4] nous fait connoître un autre motif de cette louable parcimonie; ce n'étoit pas seulement son amour pour la simplicité des mœurs antiques; «car, dit-il, il faut ajou- «ter cet éloge aux autres que méritoit Pertinax, qu'il étoit le

(1) XIII, et IV et V.
(2) *In Cæsaribus.*
(3) Lib. LXXIII, 3.
(4) Lib. II., 3.

«plus pauvre de tous ceux qui avoient rempli des fonctions «éminentes dans l'administration.»

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

On trouve encore une preuve formelle de la prévention de Capitolin dans le récit suivant. Selon lui[1], Pertinax ayant dit au sénat qu'il rendoit grace à Lætus d'avoir tué le tyran, le consul Falco s'exprima ainsi: «Dès à présent nous pouvons prédire ce «qu'il faut attendre de votre gouvernement, en voyant à vos «côtés Lætus et Marcia, les auteurs de la mort de Commode[2].» Comment croire que Marcia fût présente dans le sénat, tandis que l'épouse de Claude, Agrippine, n'osa jamais y paroître, quoiqu'elle en dictât les décisions? Est-il certain d'ailleurs que Lætus ait avoué dès les premiers instants la part qu'il avoit prise au meurtre de l'empereur?

Si l'on ajoute aux reproches rapportés plus haut que faisoient à Pertinax les compagnons de débauche de Commode, la vente publique des honteuses parures de ce prince, la réforme des vices introduits dans le gouvernement, les soins assidus qu'il prenoit pour rétablir l'ordre dans le camp des prétoriens, pour empêcher le pillage et les excès que Commode avoit tolérés de leur part, on ne sera pas étonné de voir cette soldatesque effrénée conspirer chaque jour contre lui. Ils tenterent d'enlever le consul Falco pour le transporter dans leur camp, et pour l'y déclarer empereur. Mais cette entreprise hardie n'eut pas de succès, et l'on en ignore la raison.

Enfin les prétoriens se porterent en foule au palais, le 28 de mars, pour ôter la vie à l'empereur. Il alla au-devant d'eux, les harangua avec force et courage. Ils l'écouterent assez long-temps avec l'attitude du respect; de sorte que la sédition sembloit s'é-

(1) *In Pertin.*, V. (2) Tacit., *Annal.*, XIII, 5.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLV et XLVI.

teindre, lorsqu'un des soldats se jeta sur lui, et dit, en le frappant de son épée: «Voilà ce que les soldats t'envoient[1].» Pertinax se couvrit la tête avec son manteau, et expira sous les coups des prétoriens, âgé de plus de soixante-sept ans, après un regne de quatre-vingt-sept jours. Didius Julianus, qui lui succéda, lui fit rendre les honneurs funebres. Sévere célébra avec pompe l'apothéose de Pertinax; et les sénateurs, en la décrétant avec des applaudissements extraordinaires, firent entendre entre autres exclamations celle-ci: «Nous avons vécu dans la sécurité «sous le regne de Pertinax; alors nous ne redoutions personne. «O pere très bon! ô pere du sénat! ô pere de tous les gens de «bien!»

Pertinax avoit pour épouse Titiane, qui le rendit pere d'un fils et d'une fille. Il refusa le titre de César, que le sénat vouloit donner à son fils, et il voulut qu'il continuât à être élevé comme ceux des simples citoyens. Caracalla condamna à mort ce fils de Pertinax, à cause d'une raillerie piquante qu'il avoit faite sur lui après son fratricide: il avoit appelé le tyran Gétique (le vainqueur des Getes, ou le meurtrier de Géta).

N° 5, 6, et 7.

Voici le portrait qu'a tracé de Pertinax son historien Capitolin[2]: «Une vieillesse vénérable, la barbe longue, les cheveux «crépus, beaucoup d'embonpoint, une taille haute et telle qu'on «peut la desirer dans un empereur.» On retrouve ces traits dans un buste de la villa Pinciana (jadis Borghese), dessiné ici pl. XLV, n° 5 et 6. Il n'a fait partie de cette collection qu'après la publication des deux volumes qui en renferment la description, car on ne l'y trouve point. La ressemblance de ce buste est prouvée par la médaille de bronze du n° 7, sur laquelle on lit au-

(1) Dio, LXXIII, 10. (2) *In Pertin.*, XII.

tour de la tête de Pertinax, couronnée de laurier, IMP*erator* CAES*ar* P*ublius* HELV*ius* PERTINAX AVG*ustus*. Revers : Cybele debout, coiffée de tours, avec un voile, versant de la main droite une patere sur un autel, et tenant de la gauche la boîte qui renfermoit l'encens; à ses pieds est assis sur un globe un très petit enfant qui éleve les mains: légende, DIS · GENITORIBUS · S · C·, « aux Dieux peres (des autres Dieux). » Cybele étoit appelée la Mere des Dieux.

N° 1.

Le monument le plus précieux de Pertinax est une belle agate blanche gravée en relief, qui faisoit partie de la collection d'Orléans, et qui appartient aujourd'hui à l'empereur de Russie. Elle est dessinée ici, planche XLVI, n° 1, et elle a fourni le sujet d'un savant mémoire de l'abbé Belley[1]. On voit à la gauche du spectateur le buste de Pertinax couronné de laurier; à la droite, les têtes accolées de son épouse et de son fils. Les lettres TIT, placées derriere la tête de la femme, sont les initiales du nom de Titiane; et celles-ci, ΔΙΚ, initiales du mot ΔΙΚαιος, juste, se lisent derriere la tête de Pertinax. On ne trouve point, dans les historiens de cet empereur parvenus jusqu'à nous, que ce titre lui ait été donné par le sénat. Il paroît cependant qu'il l'auroit été: car Pescennius Niger prit ce titre, de même que Sévere adopta celui de Pertinax, pour annoncer qu'il vouloit imiter un prince si cher aux Romains. Entre les têtes est placée une urne dans laquelle sont deux palmes, et sur laquelle sont gravées les lettres XP, initiales du mot XΡυσανθινα; on lit au-dessus de l'urne, ΚΑΠΕΤΩΛΕΙΝΑ; et au-dessous, ΕΛΟΥΙΑ. Ces trois mots nous apprennent que la ville de Sardes, en Lydie, célebre par ses jeux chrysantins (ainsi appelés des fleurons d'or, ou du

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVI.

Chap. VI. Successeurs de Commode Pl. XLV et XLVI. *chrysanthemum,* qui composoient la couronne des vainqueurs), « avoit célébré les jeux chrysantins-helviens, sur le modele des « jeux capitolins de Rome, en l'honneur de l'empereur Helvius « Pertinax, de l'impératrice Titiane, et de leur fils. »

Titiane, épouse de Pertinax. Lorsque le sénat reconnut Pertinax empereur, et qu'il lui donna le titre de Pere de la Patrie[1], il décerna le titre d'Auguste à son épouse Flavia Titiana, qui étoit fille de Flavius Sulpicianus, préfet de Rome en remplacement de Pertinax; et il donna aussi à leur fils le titre de César. Mais le nouvel empereur répondit que son fils ne recevroit cette faveur qu'après l'avoir méritée, et qu'il la refusoit pour son épouse. Dion[2] donne à entendre que la conduite licencieuse de Titiane fut le véritable motif de ce refus, dont la modestie de Pertinax ne fut que la cause apparente. Elle survécut à son mari; mais l'on ignore le temps et le genre de sa mort.

N° 8. Le refus que fit Pertinax de ratifier le décret du sénat qui donnoit à son épouse le titre d'Auguste est la raison pour laquelle on ne trouve point de médailles de Titiane frappées à Rome. On en voit ici, planche XLV, n° 8, une de bronze frappée à Alexandrie d'Egypte, au moment où l'on y avoit appris le décret du sénat, mais où l'on ignoroit probablement encore le refus de l'empereur; car on lit autour de la tête, TITIANH · CEBACTH, *Titiane Auguste.* Revers: la Victoire marchant, tenant une couronne avec les lettres Λυκαβαντος A, *premiere année* (du regne de Pertinax).

(1) Capitol., *in Pertin.*, V, 13. (2) Lib. LXXIII, 7.

§. 2. DIDIUS JULIANUS, EMPEREUR,

MANLIA SCANTILLA SON ÉPOUSE, ET DIDIA CLARA LEUR FILLE.

Je n'oserois assurer que la captivité de Valérien (chez les Perses, l'an 260) ait été plus honteuse pour Rome que l'élection de Didius Julianus. Si Gallien, ce fils dénaturé, eût voulu racheter son pere, l'empire romain n'eût été diminué que de quelques provinces abandonnées pour la rançon; mais, en l'an 193, les prétoriens seuls, sans la participation des autres armées, mirent à l'encan, et Didius Julianus acheta l'empire romain, c'est-à-dire la plus grande partie de l'univers connu, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au Tigre et à la mer Caspienne.

Après avoir assassiné Pertinax, les prétoriens, craignant la colere du peuple et du sénat, qui aimoient ce vertueux empereur, se renfermerent dans leur camp fortifié, placé sur le mont Quirinal. Mais la terreur s'étoit emparée de tous les esprits, même de ceux des personnages les plus distingués par leur rang ou par la considération que leur avoient acquise de longs et utiles services. La plupart se renfermerent dans leurs maisons; quelques uns se retirerent dans leurs campagnes. Sulpicianus, beau-pere de Pertinax, que celui-ci avoit envoyé dans le camp des prétoriens pour apaiser la révolte dont il devoit être la victime, profitant de la stupeur générale, ne rougit pas de demander l'empire pour lui-même aux meurtriers de son gendre, et de leur offrir des largesses considérables. «Cependant, dit un «auteur contemporain[1], Didius Julianus, qui comptoit des sé-

(1) Dio, LXXIII, 11.

Chap. VI.
Successeurs de Commode.
Pl. XLVI.

«nateurs parmi ses aïeux, mais qui étoit décrié à cause de ses «mauvaises mœurs, homme non moins âpre au gain que «prompt à dissiper, toujours avide de nouveautés..., apprend «la mort de Pertinax. Il se rend en grande hâte auprès des pré-«toriens; et, arrivé à la porte du camp, il leur demande l'em-«pire. On vit alors l'évènement le plus honteux et le plus flétris-«sant pour le nom romain; car Rome avec tout l'empire fut «mis en vente à l'enchere comme dans un marché, et ceux qui «faisoient ce déplorable trafic étoient couverts du sang de leur «empereur. Sulpicianus et Didius Julianus, le premier en de-«dans et le second hors du camp, enchérissoient à l'envi l'un sur «l'autre, et en vinrent à promettre à chaque prétorien vingt «mille sesterces, ou cinq mille dragmes (environ 3,750 francs de «notre monnoie actuelle). On disoit à Julianus, Sulpicianus «nous donnera telle somme; combien y voulez-vous ajouter? et «à Sulpicianus, Votre compétiteur nous offre autant que vous; «de combien enchérissez-vous sur lui? Placé dans le camp, et «préfet de Rome, Sulpicianus, qui le premier avoit promis les «cinq mille dragmes, l'auroit emporté sur Julianus, si celui-ci «n'eût offert sur-le-champ la sur-enchere de 1,250 dragmes, ou «5,000 sesterces (environ 937.5 francs), qu'il annonçoit en «criant et en exprimant cette somme avec les doigts des deux «mains étendus, d'après un langage par signes employé dans les «marchés. Les prétoriens, séduits par une offre aussi considé-«rable, craignant d'ailleurs que Sulpicianus ne vengeât un jour «la mort de son gendre Pertinax (vengeance que leur annonçoit «Julianus), firent entrer celui-ci dans le camp, et le proclamerent «empereur.» Hérodien dit[1] qu'ils firent descendre dans leur camp

(1) Lib. II, 23

des échelles pour l'y introduire. Ainsi le vaste empire romain fut adjugé pour 46,875,000 francs, si les prétoriens n'étoient encore que dix mille, comme au temps d'Auguste; et chacun d'eux devoit recevoir environ 4687.5 francs! Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

Les soldats conduisirent au sénat le nouvel empereur, avec tout l'appareil militaire, comme s'ils eussent marché contre l'ennemi, et ils lui donnerent le surnom de Commode. Julianus harangua le sénat, ne rougit pas de parler de ses vertus, et de dire qu'il venoit seul pour demander que les sénateurs confirmassent son élection. De là il se rendit au palais, où il trouva le frugal repas qui avoit été préparé pour Pertinax; il le tourna en dérision, et fit dresser un festin des plus somptueux: car, après l'avidité pour les richesses, les plaisirs de la table furent chez lui, comme chez Vitellius, la passion dominante et l'unique emploi de son temps.

Julianus apprit le lendemain, lorsqu'il parut en public, combien étoient grands le mécontentement du peuple et son mépris pour un empereur élu à prix d'argent. Il fut appelé hautement usurpateur de l'empire, parricide; le peuple exhala sa colere en imprécations contre les soldats, et leur jeta des pierres. Julianus promit des largesses pour apaiser sa fureur; mais on répondit qu'on ne vouloit rien accepter de sa main. Il se hâta, pour plaire à la milice, de détruire les sages institutions de Pertinax, et de rétablir les folles ordonnances de Commode; cependant, ne pouvant trouver dans ses biens, ni dans le trésor public épuisé par les dissipations du fils de Marc-Aurele, les sommes immenses qu'il avoit promises aux soldats, leur affection pour lui diminua sensiblement[1].

(1) Herod., II, 25.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

Pendant ce temps les armées, jalouses du droit d'élire un empereur, que s'étoient arrogé les prétoriens, userent du même privilége. Albin fut proclamé par celle de la Grande-Bretagne, Pescennius Niger par celle de Syrie, et Septime Sévere par celle d'Illyrie. Les deux premiers, demeurés dans leurs camps, furent prévenus par l'infatigable Sévere, qui marcha sur l'Italie avec six cents hommes d'élite. En vain conseilla-t-on à Julianus de se porter aux défilés des Alpes pour arrêter ce rival; il ne put se résoudre à se soustraire aux voluptés de Rome. En vain employa-t-il les moyens les plus vils pour achever de donner aux prétoriens les sommes qui devoient être le prix de l'empire, et pour les engager à défendre la capitale, ils imiterent sa lâcheté, et on les vit payer des ouvriers pour travailler à leur place aux fortifications de la ville. Julianus envoya des assassins pour trancher les jours de Sévere; mais ce fut inutilement[1]. Enfin il eut recours à la magie, et il fit tuer plusieurs enfants pour lire l'avenir dans leurs entrailles.

Effrayé de l'approche de Sévere, Julianus lui fit offrir de l'associer à l'empire; et, à son refus, il offrit l'empire au gendre de Marc-Aurele, au vertueux Pompeianus, qui s'excusa sur son grand âge. Le sénat députa alors plusieurs de ses membres pour annoncer à Sévere qu'il l'avoit déclaré empereur, qu'il avoit condamné à mort Julianus, et qu'il avoit décerné à Pertinax les honneurs divins. Il envoya aussi quelques personnes pour ôter la vie à Julianus, qui termina comme un lâche un regne de soixante-six jours. Il étoit âgé de soixante ans, étant né l'an 133, selon Dion, auteur contemporain. Sévere permit à Manlia Scantilla, épouse de Julianus, et à Didia Clara sa fille, de déposer les restes

(1) Dio, LXXIII, 12, etc., Herod., 39, etc.

de ce prince dans le tombeau de ses ancêtres. On ne sait pour quelle raison Spartien, qui écrivoit dans le troisieme siecle, donne de grands éloges à Julianus; tandis que Dion et Hérodien, qui écrivoient sous son regne, et qui lui accordent le mérite d'un savant jurisconsulte, le dépeignent sous des traits avilissants, que les faits confirment abondamment.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

On ne connoissoit d'autres portraits de Didius Julianus, de Manlia Scantilla, et de Didia Clara, que ceux qui sont gravés sur des médailles. Mais Visconti en a reconnu un très beau dans la tête de marbre du Musée royal (avec le n° 207), et qui a été rapportée sur une statue romaine, revêtue de la toge. On en voit ici la face et le profil aux n° 2 et 3 de la planche XLVI. La ressemblance est prouvée par la médaille du n° 4. Ce grand bronze présente la tête de Julianus couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* DID*ius* SEVER*us* IVLIAN*us* AVG*ustus*. Revers: l'empereur, en habit civil, tenant un globe; légende, RECTOR · ORBIS, *souverain de l'univers;* S. C. dans le champ.

N° 2, 3, et 4.

Spartien[1] seul nous a conservé les noms de MANLIA SCANTILLA, épouse de Julianus, et de sa fille DIDIA CLARA; seul il dit que ces deux princesses furent saisies de frayeur, en voyant, à leur entrée dans le palais, le corps de Pertinax privé de la sépulture, et qu'elles présagerent la même destinée pour elles et pour le nouvel empereur. Cependant Hérodien[2] assure que ce furent ces deux princesses qui, avec une foule de parasites, exhorterent Julianus à quitter la table aux premiers bruits du tumulte excité par les prétoriens, à se rendre au palais, et à solli-

(1) *In Julian.*, III. (2) Lib. II, 22.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

citer l'empire. Le sénat, forcé par les soldats de reconnoître Julianus pour empereur, donna en même temps à Manlia Scantilla et à Didia Clara le titre d'Augustes[1]. Septime Sévere les en dépouilla, et leur permit seulement de rendre les derniers devoirs à Julianus.

N° 5. La tête de Manlia Scantilla paroît, sur le bronze du n° 5, avec la légende MANLIA · SCANTILLA · AVG*usta*. Revers : Junon debout tenant une patere et une haste; le paon est à ses côtés. Légende, IVNO · REGINA; S · C · dans le champ.

Tout ce que l'on sait de Didia Clara se trouve dans la vie de sa mere; en ajoutant que son pere, devenu empereur, lui donna pour époux Cornelius Repentinus, qu'il nomma préfet de Rome à la place de Sulpicianus.

N° 6. La médaille d'or de Didia Clara, gravée ici sous le n° 6, planche XLVI, présente sa tête, avec la légende DIDIA . CLARA AVG*usta*. Revers: une femme debout tenant une palme et la corne d'abondance, avec la légende HILAR*itas* TEMPORVM, *bonheur du siecle*.

§. 3. PESCENNIUS NIGER.

Spartien[2], qui reconnoît dans Pescennius une fermeté constante pour maintenir la discipline militaire, et une grande habileté dans l'art de la guerre (qualité avouée par Sévere même, son heureux compétiteur), dit « qu'il étoit peu instruit, très « sévere; qu'il avoit une fortune médiocre; qu'il étoit très éco« nome, et qu'il s'abandonnoit sans réserve à toutes ses pas-

(1) Spart., III et VIII. (2) *In Pescenn.*, I, 3.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

« sions. » Mais, selon Hérodien[1], écrivain contemporain, « Niger, « ayant occupé plusieurs et de très importantes charges, avoit « acquis la réputation d'un homme doux et habile; de sorte que « l'on croyoit qu'il prendroit Pertinax pour modele; ce qui lui « avoit mérité l'affection du peuple. » Aussi l'appela-t-il à grands « cris, lorsque Didius Julianus eut obtenu l'empire à prix d'argent. Au reste Dion[2] dit de lui « qu'il étoit trop peu recomman-« dable par ses vertus, et trop peu remarquable par ses vices, « pour qu'on pût lui donner de grands éloges, ou lui prodiguer « le blâme: ce qui avoit déterminé Commode à le nommer gou-« verneur de Syrie. »

Caïus Pescennius Niger étoit originaire d'Aquinum, dans le Latium (aujourd'hui Aquino, dans la terre de Labour). Après avoir parcouru les divers grades de la milice, il obtint des commandements de Marc-Aurele, qui l'estimoit; et pendant qu'il en étoit chargé dans les Gaules, dont Sévere étoit gouverneur, il contracta avec celui-ci une amitié étroite. Sur la recommandation de l'athlete Narcisse, Commode le nomma consul, puis commandant de la Syrie et des armées de l'Orient[3]. De sorte qu'à la mort de Pertinax il se trouvoit maître de l'Asie mineure et de la haute Asie jusqu'à l'Euphrate. Au moment de cette mort, ayant appris que les habitants de Rome l'invoquoient hautement, même en présence de Julianus, pour les délivrer de sa tyrannie, il accepta le titre d'Empereur, que lui offrirent ses soldats, l'an 193 (946 de Rome). Pescennius eût été véritablement empereur s'il eût marché promptement sur l'Italie, et qu'il eût secondé par sa présence l'amour des Romains. Mais il compta trop sur cette honorable affection; il s'endormit à Antioche dans

(1) Lib. II, 27. (2) Lib. LXXIV, 5. (3) Spart., IV.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

les voluptés de l'Orient, dans les jeux et les fêtes perpétuelles. C'étoit là l'occupation habituelle de ce vieux général. Il se réveilla cependant lorsqu'il apprit que Julianus avoit été tué, et que Sévere envoyoit contre lui des forces considérables. Pescennius fit alors de grands préparatifs pour sa défense; il fortifia Byzance et les principales villes d'Asie; il envoya Emilien avec une armée pour garder les défilés de la chaîne du Taurus. Mais il fut vaincu d'abord près de Cyzique, sur les bords de l'Hellespont, ensuite auprès d'Issus, entre la Cilicie et la Syrie, dans cette même plaine où Darius avoit été défait par Alexandre, cinq cent vingt-sept ans auparavant.

Niger se réfugia à Antioche; et, bientôt après, ne s'y voyant par en sûreté, il s'enfuit vers l'Euphrate, comme s'il eût voulu chercher une retraite chez les Parthes; mais des soldats de Sévere l'atteignirent dans sa fuite, le tuerent l'an 194 (947 de Rome), et lui couperent la tête. Le vainqueur envoya ce triste monument de son triomphe à son armée, qui assiégeoit Byzance, pour engager les habitants à se rendre; ensuite à Rome, pour prouver sa victoire. Il fit d'abord garder à Rome la femme (dont on ignore le nom) et les fils de Niger, puis il les fit mourir, lorsque Albin eut pris le titre d'Empereur.

N° 7 et 8. Pescennius étoit très grand et bien fait[1]; ses cheveux étoient relevés sur son front avec grace; il avoit une voix si forte qu'on l'entendoit en plaine à la distance de plus de mille pas romains (environ un tiers de lieue de poste); son visage étoit coloré, et son col fort noir, d'où lui vint, selon quelques auteurs, le surnom Niger. On ne connoît point de portraits en marbre de ce général; mais on en voit sur des médailles extrêmement rares.

(1) Spart., VI.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVI.

Le n° 7 de la planche XLVI présente un médaillon d'argent du cabinet du roi, frappé, selon de Bose, à Tyr[1]; mais plus vraisemblablement à Antioche de Syrie, selon Eckhel[2]. On y voit la tête de Pescennius couronnée de laurier, avec la légende ΑΥΤΟΚρατορι ΚΑΙCΑΡι Γαιῳ ΠΕCΚΕννιῳ ΝΙΓΡῳ Δικαιῳ, (dédiée) «à l'Empereur César Caïus Pescennius Niger (le) Juste.» Revers : aigle, les ailes éployées, posé sur une massue; légende, ΠΡΟΝΟΙΑ ΘΕωΝ, *la Providence céleste*. La médaille unique d'or du n° 8, conservée dans le cabinet du roi, n'est placée ici qu'en seconde ligne, parcequ'elle a donné lieu à quelques doutes. Elle présente d'un côté la tête de Niger couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* *Caius* PESC*ennius* NIGER IVSTVS AVG*ustus*[3]. Revers : femme debout, élevant la main droite, tenant de la gauche une corne d'abondance double, avec la légende CONCORDIA; et dans le champ, les lettres P. P., qui peuvent être les initiales des mots P*ater* P*atriæ*, titre que donnoit seul le sénat, par qui Pescennius ne fut jamais reconnu empereur.

§. 4. ALBIN.

Les Romains appelerent Albin le Catilina de son siecle[4], tant étoit grande la ressemblance qu'établissoient entre les deux personnages, et leurs viceset leur habileté dans l'art de la guerre! C'est probablement à cause de ce talent, et pour reconnoître le succès avec lequel Albin maintint, l'an 175, dans l'obéissance l'armée de Bithynie, qu'il commandoit, que Marc-Aurele le

(1) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXIV, p. 105.

(2) *D. N. V.*, t. VII, p. 157.

(3) *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXIV, p. 105.

(4) Capitol., *Alb.*, XIII.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVII.

nomma consul. Malgré le mal que dit Capitolin[1] du malheureux compétiteur de Sévere, on doit croire qu'il avoit quelques bonnes qualités; car, selon le même historien, le sénat l'aima plus qu'il n'avoit aimé aucun prince. Aussi assuroit-on qu'Albin avoit déclaré publiquement qu'il vouloit voir détruire la monarchie, et voir rendre au sénat toute l'autorité, comme dans les siecles de la république. Hérodien[2], auteur contemporain, dit encore que les premiers personnages de l'empire le préféroient à Sévere, non seulement à cause de son origine illustre, mais à cause de la douceur de ses mœurs. Les cruautés que Sévere exerça contre les sénateurs entretinrent, si elles ne firent pas naître cette préférence.

En politique habile, Sévere, accourant vers l'Italie pour arracher l'empire à Julianus, vit qu'il devoit se concilier l'amitié d'un de ses deux rivaux, de Niger ou d'Albin, pendant qu'il combattroit l'autre. Il ne pouvoit rien espérer du premier, que le peuple de Rome appeloit à grands cris pour le délivrer de la tyrannie de Julianus. Alors il écrivit à Albin des lettres remplies d'expressions d'amitié, qu'il lui fit porter, selon Hérodien[3], par des gens affidés chargés de l'empoisonner ou de l'assassiner dans un entretien secret. Mais Albin prévint ce danger, et prit tous les moyens de se défendre contre un ennemi aussi perfide. Sévere, croyant alors n'avoir rien à ménager, assembla son armée, lui adressa une harangue dans laquelle il exposoit les torts d'Albin, et où il disoit: « Albin, au mépris de notre traité et de son ser« ment, après avoir obtenu de nous ce que l'on n'accorde qu'à ses « fils légitimes, aime mieux être notre ennemi qu'un prince affi« lié..... Qui est-ce qui ignore sa vie crapuleuse, qui annonce

(1) Capitol., XII. (2) Lib. III, 16. (3) Ibid., III, 16.

Chap. VI.
Successeurs de Commode.
Pl. XLVII.

«plutôt un porcher qu'un légionnaire?» L'armée ne répondit que par des acclamations; déclara Albin ennemi de l'empire, et demanda à marcher contre lui.

Selon Capitolin[1], Commode avoit offert par lettres le titre de César à Albin; mais celui-ci, prévoyant la chute de l'empereur, le refusa habilement. Après la mort de Pertinax, l'armée de la Grande-Bretagne proclama empereur son général Albin, comme celles de Syrie et de Pannonie en avoient usé avec leurs chefs Niger et Sévere. Celui-ci, marchant contre Julianus, et voulant se délivrer de toute crainte de la part d'Albin, lui écrivit qu'il le déclaroit César; et le crédule Albin, se fiant à ses vaines promesses, demeura en repos.

Ceci se passoit l'an 193 (946 de Rome). Tillemont[2] conjecture de ce qu'entre les titres d'Albin, gravés sur ses médailles, on lit toujours celui de Septimius, un des noms de Sévere, que celui-ci avoit adopté Albin en le nommant César; mais on lit ce nom d'adoption prétendu sur les médailles frappées après qu'Albin se fut déclaré l'ennemi de Sévere, et il n'est pas vraisemblable qu'il l'eût conservé depuis cette époque. Au reste le vainqueur de Julianus, maître de Rome, sembloit vouloir multiplier les liens d'amitié entre lui et Albin; il le nomma consul pour la seconde fois; il fit frapper des monnoies en son nom; il fit élever des statues en son honneur, et il annonça qu'il le choisissoit pour son successeur[3]. Mais la défaite de Pescennius révéla les secretes pensées de l'ambitieux Sévere. Distribuant des sommes considérables pour le rétablissement des villes d'Asie ruinées par les troupes de Niger, il apprit qu'Albin leur avoit aussi envoyé des secours pour se concilier l'amour des peuples. Il commença les

(1) Lib. I, 4. (2) Lib. III, 19. (3) Capitol., X.

hostilités, selon Dion[1], en refusant d'abord à Albin les honneurs dont jouissoient les Césars, et ensuite le titre d'Auguste, que celui-ci prit néanmoins après qu'il se fut déclaré ouvertement l'ennemi de Sévere.

Alors il passa dans les Gaules avec son armée, qu'il y augmenta considérablement. Il remporta une victoire sur les généraux de Sévere. Mais celui-ci accourut aussitôt, malgré la rigueur de la saison (l'hiver de l'an 197), et il livra bataille à Albin le 19 février, près de Lyon, dans un lieu appelé par Spartien Tiburtium[2] (selon l'opinion commune, dans une plaine qui se trouve entre le Rhône et la Saône, où est bâti Trévoux). C'est là que l'on vit combattre, comme à Pharsale, deux armées, composées chacune de cent cinquante mille Romains, commandées par Albin et par Sévere. Celui-ci assistoit à une bataille pour la premiere fois; et il crut l'avoir perdue, lorsqu'il vit plier une partie de son armée, tomber son cheval percé de coups, lui-même dangereusement blessé. Il avoit quitté son *paludamentum* (manteau de pourpre qui distinguoit le général), pour échapper au fer des vainqueurs. Mais la fortune se déclara pour lui. Albin s'enfuit à Lyon, où les troupes victorieuses le poursuivirent; et il s'y tua, selon Dion, se voyant près d'être fait prisonnier. Sévere témoigna une joie extrême à la vue du corps d'Albin, sur lequel il fit passer plusieurs fois son cheval, et qu'il abandonna aux chiens, après avoir coupé la tête pour l'envoyer à Rome. Il accorda le pardon à sa femme, dont on ignore le nom, et à ses enfants; mais il leur fit bientôt ôter la vie, et il ordonna qu'on les précipitât dans le Rhône, avec les restes du malheureux Albin.

Ainsi périt Didius Clodius Septimius Albinus, après avoir

(1) Lib. LXXV, 4. (2) Dio, LXXV, 8; Herod., III; Spart., *in Sev.*, XI.

régné quatre ans. Il étoit né à Adrumetum (dans la partie de l'Afrique qui forme aujourd'hui le royaume de Tunis). Il avoit étudié les belles-lettres et l'agriculture; car on connoissoit de lui des Géorgiques et des Contes dans le genre de ceux que l'on appeloit *Fables Milésiennes*. Mais un attrait puissant le portoit à la profession des armes, qu'il embrassa fort jeune. Albin avoit une taille haute, des cheveux crépus, et un front large; il étoit très blanc, d'où lui étoit venu, selon l'opinion commune, le surnom Albinus [1]. Sa voix étoit grêle comme celle des eunuques; son caractere, grave et sévere jusqu'à la cruauté, et son appétit, dévorant. La médaille de bronze du n° 5, pl. XLVII, présente un beau portrait d'Albin, sans couronne, avec la légende D*idius* CLOD*ius* SEPT*imius* ALB*inus* CAES*ar*: le petit aigle qui paroît dans le champ a été incrusté lorsque la médaille appartenoit aux Gonzague, ducs de Mantoue. Revers: Minerve debout, tenant de la main droite une branche d'olivier, et de la gauche une lance; un bouclier à ses pieds; légende: MINER*va* PAC*ifera* T*ribunitiâ* P*otestate* COS. (*consul*) II. Les sigles S. C., gravés dans le champ, prouveroient, lors même que l'histoire seroit muette sur cet objet, que Sévere avoit autorisé le sénat à frapper des monnoies en l'honneur d'Albin.

Chap. VI. Successeurs de Commode. Pl. XLVII. N° 5.

Les portraits d'Albin gravés sur ces médailles lui ont fait attribuer, avec raison, par feu Visconti, la tête d'une statue du musée Pio-Clémentin, dont on voit ici la face et le profil sous les n° 6 et 7.

N° 6 et 7.

(1) Capitol., XIII.

CHAPITRE VII.

*SEPTIME SÉVERE ET SA FAMILLE**.

Pl. XLVII, XLVIII, et XLIX.

Sévere[1] et son fils Caracalla porterent à la constitution de l'empire des coups mortels. Le second accorda le nom et les droits de citoyen romain à tous les prétoriens, et, par une suite nécessaire, la faculté d'être sénateurs, comme l'empereur Claude les avoit accordés aux Gaulois, parmi lesquels il étoit né. Zonare[2] décrit ainsi cette dérogation aux anciens usages : « Les empereurs « choisissoient, pour former leur garde, des Italiens et des sujets « de l'empire nés dans diverses contrées, dont l'aspect étoit plus « doux et les mœurs étoient moins farouches; mais Sévere, au « mépris de l'ancienne discipline, remplit la capitale de soldats « dont le regard étoit terrible, le langage effrayant, et les ma- « nieres étrangeres à toute civilisation. » Il punit à la vérité et il châtia les prétoriens; mais, en introduisant les barbares dans leurs rangs, il détruisit l'esprit national de la milice romaine; de sorte que, de même qu'Hadrien prépara les regnes heureux qui suivirent le sien, en réformant cette milice déja corrompue, de même les largesses immodérées de Commode, de Sévere, et de Caracalla, la corrompirent de nouveau, et causerent tous les maux qui accablerent l'empire jusqu'à Constantin.

(*) Mes guides, dans ce chapitre, ont été, comme dans le précédent, les mêmes que ceux du chapitre V.

(1) On le nomme ordinairement sans prénom, pour le distinguer d'Alexandre Sévere, un de ses successeurs, que l'on appelle par son prénom seul.

(2) lib. XII, 8.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLVII, LXVIII, et XLIX.

L'anéantissement de Byzance, de cette ville punie pour avoir été fidele à Pescennius, par les souffrances de trois années d'un siége rigoureux, par la destruction de ses fortifications extraordinaires, et par la privation de tous les droits politiques, ouvrit l'empire romain aux barbares du nord[1]. Quoiqu'il se soit écoulé plusieurs siecles depuis cette fatale imprudence de Sévere jusqu'à la chute de l'empire, le judicieux Montesquieu[2] n'hésite pas à voir dans le premier événement une des causes du second. Le même empereur y contribua d'une maniere plus sensible, en forçant par ses proscriptions sanguinaires les soldats qui avoient combattu pour Pescennius à se retirer chez les Parthes, à qui ils apprirent à manier les armes romaines, à les fabriquer même; de sorte que ce peuple devint agresseur redoutable, tandis que jusque-là il n'avoit su que se défendre en fuyant.

En adoptant Lucius Verus, l'an 161, Marc-Aurele lui donna le titre d'Auguste, et partagea le trône avec lui. Le respect de celui-ci pour son pere adoptif, et son indolence naturelle, empêcherent que le partage de l'autorité fût réel et entier. Il ne s'ensuivit aucun des inconvénients que l'on pouvoit prévoir. Sévere fit plus, il créa empereurs ses deux fils; de sorte que l'on vit pour la première fois trois Augustes : mais la mort de Sévere et le meurtre de Géta, qui suivirent de près cette association à l'empire, empêcherent de sentir combien elle étoit impolitique.

(1) Dio, LXXIV, 14. (2) *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains*, etc.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

§. 1. SÉVERE,

ET JULIA DOMNA SON ÉPOUSE.

Sévere étoit né avec de grandes qualités; mais sa cruauté les ternit toutes. Il étoit sobre, économe, laborieux, inébranlable dans ses résolutions, actif, prudent jusqu'à la ruse, ami constant, sévere par raison, et cruel par caractère.

Il naquit, le 11 avril 146, à Leptis en Afrique (aujourd'hui Tripoli), où il étudia avec succès les lettres grecques et latines. Il se rendit fort jeune à Rome pour perfectionner ses connoissances; il s'y appliqua à l'étude de l'éloquence, de la philosophie, de la jurisprudence, et des arts libéraux. Si l'on en croit Eutrope, Victor, et Spartien, Sévere obtint de grands succès, et il prononça même à l'âge de dix-huit ans des déclamations en public[1]; mais Dion[2], auteur contemporain, assure qu'il avoit plus d'émulation que de dispositions réelles, et Spartien dit qu'il conserva toujours en partie l'accent africain. Le même historien assure que son caractère dur et féroce se développa de bonne heure, et que des actions violentes et souvent répétées, même des crimes, signalerent sa premiere jeunesse.

Son oncle, Septimius Severus, homme consulaire, le fit connoître à Marc-Aurele, qui le créa sénateur à l'âge de trente-deux ans, et le nomma avocat du fisc. Aussi conserva-t-il toujours de la reconnoissance pour cet empereur, qu'il regardoit comme l'auteur de sa fortune. Ses progrès dans la carriere des emplois et des honneurs furent rapides. Il obtint le commandement de

(1) Eutrop., VIII, 19; Spart., *Sev.*, I, 11; Vict., XX. (2) Lib. LXXVI, 16.

la quatrième légion scythique, campée auprès de Marseille, puis celui de la Gaule lyonnoise, qu'il gouverna avec autant de sévérité que de désintéressement, ensuite successivement le proconsulat des Pannonies et de la Sicile. Il fut du nombre des vingt-cinq consuls créés par Commode dans le courant de l'année 185[1] (938 de Rome). Enfin, commandant les armées de la Pannonie et de l'Illyrie, il demeura fidele à Commode et à Pertinax.

La mort de ce vertueux prince éveilla toutes les ambitions. Sévere dissimula la sienne, et ce fut, en apparence, malgré lui que son armée le proclama empereur à Carnutum (aujourd'hui Haimbourg, sur la rive gauche du Danube, près et au-dessous de Vienne en Autriche), et lui donna le surnom de Pertinax, du prince dont il promit de venger la mort. On peut apprécier la répugnance qu'il avoit témoignée, lorsqu'on le vit donner à chaque soldat une somme si considérable, « qu'aucun des princes « qui l'avoient précédé, dit Spartien[2], n'en avoit donné d'aussi « forte, » et marcher sur Rome avec une rapidité sans exemple. Méprisant les décrets du sénat, qui avoit reconnu Didius Julianus successeur de Pertinax, et connoissant l'indolence du nouvel empereur, il se présenta aux portes de la capitale. Les sénateurs effrayés firent ôter la vie à ce fantôme de souverain, et conférerent l'empire à Sévere au commencement de juin de l'année 193 (946 de Rome).

Avant d'entrer dans la capitale, il cassa le corps des prétoriens, et punit de mort ceux d'entre eux qui avoient assassiné Pertinax et vendu l'empire à l'encan. Ensuite il se rendit au Capitole, accompagné d'une soldatesque insolente qui répandit la terreur et inspira de la haine pour le prince plutôt que du res-

(1) Spart., IV. (2) Ibid., V.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

pect[1]. Suivi du même cortege, il alla au sénat, et fit reconnoître César Albin, qui commandoit l'armée de la Grande-Bretagne, afin de tromper ce général, peu défiant, en lui donnant l'espoir de partager l'empire avec lui.

Sévere, après avoir fait l'apothéose de Pertinax, tourna toutes ses pensées vers l'Orient, où Niger s'étoit fait élire empereur. Il créa d'abord de nouveaux prétoriens; mais il les choisit dans toute la milice, même parmi les soldats auxiliaires[2], qui étoient barbares en grande partie; tandis que ses prédécesseurs les tiroient seulement de l'Italie, de l'Espagne, de la Macédoine, et du Noricum (la Souabe). Il s'attacha ainsi la milice; mais la jeunesse de l'Italie n'ayant plus, comme le fait observer Dion, cette carriere ouverte, se perdit, et se jeta dans les bandes de voleurs et les troupes de gladiateurs. D'ailleurs le peuple, effrayé du regard farouche et de l'idiome barbare des nouveaux prétoriens, ne vit en eux que des ennemis et de vils suppôts du despotisme.

A peine Sévere eut-il passé un mois à Rome, qu'il partit pour l'Orient, précédé et accompagné d'armées nombreuses. Pescennius Niger eut d'abord quelques succès; ensuite la fortune l'abandonna auprès de Cyzique, vers l'Hellespont, et dans la plaine d'Issus, qui sépare la Cilicie de la Syrie, où jadis Alexandre avoit vaincu Darius. Des soldats du parti de Sévere poursuivirent et tuerent, l'an 194, Pescennius, qui fuyoit chez les Parthes; et Sévere envoya sa tête aux Byzantins, qui, fideles à Niger, soutinrent pendant trois ans un siége mémorable. La cruauté du vainqueur s'exerça d'abord contre leur ville, qu'il dépouilla de tous ses titres, dont il abattit les fortifications, et qu'il réduisit

(1) Spart., VII. (2) Dio, LXXIV, 2.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

au rang d'une simple bourgade; ensuite contre un grand nombre de sénateurs et contre tous ceux qui, comme eux, avoient été les partisans de Niger. Quelques uns de ceux-ci se réfugierent chez les Parthes, entrerent dans leur milice, leur apprirent la tactique des Romains et à fabriquer les armes de leur pays; ce qui rendit le Parthe un des plus redoutables ennemis de l'empire.

La mort de Niger ayant délivré Sévere d'un rival redoutable, il laissa voir à découvert la perfidie dont il avoit usé avec Albin. Il ne garda plus de mesure avec lui, et il vint dans les Gaules combattre en personne contre celui qu'il avoit adopté et nommé César. Celui-ci périt, l'an 197, auprès de Lyon; et Sévere trouva dans sa mort, comme il l'avoit trouvé dans celle de Niger, un prétexte pour faire couler le sang, dont il étoit si avide; pour accumuler les richesses par des confiscations nombreuses, et pour combler de biens ses soldats.

Revenu à Rome, il fit rendre les honneurs divins à Commode, qu'il appeloit son frere, sans doute parcequ'il regardoit comme son propre pere Marc-Aurele, l'auteur de sa fortune. Dion[1], qui étoit alors sénateur, dit que cette fraternité prétendue glaça d'effroi le sénat, parcequ'on craignit que Sévere ne voulût prendre pour modele cet empereur cruel, dont il faisoit sans cesse l'éloge. Mais le but de Sévere, en cherchant à faire partie de la famille des Antonins, fut de se rendre cher au peuple et aux soldats, par qui ce nom fut toujours révéré. Aussi le fit-il prendre par son fils aîné Bassianus (que nous appelons Caracalla), qu'il avoit déclaré Auguste l'an 198, en donnant en même temps à Géta, son fils cadet, le titre de César.

(1) Lib. LXXV, 7.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

La promptitude avec laquelle Sévere transportoit ses troupes d'Orient en Occident, et réciproquement, le fit à juste titre comparer, sous ce point de vue, à Jules César. On le vit, l'an 199, dans la Mésopotamie, sur les bords du Tigre, assiéger la ville d'Hatra, située dans un désert près du fleuve, au-dessus d'Apamée (ses ruines sont connues aujourd'hui sous le nom de Hatder). Trajan avoit été forcé d'en lever le siége. Sévere espéroit réussir dans une entreprise où cet habile guerrier avoit échoué; mais il ne fut pas plus heureux dans les deux tentatives qu'il fit. On reconnut dans ce siége d'Hatra (qui s'écrit aussi Atra) combien l'emportoient en courage et en instruction les légions levées en Europe sur celles que fournissoit l'Orient. Les premieres ayant refusé de monter à l'assaut, les dernieres, qui les remplacerent, furent repoussées avec une perte considérable[1].

Sévere étoit aussi jaloux de son autorité que Tibere; et cependant, comme Tibere, il eut un Séjan. Il fit épouser à Caracalla la fille de Plautien, qu'il créa préfet du prétoire, à qui il abandonna le gouvernement, auquel le sénat et le peuple éleverent des statues, et qui jouit enfin d'une autorité sans bornes. La cupidité de ce favori étoit extrême; il amassa en peu d'années des richesses immenses. Non seulement la vue du luxe et du faste de Plautien irritoit le peuple contre l'empereur, qui n'y mettoit point d'obstacle; mais les moyens par lesquels il soutenoit ce luxe et ce faste rendoient encore Sévere plus odieux. La confiscation des biens étoit, depuis les proscriptions de Sylla, une suite inévitable de la peine de mort; et Plautien, qu'elle enrichissoit, multiplioit les victimes et les prétextes pour obtenir l'assentiment de l'empereur, dont le caractere le portoit tou-

(1) Dio, LXXV, 12.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

jours à la cruauté. Il paroît prouvé que Plautien eut aussi, comme Séjan, l'envie de ceindre le diadême. Un tribun montra à Sévere l'ordre de le tuer avec son fils Caracalla, écrit de la main du favori, qui, appelé sur-le-champ au palais, y trouva, l'an 203, la punition de ses crimes [1].

Au commencement de l'an 202 (955 de Rome), Sévere parcourut l'Egypte jusqu'à l'Ethiopie, et visita avec soin ses antiques monuments. Il en changea l'administration, qui jusque-là n'avoit été confiée qu'à un seul officier. Un sénat et un conseil public y furent établis comme dans les autres provinces de l'empire; faveur ou justice qui avoit toujours été refusée aux Egyptiens. Sévere revint à Rome vers l'automne de cette année; il donna pour épouse à son fils aîné Caracalla la fille de Plautien. Le sénat éleva en l'honneur du pere et du fils, parcequ'ils avoient reculé les bornes de l'empire, l'arc de triomphe que l'on voit encore au bas du Capitole. Les largesses de Sévere furent si grandes, que, suivant le témoignage de Dion [2], elles surpassoient celles de tous ses prédécesseurs. Il donna à chaque prétorien et à chacun de ceux qui recevoient les distributions gratuites de blé dix *aureus*, ou pieces d'or (valant ensemble environ 247 fr.): ce qui fit la somme énorme de 35 millions de francs. Le nombre des aureus étoit égal à celui des années de son regne.

La célébration des jeux séculaires, l'an 204 (957 de Rome), remplit de joie tout l'empire. Les précédents datoient de l'an 88 (841 de Rome), sous le regne de Domitien; et les derniers furent célébrés par Philippe pere, l'an 248 (1001 de Rome). La paix régnoit enfin dans l'empire romain. Sévere employa le loisir qu'elle lui laissoit à corriger les abus qui s'étoient introduits

(1) Herod., III; Ammian., XXIX. (2) Lib. LXXVI, 1.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

dans toutes les parties de l'administration, et dans l'exécution des lois. Il trouva de grands secours dans les conseils de Papinien, le plus savant jurisconsulte qui aît existé et qui existera jamais, dit Cujas [1]. Zosime [2] en avoit fait un plus grand éloge: il avoit dit que son amour pour la justice égaloit sa science. On croyoit avec raison qu'il tempéroit par sa prudence la cruauté de Sévere, et qu'il contribua beaucoup à lui concilier pendant les dernieres années de son regne l'affection des Romains, que les premieres l'avoient empêché d'obtenir. Aussi disoit-on de Sévere, comme on l'avoit dit d'Auguste, que, pour le bonheur de Rome, il auroit dû ne jamais naître, ou ne jamais mourir. C'est le jugement que le sénat en porta après sa mort.

Jusqu'à l'année 209 on n'avoit vu que deux Augustes s'asseoir sur le trône impérial; cette année Sévere donna ce titre à son fils cadet Géta, qui par-là devint le collegue de son pere et de son frere [3]. Ils suivirent, avec leur mere Julie, dans la Grande-Bre-

(1) Cujatius, *in Cod. Theod.*

(2) Zosim., lib. I, p. 11.

(3) La premiere médaille, sur laquelle l'existence simultanée des trois empereurs est exprimée par l'abréviation AVGGG, appartient au tyran Régalien. Quant aux inscriptions, la seule sur laquelle on lût AVGGG, appartient à Théodose et à ses fils. Mais, en 1805, je fis connoître à l'institut (*IIIe Classe*, tome I) une inscription trouvée à Lyon en 1780, consacrée à conserver le souvenir du repentir des habitants de cette ville, et de leur soumission à l'heureux vainqueur d'Albin, à Septime Sévere. En voici le commencement et la fin:

*pro*VIDE*ntiæ deorum*
BONAE · MENTI · AC · RE
DVCI · FORTVNAE · RED
HIBITA · ET · SVSCEPTA
PROVINCIA.
T*itus* FLAVIVS · SECVNDVS · PHILIPIA
NVS · V*ir* C*larissimus* LEG*atus* AVGGG*ustorum*.
. . . .
ARAM · CONSTITVIT · AC
DEDICAVIT.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

tagne, l'empereur qui avoit saisi avec empressement le prétexte d'y apaiser quelques troubles, pour cueillir des lauriers dans le nord, pour arracher ses fils et ses soldats aux plaisirs et à la vie oisive de Rome[1]. Quoique la goutte, dont il étoit attaqué, lui permît rarement de voyager à cheval, il fit une diligence extraordinaire. Hadrien avoit élevé un mur qui séparoit la Calédonie (l'Ecosse) et le pays des Méates de celui des Bretons; Sévere, l'an 210, en éleva un qui séparoit les Calédoniens des Méates[2], et qui s'appuyoit sur l'Océan par ses deux extrémités (entre la riviere de Clyde et le golfe de Forth).

Ayant obligé les Calédoniens à demander la paix, Sévere ajouta à ses titres celui de Britannicus, qu'il donna aussi à ses fils. Mais la fortune, qui l'avoit toujours favorisé, l'abandonna dans cette contrée; il y éprouva le plus grand chagrin qui puisse affliger un pere. Caracalla, marchant à côté de l'empereur, à la tête de l'armée et à la vue de l'ennemi, arrêta son cheval, et tira son épée du fourreau, comme s'il eût voulu percer le prince. Il fut retenu par le cri que jeterent tous ceux qui accompagnoient l'empereur, et qui fit retourner Sévere[3]. Celui-ci vit l'épée nue dans la main de son fils, mais il retint sa colere en public. Ensuite, s'étant mis sur son lit, avec une épée près de lui, il fit venir Caracalla en présence de Castor son chambellan intime, et du préfet du prétoire Papinien, et il lui dit: «Si vous voulez «commettre un parricide, satisfaites à présent vos desirs, et non «pas à la vue de toute la terre, des amis, et des ennemis. Mais, «si vous avez encore quelque répugnance à le commettre vous-«même, donnez-en l'ordre à Papinien. Vous êtes son empereur, «il doit vous obéir.»

(1) Dio, LXXVI, 11. (2) Spart., XVIII. (3) Dio, LXXVI, 14.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

Caracalla ne fut pas touché de tant d'indulgence; il souleva les troupes contre Sévere, qui, disoit-on, n'étoit plus capable de commander, à cause de la goutte qui le tourmentoit sans cesse. Mais l'empereur donna encore des preuves de sa fermeté. Il fit amener devant son tribunal les officiers coupables et Caracalla[1], puis il ordonna qu'on tranchât la tête à tous, excepté à son fils. Portant ensuite la main à son front, il dit à ceux qui lui demandoient grace: «Vous sentez à présent que c'est la tête qui com«mande, et non les pieds[2].» Dion raconte que ce fils impie hâta, selon l'opinion commune, la mort de Sévere, qui cessa de vivre à Eboracum (York), dans la Grande-Bretagne, le 4 de février de l'an 211, âgé de près de soixante-six ans, dont il avoit régné près de dix-huit.

Sévere se fit apporter, quelques instants avant sa mort, l'urne d'or qui devoit renfermer ses cendres, et il dit en la voyant: «Tu «vas renfermer tout entier celui que la terre n'a pu contenir.» On la transporta à Rome, et on la déposa, après la célébration de son apothéose, auprès de celles des Antonins, dans le mausolée d'Hadrien. Hérodien[3] nous a conservé seul les détails de cette pompeuse cérémonie.

Cet empereur avoit écrit sa vie avec assez de vérité, selon Spartien; mais cependant Dion[4], historien contemporain de Sévere, n'a pas cru devoir se conformer toujours à ses récits. Il avoit eu deux épouses: Marcia, qui mourut avant qu'il fût parvenu à l'empire, et Julia Domna Pia, mere de Caracalla, de Géta, et de deux filles.

Sévere étoit grand, bien fait; il avoit les cheveux blancs et frisés; sa barbe étoit fort longue; ses traits inspiroient le res-

(1) Spart., XVIII.
(2) Ibid., XV.
(3) Herod., IV, 3.
(4) Lib. LXXV, 7.

pect; il avoit une voix agréable, quoiqu'il conservât même étant vieux quelque chose de la prononciation dure des Africains[1]. Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Les portraits de Sévere sont, si l'on excepte ceux de Lucius Verus, les plus nombreux de tous ceux des empereurs que renferment les collections d'antiques. Leur authenticité est prouvée par les beaux médaillons de ce prince, et par leur conformité avec le portrait que Spartien en a tracé, et qui a été reproduit ci-dessus. Le prince Barberini possede une statue héroïque en bronze de Sévere : ce monument est très précieux; car l'avidité des barbares pour les métaux a laissé parvenir jusqu'à nous très peu de statues de bronze.

On voit ici sous le n° 1 et 2 de la planche XLVII, la face et le profil d'un buste de Sévere, renfermé dans le musée royal avec le n° 114. Il est bien conservé et d'un beau style. L'empereur est revêtu du *paludamentum* (chlamyde, ou *sagum* des généraux), jeté sur la cuirasse. La ressemblance de ce buste est prouvée par le médaillon de bronze du n° 4, et par la médaille de bronze du n° 3. Sur le premier, qui a été frappé l'an 195, paroît le buste de Sévere, couronné de laurier, revêtu de la cuirasse et du *paludamentum*, avec la légende L*ucius* SEPTIMIVS PERTINAX AVG*ustus* IMP*erator* IIII. Revers: Hercule nu, debout, tenant sa massue avec la main droite, et la dépouille d'un lion avec la gauche; à ses côtés, Bacchus debout, tenant avec la main droite un vase à deux anses (*cantharus*), et un thyrse avec la gauche; à ses pieds est une panthere: légende, DIS AVSPICIBVS (aux Dieux protecteurs) P*ontifex* M*aximus* AR (par erreur de l'artiste pour TR*ibunitia*) P*otestas* III. COS. (*consul*) II. P*ater* P*atriæ*. N° 1, 2, 3, et 4.

(1) Spart., XIX.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

Ce médaillon confirme le récit de Dion[1], qui dit que Sévere avoit élevé un grand temple en l'honneur de ces deux divinités. Sur la médaille de bronze du n° 3 on voit un buste pareil, avec la légende SEVERVS PIVS AVG*ustus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* XII. Revers: l'empereur debout, en costume civil, versant une patere sur un autel, aux côtés duquel sont debout Bacchus et Hercule, avec leurs attributs (comme sur le médaillon); au bas, le Tibre à demi couché, et un porc conduit par un victimaire; légende, COS. (*consul*) III. LVD*os* SAEC*ulares* FEC*it* S. C. Ce fut en l'année 204 que Sévere célébra les jeux séculaires.

N° 3. Le n° 3 de la planche XLVIII présente un précieux camée du cabinet du roi, formé de trois couches d'agate de couleurs différentes, une blanche entre deux bleues. On y voit les bustes de Sévere, de Julia Domna, son épouse, et de ses fils Caracalla et Géta.

Julia Domna Pia, épouse de Septime Sévere, dut aimer, par reconnoissance, l'astrologie, lors même qu'elle eût connu la vanité de cette prétendue science; car Sévere l'épousa uniquement à cause du thême de sa naissance, qui lui promettoit un roi pour mari[2]. En effet, elle étoit née dans les derniers rangs de la société, à Emese en Syrie; et cependant Sévere, qui avoit beaucoup étudié l'astrologie, et qui étoit dévoré du desir de régner, ayant appris le pronostic de la grandeur promise à la jeune Syrienne, l'épousa après la mort de Marcia, sa premiere femme. L'ensemble de la conduite prudente et calculée de Sévere fait penser que, lors même qu'il n'auroit pas ajouté foi à la prédiction des astrologues, il auroit encore lié son sort à celui de

(1) Lib. LXXVI, 16. (2) Spart., *in Severo*, III.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Planches XLVII et XLVIII.

Julia Domna, afin que les Romains en fussent frappés et qu'ils entrevissent dans l'arrêt du destin un motif pour élever Sévere au premier rang. On n'en peut reculer l'époque plus tard qu'à l'an 175 (928 de Rome), année de la mort de Faustine jeune; car Dion[1] dit que cette impératrice fit elle-même des dispositions pour ce mariage.

Victor[2] assure que Julia fut toujours chere à son époux, quoiqu'il eût découvert une conjuration contre lui, dans laquelle elle étoit entrée, et quoiqu'il n'ignorât pas la vie licencieuse qu'elle menoit pendant qu'il faisoit des lois rigoureuses contre les adulteres. Ce fut donc en vain que Plautien, favori de Sévere, jaloux de cette intimité, forma contre elle plusieurs accusations. Pour en détruire l'effet, elle s'attacha à l'étude de la philosophie, et s'entoura de sophistes; elle ordonna à Philostrate d'écrire la vie d'Apollonius de Tyane[3], qui est parvenue jusqu'à nous.

Sévere l'emmena avec lui et avec les deux fils dont elle l'avoit rendu pere, Caracalla et Géta, dans son expédition contre les Calédoniens (les Ecossois). Là elle reprocha un jour à l'épouse d'un de ces barbares la facilité avec laquelle les femmes de son pays s'abandonnoient à tous les hommes. «Nous remplissons «mieux que vous autres Romaines, répondit celle-ci, le vœu de «la nature; car nous vivons publiquement avec les hommes les «plus recommandables, tandis que vous accueillez en secret le «rebut de l'espece humaine[4].»

Quoique Caracalla, devenu empereur, témoignât à Julia Domna une grande considération, elle ne put cependant parvenir à établir la paix entre ses deux fils; et le dernier, Géta, fut poignardé entre ses bras. Peu s'en fallut qu'elle n'éprouvât le

(1) Lib. LXXIV, 3.
(2) *Cæsar.*, XX.
(3) Philost., *Vit. Apoll.*, I, 3.
(4) Dio, LXXVI, 16.

même sort, à cause de la douleur qu'elle témoigna de cet horrible meurtre[1]. Elle la renferma depuis dans son sein, et elle reconquit les bonnes graces de Caracalla, à qui elle donnoit quelquefois de sages conseils. Mais ce rapprochement et la vie licencieuse qu'elle avoit toujours menée firent naître le bruit qui se répandit, bruit qui a été confirmé par Spartien, par Eutrope, et par Victor[2] (mais qui semble démenti par le silence de Dion et d'Hérodien, les deux seuls écrivains contemporains), qu'elle s'étoit présentée devant son fils presque nue; que ce prince, frappé des traits de beauté qu'elle conservoit encore, s'étoit écrié: « Ah! s'il étoit permis! » qu'elle lui avoit répondu: « Vous êtes empereur; vous faites les lois, et vous n'en recevez « pas; » et qu'alors il avoit célébré avec elle toutes les cérémonies civiles et religieuses du mariage. De là vint le surnom affreux de Jocaste, que lui donnerent les Alexandrins.

La résolution qu'elle prit de se laisser mourir de faim, après le meurtre de Caracalla, sembla confirmer ces bruits honteux; mais Macrin, le meurtrier, l'ayant assuré par ses lettres qu'il lui conservoit le titre d'Auguste et les honneurs des impératrices, elle prit des aliments. Cependant le nouvel empereur, voyant qu'elle montroit publiquement le desir d'exercer quelque pouvoir, lui fit ordonner de sortir d'Antioche, où il résidoit; alors elle exécuta son premier dessein, et elle mourut de faim l'an 217. Dion[3] dit que son corps fut transporté à Rome, déposé d'abord dans le tombeau des Césars Caïus et Lucius, et ensuite dans le monument des Antonins.

Julia Domna eut deux fils célebres dans l'histoire, et deux filles entièrement inconnues. Sa sœur, l'illustre Maesa, fut mere

(1) Spart., *Carac.*, III.

(2) Spart., *Carac.*, X; Eutr., *in Carac.*; Vict., *in Cæs.*

(3) Lib. LXXVIII, 24.

de Soémias et de Mamée; à la premiere desquelles Elagabale dut le jour, comme Alexandre Sévere le dut à la seconde.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Planches XLVII et XLVIII.

On croit généralement aujourd'hui que le nom propre, le nom syrien de cette impératrice, étoit Domna; qu'elle y ajouta, suivant l'usage des Orientaux soumis aux Romains, un nom pris dans leur langue, celui de Julia; et enfin que Pia fut, comme Félix, un surnom honorifique[1].

N° 1, 2, et 4.

Les médaillons et les médailles de Julia Domna prouvent qu'elle étoit fort belle, comme le dit Spartien[2]. On voit ici, à la planche XLVIII, sous le n° 4, un médaillon de bronze sur lequel est gravé le buste de Julia Domna, avec la légende IVLIA · AVGVSTA. Revers : femme de bout, tenant de la main droite des épis, et une longue torche de la gauche; un autel à ses côtés; légende, CERES. Visconti reconnut, d'après les médailles, le buste colossal de Julia Domna, qui est conservé dans le musée Pio-Clémentin, et dont la face et le profil sont gravés ici sous les n° 1 et 2. Il attribua à cette princesse, sur le même fondement, une belle statue du musée royal, n° 93, qui la représente comme on peignoit la Pudicité, c'est-à-dire enveloppée dans sa *palla* de la tête aux pieds.

§. 2. CARACALLA,

ET PLAUTILLE SON ÉPOUSE.

Des trois choses que Septime Sévere avoit recommandées en mourant à ses fils, Caracalla n'exécuta que les deux dernieres, mais il les exécuta dans toute leur étendue : «Soyez unis; enri-

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 198. (2) *In Carac.*, X.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille
Pl. XLIX.

«chissez les militaires, et méprisez vos autres sujets[1].» Il épuisa plusieurs fois le trésor public pour faire d'immenses largesses aux soldats, espérant qu'ils ne chercheroient point à venger le meurtre de Géta. Il leur permit aussi de se marier; ce qui détruisit l'esprit militaire, et prépara les désastres des regnes suivants.

Le trait le plus saillant du caractere de Caracalla a été bien exprimé par Montesquieu[2]: «On pourroit l'appeler non pas un «tyran, mais le destructeur des hommes. Caligula, Néron, et «Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit «promener sa fureur dans tout l'univers.»

Caracalla est le nom sous lequel le fils aîné de Sévere et de Julia Domna est le plus connu; il lui fut donné à cause d'un manteau ouvert très long, bigarré de diverses couleurs, garni le plus souvent d'un capuchon semblable à celui que portent hors de leurs maisons les patriarches grecs, appelé *caracalla*. Cet insensé l'avoit emprunté des Gaulois, et il l'avoit fait adopter aux soldats romains. Antonin étoit encore un surnom dont son pere l'avoit décoré pour le rendre agréable au peuple. Son véritable nom étoit Bassianus; il avoit été celui de son aïeul maternel[3].

L'an 188 vit naître Caracalla à Lyon, dans les Gaules, dont son pere étoit gouverneur. Un empereur romain d'odieuse mémoire, Claude, avoit pris naissance dans la même ville. Si l'on en croit Spartien[4], Caracalla fut dans ses jeunes ans d'une humeur douce, doué de quelques talents, agréable à sa famille et au peuple, et ne donna aucune marque de ce naturel féroce qui se développa dans un âge plus avancé. Les chrétiens attribuerent

(1) Dio, LXXVI, 15.
(2) *Grandeur des Romains*, XVI.
(3) Vict., *Epitom.*
(4) *In Carac.*, I.

ces heureux commencements aux bons sentiments que lui avoit inspirés sa nourrice, qui, selon Tertullien[1], auteur contemporain, étoit chrétienne. Pendant les deux premieres années du regne de Sévere, il n'obtint aucune distinction; mais, l'an 196 (949 de Rome), son pere, marchant contre Albin, le créa César à Viminacium (ville détruite aujourd'hui, et dont on voit des restes sur le Danube, près de Smendria et de Passarovitz), et substitua à son nom barbare, Bassianus, ceux de Marcus Aurelius Antoninus. Le sénat, par l'ordre de son pere, lui permit de porter les ornements impériaux[2]; de là vient sans doute qu'il est désigné sur plusieurs monuments de l'an 197 par les mots *destinatus imperator*. Enfin, l'an 198, il fut appelé Auguste, et revêtu de la puissance tribunitienne par son pere et par les armées.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

Sévere emmena dans sa derniere expédition contre les Calédoniens sa femme et ses deux fils, qui portoient comme lui le titre d'Auguste, avec les ornements impériaux. Le motif ostensible étoit le dessein d'arracher aux voluptés de Rome les jeunes princes; mais celui qui détermina l'empereur fut la haine de Caracalla pour Géta, qui éclatoit à chaque occasion, et qu'il espéroit contenir par sa présence. Les espérances de Sévere furent bien déçues, lorsqu'il vit ce fils dénaturé attenter à la vie de son pere, et chercher à perdre Géta dans l'esprit de l'armée. Sa mort, arrivée le 4 février de l'an 211 (964 de Rome), laissa un libre cours aux fureurs de Caracalla. Du moment où il fut créé empereur, les flatteurs s'emparerent de son esprit, et corrompirent son cœur. La fierté, la cruauté, et la colere, qui éclatoient dans toutes ses actions, le rendirent l'objet de la haine géné-

(1) *Ad Scap.*, IV. (2) Spart., *Sev.*, XIV.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

rale. Il devint emporté, violent, léger, et changeant[1]. On remarquoit que, né dans la Gaule, fils d'un pere africain et d'une mere syrienne, il n'avoit aucune des bonnes qualités qui distinguoient les habitants de ces contrées; mais qu'il étoit au contraire téméraire, aventureux, inconstant, timide comme les Gaulois; aigre, rude comme les Africains; et fourbe, artificieux comme les Syriens; enfin il agissoit en toute occasion avec emportement, comme s'il eût été en colere, et il s'étudioit à donner aux traits de son visage, que la nature avoit déja empreints de férocité, un air farouche et sombre. Il n'aima jamais personne; et s'il témoigna de l'affection à quelques uns, ce fut à ceux qu'il haïssoit le plus et qu'il vouloit perdre.

Caracalla se hâta, après la mort de son pere, de conclure un traité de paix avec les Calédoniens. Il partit ensuite pour l'Italie avec sa mere et son frère, que les troupes l'avoient forcé de reconnoître empereur et son égal en puissance. Cette affection des troupes pour Géta suspendit pendant quelque temps les projets sanguinaires de Caracalla, et augmenterent sa haine. Julia Domna étoit sans cesse occupée à maintenir la concorde entre ses deux enfants. Pendant le voyage, ils n'habiterent jamais la même demeure. Arrivés à Rome, ils se partagerent le palais impérial; palais si vaste, qu'il surpassoit en étendue, dit Hérodien[2], la plus grande ville du monde, la capitale exceptée. Ils voulurent même partager l'empire, et donner l'Europe avec l'Afrique à l'aîné, l'Asie avec l'Egypte au second; mais les Romains, effrayés de ce projet, témoignerent une répugnance invincible pour la division de l'empire, qui eut lieu cependant quatre-vingts ans après, sous le regne de Dioclétien. Enfin, l'an 212, Caracalla,

(1) Dio, LXXVII, 6; Spart., 2; Herod., IV, 4. (2) Lib. IV, 1, 5, etc.

ayant invité le malheureux Géta à se rendre chez leur mere pour s'y réconcilier, l'y fit poignarder par des centurions dans les bras même de Julia, qui fut couverte de sang et blessée à la main. Dion[1] fait entendre que Caracalla fut le meurtrier; car il dit que « le fratricide n'eut pas honte de consacrer à Sérapis « l'épée avec laquelle il avoit tué son frere. »

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX.

Aussitôt que le crime fut consommé, Caracalla se réfugia dans le camp des prétoriens, accusant Géta de l'avoir forcé à prévenir par sa mort les complots que cet infortuné auroit formés contre ses jours. Il ajouta que, devenu seul maître de l'empire, il pourroit, selon son desir le plus ardent, les combler d'honneurs et de biens; et il augmenta d'abord de moitié la quantité de blé qu'on leur distribuoit chaque jour; ensuite il leur donna à chacun 2,500 drachmes attiques[2] (environ 2,300 fr. de notre monnoie actuelle). Ainsi fut dissipé en un seul jour, et pour faire oublier un fratricide, le trésor immense qu'avoit formé Sévere par son économie et par la confiscation des biens de tant d'innocents immolés à son avarice. Dans le sénat, Caracalla osa avouer son crime. Il prétendit le faire excuser par l'exemple de Romulus, et pardonner, dit-on, en déifiant Géta[3]. Mais il poursuivit et fit mourir tous ceux qui avoient été ou que l'on soupçonnoit d'avoir été attachés à ce prince. Les historiens s'accordent à porter à vingt mille le nombre de ces malheureux, parmi lesquels on compte le célebre jurisconsulte Papinien, préfet du prétoire, que l'empereur avoit pressé de lui composer un discours pour excuser son crime devant le peuple, et qui avoit répondu à ses pressantes sollicitations, « Il est plus « difficile d'excuser un parricide que de le commettre, et c'est

(1) Lib. LXXVII, 23.
(2) Herod., IV, 8.
(3) Ce fait sera discuté dans la vie de Géta.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLIX.

« commettre un second parricide que de flétrir la mémoire d'un « innocent à qui on a ôté la vie. » De ce nombre fut encore le fils de l'empereur Pertinax, qui, entendant donner à Caracalla les surnoms de Sarmatique et de Partique, y ajouta celui de Gétique, par allusion à Géta et aux Getes (les Moldaves).

Les remords, dont les furies n'étoient aux yeux des païens instruits que le symbole, vengerent l'humanité outragée, et déchirerent l'ame du criminel que les lois ne pouvoient atteindre. Des songes affreux, des spectres ensanglantés, troublerent son sommeil, et détruisirent sa santé; en vain immola-t-il des victimes dans les temples les plus célebres de l'empire, en vain eut-il recours aux plus habiles magiciens, rien ne put rendre le calme à son esprit. Pour faire diversion à ses angoisses, il ne cessa, jusqu'à sa mort, de répandre le sang humain.

Saint Augustin[1], que sa charité pour les hérétiques doit faire comparer à Fénélon, a donné de grands éloges à l'acte solennel par lequel Caracalla déclara citoyens romains tous ses sujets de condition libre. Au premier coup d'œil on peut regarder cet acte comme le résultat d'une noble philanthropie; mais voici comment Dion, sénateur sous Caracalla, l'a jugé. « Il dépouilla, dit-il, « tout l'univers pour enrichir les soldats, ou pour revendre ses « dépouilles... Outre les impôts qu'il créa, il exigea le dixieme « (au lieu du vingtieme, que l'on payoit auparavant) des esclaves « que l'on affranchissoit, des héritages que pouvoient recueillir « certaines personnes, et de toute espece de donation; car il « avoit aboli, et le droit d'hériter de ceux qui étoient morts in- « testats et les privileges reconnus par les lois en faveur de ceux « qui héritoient de leurs proches parents. C'est pourquoi il ac-

(1) *Civit.*, V, 17.

« corda le droit de cité à tous ceux qui faisoient partie de l'em- « pire romain; en apparence pour relever leur condition, mais « en réalité pour augmenter les profits du fisc, car les étrangers « ne payoient presque aucun de ces impôts. »

Comme il répandoit dans l'armée, avec une profusion inouie, les trésors de l'empire, Julia lui en fit des reproches, et l'assura qu'aucuns moyens, justes ou injustes, ne pourroient lui en faire recouvrer de nouveaux : « Soyez sans inquiétude, ma « mere, lui répondit-il; je ne manquerai jamais d'or tant que « j'aurai mon épée[1]. »

Aux exactions et aux cruautés de Caracalla se mêloient des actes de folie habituelle qui déceloient le dérangement de son esprit. Il avoit conçu pour Alexandre et pour tout ce qui pouvoit rappeler ce roi célebre une affection qui l'occupoit tout entier. Il avoit rempli la ville et les camps de ses statues; il avoit créé une phalange macédonienne qu'il commandoit, revêtu d'une armure pareille à celle du héros. Il l'appeloit l'Auguste de l'Orient. Le sénat reçut un jour une lettre de Caracalla qui lui apprenoit que l'esprit d'Alexandre étoit entré dans son corps pour y vivre le nombre d'années qui lui avoient manqué. Enfin Hérodien[2] assure qu'il avoit fait peindre des figures sur lesquelles on voyoit réunis les portraits du fils de Philippe et celui du fils de Sévere.

Cette idolâtrie ridicule pour le nom d'Alexandre ne préserva pas les habitants de la ville que ce roi avoit fondée en Egypte des fureurs de Caracalla. Cet insensé vouloit se venger des railleries que les Alexandrins, légers et enclins à médire, s'étoient permises sur ses folies, et principalement sur le meurtre de Géta[3].

(1) Dio, LXXVII, 10. (2) Lib. IV, 8, 4. (3) Dio, LXXVII, 22.

Il cacha le but de son voyage, et dit qu'il avoit une grande envie de les connoître. Arrivé, l'an 216, dans les faubourgs, il reçut avec des marques de bienveillance et fit manger à sa table les principaux habitants qui étoient venus au-devant de lui avec les objets de leur culte les plus révérés. Après le repas, il leur fit ôter la vie; ensuite, ayant ordonné aux citoyens de se renfermer dans leurs maisons, il ordonna un massacre général. Le nombre des morts fut si grand, qu'il n'osa le faire connoître au sénat, et qu'il lui écrivit seulement qu'il importoit peu de savoir leur nombre et leur qualité, parcequ'ils avoient tous mérité ce funeste sort. Il ajoutoit qu'il étoit resté, pendant ce massacre, exempt de souillure dans le temple de Sérapis. Cependant il en avoit été le témoin, et il l'avoit dirigé par ses ordres, de ce temple, où il immoloit des victimes pour obtenir le calme de l'esprit et la santé, et où il avoit consacré le glaive, instrument de son fratricide.

Caracalla avoit préludé à cette horrible trahison par celles dont furent victimes Abgare, roi de l'Osrohene, ami des Romains, et le roi de l'Arménie, Vologese. Après les avoir attirés à sa cour sous différents prétextes, il les fit charger de fers. Mais il n'obtint pas de cette perfidie tout le succès qu'il s'étoit promis; s'il s'empara de l'Osrohene, il ne put vaincre les Arméniens, et depuis ces actes de perfidie une défiance générale le rendit l'objet de la haine publique.

Macrin, préfet du prétoire, vengea l'univers irrité: il l'étoit personnellement des railleries que lui adressoit chaque jour la bête féroce de l'Ausonie (c'est ainsi qu'un oracle avoit désigné Caracalla), et des reproches qu'il lui faisoit sur sa prétendue lâcheté. Voyant éloigner de la cour, sous différents prétextes, tous ses amis, il craignit que l'on ne cherchât à prévenir son ressentiment, il résolut de tuer le monstre. Le 8 d'avril 217,

Caracalla, allant à Carrhes, en Mésopotamie (aujourd'hui Harram), avec un cortege peu nombreux, pour offrir des sacrifices au dieu Men (symbole de la lune dans l'Orient), descendit de cheval pressé par quelques besoins. A la faveur de cette circonstance, Martial, un des trois conjurés, excité par Macrin, se jeta sur lui, et le poignarda. Caracalla périt ainsi, après six ans de regne, âgé de vingt-neuf ans. Ses restes furent rapportés à Rome, et déposés dans le tombeau des Antonins. Le récit des évenements qui suivirent la mort de Caracalla prouve à quel degré d'avilissement étoit tombé le sénat. «Tous les sénateurs, «dit l'historien Dion[1], qui en étoit un, et tous les particuliers, «hommes et femmes, le haïssoient mortellement, de sorte qu'ils «outrageoient sa mémoire en paroles et en actions. Cependant «le sénat ne le nota pas d'infamie, parceque les soldats, n'ob-«tenant pas sur-le-champ la paix et le repos qu'ils avoient es-«pérés, ni des largesses aussi grandes que leur en distribuoit «Antonin, le regretterent, et solliciterent son apothéose. Un «sénatus-consulte répondit à leurs vœux.» «De sorte que, dit «Spartien[2], le plus cruel des hommes, et, pour tout dire en un «seul mot, un parricide, un incestueux, l'ennemi de son pere, «de sa mere, et de son frere, fut mis au rang des dieux par «Macrin, son assassin, qui redoutoit les soldats et sur-tout les «prétoriens.»

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLIX.

Sévere l'avoit contraint à épouser Plautille, fille de son favori Plautien, qu'il fit mourir, la premiere année de son regne, avec la fille dont elle l'avoit rendu pere.

Caracalla étoit d'une taille médiocre, avoit un air sombre et farouche: il affectoit de pencher la tête d'un côté, pour imiter

(1) Lib. LXXVIII, 9. (2) Cap. XI.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLIX. Alexandre, et de froncer ses sourcils, parcequ'on lui avoit dit que par ce moyen son regard inspiroit la crainte et l'effroi.

N° 1. Les portraits de Caracalla et ses médailles sont très nombreux; mais celles-ci sont les dernieres de cette précieuse suite de bronzes qui, depuis Auguste, disputent pour la beauté du travail et la perfection des ressemblances, le premier rang aux pierres gravées. Celles de Caracalla l'ont fait reconnoître dans le superbe buste de la collection des Farnese (aujourd'hui à Naples), dans celui du musée royal, n° 51, dont on voit ici la face sous le n° 1 de la planche XLIX. Le regard farouche et le mouvement de la tête rappellent le soin qu'il apportoit à se donner l'air terrible, et à imiter Alexandre, dont la tête étoit inclinée. Il porte la chlamyde impériale (le *paludamentum*) sur la cuirasse.

N° 3, 5, et 4. On voit sous le n° 3 un beau médaillon de bronze sur lequel paroît le buste de Caracalla, âgé de neuf ans, la tête nue, avec la légende M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS CAES*ar,* qui est continuée sur le revers, SEVERI AVG*usti* PII FIL*ius*. Ce médaillon a été frappé en 197, année où le jeune César fut admis dans tous les colleges sacerdotaux; ce qui est exprimé par les instruments de sacrifice qui en forment le type. Le buste de Caracalla est couronné de lauriers sur les deux médailles de bronze des n° 5 et 4. La légende, M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS PIVS AVG*ustus,* est commune aux deux médailles; seulement on lit de plus sur la seconde GERM*anicus*. Revers de la premiere, Caracalla et Géta debout se donnant la main; au milieu d'eux, Sévere debout devant un autel. Légende, PONTIF*ex* TR*ibunitia* POT*estas* XIII. COS. (*consul*) XIII. Revers de la seconde, Esculape debout, Télesphore, et un globe à ses pieds; légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* XVIII IMP*erator* COS. (*consul*) IIII. P*ater* P*atriæ*. Elle rappelle les sacrifices que l'em-

Pl. XLIX.

N° 2.

pereur offrit en grande pompe à Esculape pour obtenir la santé et le repos d'esprit.

Le n° 2 présente un médaillon en marbe de Caracalla qui a fait partie de la collection de son éminence le cardinal Fesch. Il est exécuté en demi-relief, mais d'un travail excellent. L'empereur est représenté à l'âge de vingt ans environ, et avant qu'il eût pris l'habitude de pencher la tête, comme le faisoit le vainqueur de Darius.

Ce que nous savons de Plautille, épouse de Caracalla, est presque entièrement relatif à son pere Plautien, favori de Sévere, que j'ai fait connoître dans la vie de cet empereur. Aussi ambitieux que Séjan, ce favori parvint à faire épouser sa fille Plautille à Caracalla. On a proposé quelques doutes sur l'année où ce mariage fut célébré; mais Eckhel[1] a montré que ce fut l'an 202 (955 de Rome). «Plautien, dit l'historien Dion[2], auteur «contemporain, lui donna une dot qui auroit pu suffire pour «marier cinquante reines.... Il réduisit secrètement à l'état d'eu-«nuques cent citoyens libres, enfants, jeunes, et même des peres, «pour servir sa fille et pour l'amuser comme musiciens.» Caracalla, qui supportoit avec chagrin les hauteurs du favori, n'épousa Plautille qu'avec répugnance, ne la rendit mere que d'une fille; et il s'éloigna d'elle dès les premiers jours du mariage[3]. Il la menaçoit souvent de la faire mourir, ainsi que son beau-père. De sorte qu'il vit avec satisfaction Sévere, après le meurtre de Plautien, l'an 203, exiler en Sicile la fille et la petite-fille de ce favori. Plautille y fut traitée d'abord avec humanité; mais bientôt, ayant été transportée dans l'île de Lipari, selon Dion, elle

(1) *D. N. V.*, VII, 180. (2) Lib. LXXV, 14; LXXVI, 1. (3) Herod., III, 35, 43.

Chap. VII Septime Sévère et sa famille Pl. XLIX

y vécut dans les privations et les alarmes. Enfin Caracalla ajouta au meurtre de Géta celui de sa propre épouse, qu'il fit mourir avec sa fille l'an 212 (965 de Rome).

Dion dit[1] que Plautille étoit d'une impudence extrême.

N° 7. Les fouilles exécutées dans les ruines de Gabies en 1792, par les ordres du prince Marc-Antoine Borghese, ont fait découvrir le buste de Plautille du n° 7, qui est placé dans le musée royal sous le n° 336. Les médailles de l'impératrice n'ont laissé aucun doute sur la ressemblance de ce portrait, qui a été trouvé avec ceux de deux des princes de la famille de Septime Sévere, dans l'Augusteum de Gabies[2].

N° 8. La coiffure volumineuse que porte Plautille sur les médailles, et la réunion des sourcils, ont aidé à la reconnoître dans le buste précédent et dans celui du n° 8. Celui-ci, qui est d'un beau travail, faisoit partie de la collection de son éminence le cardinal Fesch: c'est un médaillon de marbre en demi-relief.

N° 6. La médaille de bronze du n° 6 justifie l'attribution de deux bustes à Plautille. On voit d'un côté sa tête avec une coiffure volumineuse, et la légende PLAVTILLA · AVGVSTA. Revers: VENVS · VICTRIX · S · C. (Vénus) *victorieuse*, debout, demi-nue, tient une pomme de la main droite, et une palme de la gauche, qui est appuyée sur un bouclier; debout à ses côtés un petit amour ailé tient un casque.

§. 3. GÉTA, EMPEREUR.

La fin déplorable de Géta, poignardé dans les bras de sa mere par son frère Caracalla, excite un intérêt si vif pour ce jeune

(1) Lib. LXXVI, 3. (2) *Monum. Gab.*, tav. XXII.

prince, que l'on recherche avec plus d'empressement tout ce qui peut faire connoître son caractere. Il paroît qu'après quelques légers désordres reprochés à son enfance, et qu'il fit bientôt oublier, il développa les sentiments les plus généreux et les plus opposés à la sévérité cruelle de son père, et à la froide cruauté de son frere. Sévere[1], poursuivant les derniers partisans de Niger et d'Albin, dit à ses fils : «Je vous délivre de vos ennemis.» Caracalla en témoigna de la joie, et proposa même d'étendre ces rigueurs à leurs enfants. Mais Géta, à peine sorti de l'enfance, demanda si le nombre de ces infortunés étoit grand, et s'ils avoient des parents. Sur la réponse affirmative de Sévere, il lui dit : «Il y aura donc beaucoup plus de personnes affligées que «de personnes satisfaites de notre victoire.» S'adressant ensuite à Caracalla, «Vous qui ne pardonnez à personne, vous pouvez «aussi tuer votre frère!»

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille. Pl. XLVIII.

Lucius Publius Septimius Géta naquit, selon Tillemont[2], l'an de Rome 942, 189 de l'ere vulgaire (il y a quelques doutes sur cette date, que l'on avance d'une année), de Septime Sévere et de Julia Domna. Lucius étoit le prénom de son pere, et Publius Septimius Géta étoient les noms de son oncle ou de son aïeul paternel. Sévere lui donna le titre de César l'an 198, en déclarant Auguste son aîné Caracalla. Revêtu de la dignité suprême, celui-ci ne se contraignit plus ; il laissa paroître en toute occasion la haine qu'il avoit conçue pour son frere dès sa plus tendre enfance. Les ames d'Etéocle et de Polynice sembloient animer Caracalla et Géta[3]. En vain Sévere et leur mere Julia Domna faisoient-ils chaque jour tous leurs efforts pour les réconcilier, les flatteurs et les valets attisoient le feu de la discorde, cherchant

(1) Spart., *Get.*, IV. (2) Tom. III, p. 450. (3) Herod., III, 23.

Chap. VII.
Septime Sévere et sa famille.
Pl. XLVIII.

à complaire chacun à celui des deux de qui il attendoit sa fortune.

Enfin Sévere, soit par esprit de justice, soit pour mettre un terme aux persécutions que Caracalla, devenu tout puissant en recevant le titre d'Auguste, faisoit essuyer à Géta, déclara celui-ci Auguste, c'est-à-dire égal en puissance à son frère, l'an 209 (962 de Rome), selon Eckhel[1]. Mais il fournit un nouvel aliment à la haine jalouse de l'impie Caracalla. La mort de Sévere, arrivée l'an 210, détruisit tous les obstacles qui pouvoient en retarder les effets.

Pendant le voyage que firent les deux frères pour rapporter à Rome les cendres de leur père, ils ne mangerent et ils ne logerent jamais ensemble, crainte du poison[2]. Arrivés dans la capitale, ils habiterent le palais impérial, mais après l'avoir divisé en deux parties entièrement distinctes. Rome et le reste de l'empire furent aussi divisés d'affection, et s'attacherent à l'un ou à l'autre des deux empereurs. Malgré la défiance habituelle de Géta, il fut trompé par Caracalla, qui l'avoit fait inviter par leur mere à se rendre chez elle, pour y terminer leurs querelles. A peine y fut-il entré, que Caracalla appela des centurions qu'il avoit apostés et qui s'élancerent sur son malheureux frere. Celui-ci se jeta dans les bras de Julia Domna, où Caracalla le poignarda l'an 212 (965 de Rome). Il blessa même cette mere infortunée. Géta étoit âgé de près de vingt-trois ans.

Au bruit de ce fratricide, les prétoriens s'agiterent vivement; ils aimoient Géta, dont le caractere noble et doux lui avoit concilié l'affection générale. Ils s'apprêtoient même à venger sa mort, lorsque Caracalla accourut dans leur camp, accusa son frere des

(1) *D. N. V.*, VII, 230. (2) Herod., IV, 1.

plus noirs complots, et dit qu'il avoit été forcé de le prévenir par une juste punition. Il promit aux soldats des sommes immenses; alors ceux-ci le reconnurent seul empereur, et déclarerent Géta ennemi de l'empire. Le sénat, intimidé par la présence des militaires, fit la même déclaration; loin de lui décerner les honneurs de l'apothéose, comme l'ont assuré quelques auteurs[1], sans autre fondement qu'un jeu de mots de Spartien[2], historien peu exact. La haine de Caracalla ne fut pas assouvie par la mort de Géta; il fit mourir non seulement ses amis, mais encore ceux qui avoient écrit ou prononcé son nom; de sorte que les poëtes n'osoient plus donner aux esclaves, dans leurs comédies, leur nom ordinaire de Géta[3]. Il fit fondre ses monnoies, détruire ses statues, effacer son nom sur les monuments publics, comme on le voit sur plusieurs marbres, et entre autres sur l'arc de Sévere à Rome.

L'histoire ne donne aucune femme à Géta; elle se tait aussi sur son portrait, si ce n'est que Spartien dit qu'il étoit «naturellement beau.»

N° 6 et 7.

Malgré l'acharnement avec lequel Caracalla fit détruire les portraits de Géta, nous possédons un grand nombre de ses médailles, qui lui ont fait attribuer par Visconti[4] un buste du musée royal, n° 77. On en voit ici la face et le profil sous les n° 6 et 7. La rareté des bustes de ce prince ne fait pas le seul mérite de celui-ci; le travail est très beau, et la conservation parfaite: il est plus grand que nature; et le marbre dont il est fait ressemble à l'ivoire; c'est celui que nos sculpteurs appellent marbre de Paros; sa ressemblance avec l'ivoire rappelle le *corolíticos* de Pline[5]. Ce

(1) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 134.
(2) *In Get.*, II.
(3) Dio, LXXVII, 12.
(4) *Monum. Gab.*, tav. IV.
(5) Lib. XXXVI, 8.

Chap. VII. Septime Sévere et sa famille.

précieux buste fut trouvé, en 1792, dans les ruines de Gabies, avec ceux de Sévere, de Caracalla, etc.

Pl. XLVIII.

On a long-temps attribué à Géta une cornaline de la collection des Farnese, conservée à Naples (à Capo-di-monte); mais elle représente Hadrien, et on la trouve dessinée dans cet ouvrage avec les autres portraits de cet empereur.

N° 5.

La ressemblance du buste de Gabies est justifiée par la médaille de bronze gravée ici sous le n° 5. Le portrait de Géta est bien dessiné; on lit autour de sa tête nue, SEPTIMIVS GETA CAES*ar*. Revers : Jupiter Sérapis debout avec le *modius* (mesure pour les grains), sur sa tête, dans un temple à deux colonnes; légende, IOVI SOSPITATORI (à Jupiter Sauveur) S. C.

CHAPITRE VIII.

*SUCCESSEURS DE CARACALLA**.

Ici finit le second siecle de l'ere vulgaire, celui des Antonins, appelé avec justice l'âge d'or de l'empire romain. Le précédent, celui des douze Césars, peut être appelé l'âge de bronze, à cause de quelques bons princes dont les regnes se sont trouvés placés entre ceux de plusieurs monstres, nés pour être les fléaux du genre humain. Le troisieme siecle de l'ere vulgaire doit, pour achever cette peinture morale, porter le surnom d'âge de fer. Tous les maux en effet vinrent fondre sur l'empire romain. Les armées élisoient toutes des empereurs; on vit plus de vingt généraux revêtus à-la-fois de la pourpre impériale. Le sénat n'eut aucune part aux élections; devenu l'instrument passif de la milice, à peine lui demanda-t-on quelquefois la confirmation des choix faits dans des contrées éloignées. Les barbares, soudoyés, appelés même par les compétiteurs à l'empire, pillerent et envahirent de riches provinces. Pl. L.

Dion[1], écrivain contemporain, trace le tableau suivant des armées romaines : « Une autre guerre, non une guerre étrangere, « mais une guerre intérieure, vint déchirer l'empire, car non « seulement les soldats supportoient avec peine la honte de leur « défaite; mais, ce qui est bien plus fâcheux, devenus par leur

(*) Mes guides, dans ce chapitre, sont les mêmes que ceux des chapitres précédents.

(1) Lib. LXXVIII, 28, 27.

Chap. VIII
Successeurs de Caracalla
Pl. I.

«vie dissolue étrangers à toute discipline, ils n'exécutoient qu'à «regret les travaux militaires, et ils répugnoient à reconnoître «pour chef un homme qui commandât avec autorité : attentifs «uniquement à se partager des largesses immenses, ils avoient «en horreur tout ce qui forme et occupe le soldat.... De là vint «(avoit déja dit l'historien) que l'empereur, n'osant entreprendre «une guerre avec des armées indisciplinées, acheta la paix, non «seulement par un tribut payé au roi ennemi, mais encore en «répandant l'or parmi ses courtisans.» Ces paix, chèrement achetées furent toujours de courte durée; et les impôts allerent sans cesse en croissant, jusqu'à la ruine de l'empire.

Ces temps de calamité sont l'époque du chaos de l'histoire. «Rarement, dit l'historien de ce siecle[1], les écrivains ont rempli «la difficile tâche de peindre avec vérité ceux qui n'ont été ap-«pelés tyrans que par l'effet des victoires de leurs heureux ri-«vaux. Il faut pour les connoître recourir aux annales et aux «monuments. Ce qu'ils ont fait de grand est ravalé dans les «écrits du temps; le reste de leurs actions est passé sous silence. «On met peu de soin à connoître leur origine et leur vie; c'est «assez de raconter leur présomption, la guerre dans laquelle ils «ont été vaincus, et leur fin honteuse.... Il est difficile d'écrire «l'histoire de ceux d'entre eux qui n'ayant pas régné, ou qui «n'ayant pas été reconnus par le sénat, ou qui ayant été bientôt «mis à mort, n'ont pu acquérir quelque degré de célébrité[2].»

§. 1. MACRIN, EMPEREUR.

On ne peut donner une idée plus exacte de Macrin qu'en rapportant ce que Dion[3], sénateur à cette époque, dit des senti-

(1) Spart., *in Pesc.*, I. (2) Ibid., IX. (3) Lib. LXXVIII, 18.

Chap. VIII.
Successeurs de Caracalla.
Pl. L.

ments du sénat, lorsqu'il apprit que les troupes avoient élu empereur ce préfet des prétoriens. «Livrés à la joie que leur cau-«soit la mort de la bête féroce (Caracalla), les sénateurs ne «pouvoient s'occuper de la bassesse de Macrin, et ils le recon-«nurent volontairement pour empereur. Ils pensoient alors «beaucoup moins à celui auquel ils devoient obéir qu'à celui «dont la tyrannie avoit cessé, trouvant qu'ils avoient plus à «espérer du premier maître que le hasard leur donneroit.»

Dion et Hérodien, auteurs contemporains, sans trop élever Macrin, lui accordent quelques vertus, telles que l'amour de la justice et le desir de rétablir la discipline militaire. Capitolin, qui n'écrivoit que sous Constantin, prête tous les vices à Macrin; mais l'historien d'Elagabale, Lampride[1], nous apprend que cet odieux empereur répandit les calomnies les plus affreuses contre Macrin, à qui il avoit arraché le diadême, et contre son fils Diaduménien. Il ajoute même que quelques historiens furent obligés de les insérer dans leurs écrits. On doit donc s'attacher de préférence aux témoignages de Dion et d'Hérodien. Ce n'étoit point assez pour ces lâches tyrans d'ôter la vie à leurs prédécesseurs, ils s'efforçoient encore de leur ravir l'estime de la postérité!

Marcus Opelius Macrinus, ou Opilius, naquit en Afrique, dans le pays appelé aujourd'hui le royaume d'Alger, l'an 164 (917 de Rome), dans la derniere classe. Il se fit connoître à Rome par son habileté dans l'administration; et Plautien, tout puissant sous Sévere, lui confia l'intendance de ses nombreux revenus. Caracalla le créa avocat du fisc, et bientôt après préfet des prétoriens, lorsque le célebre jurisconsulte Papinien fut disgracié. Dion[2] assure qu'il remplit avec équité les fonctions de cette

(1) *In Heliog.*, VIII. (2) Lib. LXXVIII, 11.

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. L.

charge, dont une des principales étoit de juger en dernier ressort les procès les plus importants. Il suivit dans la guerre des Parthes Caracalla; mais il conservoit un vif ressentiment des railleries que cet empereur lui adressoit sur son défaut de courage; et il haïssoit ce prince, parcequ'il le menaçoit souvent de le faire mourir. Il saisit la première occasion de se venger. Ayant vu dans les lettres dont Caracalla, occupé à conduire des chars, l'avoit chargé de lui faire l'extrait, un avis de Maternianus, qui rapportoit les prédictions des devins favorables à Macrin, il résolut de prévenir la colere du tyran, qui l'auroit condamné à mort uniquement à cause de ces prédictions. Macrin gagna deux tribuns, dont un assassina Caracalla le huitieme jour d'avril de l'an 217.

Les soldats cherchèrent un successeur à Caracalla pendant deux jours, et Macrin évita de se montrer pour n'être pas soupçonné de complicité avec les assassins. Mais il faisoit agir ses amis auprès des chefs, et il promettoit de grandes largesses aux soldats. Ceux-ci se déciderent enfin; et le 11 d'avril, anniversaire de la naissance de Sévere, ils donnerent pour successeur à son fils Caracalla le meurtrier de ce même fils. Pour signaler son avénement au trône, Macrin distribua l'or parmi les soldats, rappela les exilés, déclara nuls tous les actes de son prédécesseur; et fit brûler publiquement une grande quantité de poisons, que celui-ci avoit recueillis, pour être délivré secrètement de ceux dont il desiroit la mort[1]. Ensuite le titre de César, donné par les soldats à Diaduménien, fils de Macrin, leur procura de nouvelles largesses. Le pere prit aussi le nom de Sévere.

Macrin écrivit enfin au sénat pour lui annoncer son élection

(1) Dio, LXXVIII, 6.

Chap. VIII.
Successeurs de Caracalla.
Pl. L.

et l'élévation de son fils, et il en reçut la confirmation pour les motifs que j'ai déja exposés. Cependant les soldats qui avoient été attachés à Caracalla, et qui étoient affligés de n'avoir plus pour souverain un Antonin, demandoient à grands cris son apothéose. Macrin fut donc forcé de mettre au rang des dieux celui qu'il avoit fait assassiner; mais, pour éloigner tout soupçon et pour satisfaire la milice, il donna à son fils le nom d'Antonin. Il auroit agi avec plus de sagesse s'il se fût rendu sur-le-champ à Rome, où il étoit desiré, soit parcequ'on abhorroit la mémoire de Caracalla, soit parceque Macrin y jouissoit d'une bonne réputation. Il fit la guerre aux Parthes et aux Arméniens; mais avec si peu de vigueur, que l'on ne put méconnoître sa timidité naturelle. Son séjour à Antioche de Syrie, où il se hâta de revenir, fut marqué par les excès de toute sorte, et par une sévérité outrée contre les soldats coupables, qu'il faisoit décimer et livrer aux bourreaux. Leurs compagnons, honteux d'avoir été repoussés par les Parthes, irrités par les punitions, regrettant Caracalla, qui les avoit enrichis, et connoissant l'auteur de sa mort, prêterent l'oreille aux sollicitations de Maesa, en faveur de son petit-fils Elagabale. Celui-ci étoit arrière-neveu de Julie, l'épouse de Caracalla; et Maesa, qui étoit sœur de Julie, disoit même qu'Elagabale étoit fils naturel de cet empereur. Les soldats lui ceignirent le diadême à Emese (aujourd'hui Hems sur l'Oronte), le 16 mai 218.

A la premiere nouvelle d'un événement aussi imprévu, Macrin parut plus étonné qu'inquiet. Il envoya contre les rebelles Julianus, un des préfets du prétoire, avec un corps de troupes, qui abandonna son chef et se rangea du parti d'Elagabale. Macrin sortit alors d'Antioche, se rendit à Apamée, où campoit un autre corps d'armée, qu'il harangua. Il déclara ennemis de l'empire

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. L.

Elagabale, son cousin Alexandre (qui fut depuis empereur), leurs meres, et leur aïeule Maesa; il proclama Auguste Diaduménien son fils, et il prit occasion de cette promotion pour accorder de nouvelles largesses aux soldats. Ensuite, loin de marcher en personne contre Elagabale, ou de l'attendre à Apamée, près d'Emese, il se renferma dans Antioche; mais l'ennemi l'obligea d'en sortir pour livrer la bataille qui décida de son sort. Vaincu, il rentra dans Antioche, comme s'il eût été vainqueur; il envoya cependant son fils au roi des Parthes, quitta les ornements impériaux, s'enfuit à travers l'Asie, et fut arrêté près de Byzance par les soldats qu'Elagabale avoit envoyés à sa poursuite. Arrivé dans la Cappadoce, il s'élança du char sur lequel on le traînoit prisonnier, se brisa l'épaule, et fut tué sur-le-champ, l'an 218. Macrin étoit alors âgé de cinquante-quatre ans, et il avoit régné quatorze mois. Son fils éprouva le même sort; Nonia Celsa l'en avoit rendu père.

Nos 1, 2, 3, et 4. Le regne de Macrin fut très court; et il n'habita point Rome pendant son regne; c'est pourquoi ses portraits sont fort rares. On voit dans le musée du Vatican une statue héroïque que Visconti [1] lui attribue d'après ses médailles. Les n° 1 et 2 de la planche L en présentent la face et le profil. La villa Albani renferme un buste précieux de Macrin qui a fait pendant quelque temps portion du musée français, sous le n° 160. On en voit ici la face et le profil sous les n° 3 et 4.

Nos 5 et 6. La ressemblance de la statue du Vatican est prouvée par les têtes couronnées de laurier qui sont gravées sur les médailles de grand bronze des n° 5 et 6. On lit autour de ces deux têtes IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* OPEL*ius* SEV*erus* MACRINVS

(1) *Statue*, tom. III, tav. 12.

AVG*ustus;* autour de Jupiter, qui sert de type au revers de la première, PONTIF*ex* MAX*imus* TR*ibunitia* P*otestas* P*ater* P*a-triæ* S. C.; enfin, autour d'une figure panthée, qui tient le caducée de la paix et la corne de l'Abondance, la même légende, avec le mot COS (*consul*) avant les sigles P. P.

Chap. VIII. Successeurs de Caracalla. Pl. L.

§. 2. DIADUMÉNIEN, EMPEREUR.

Diaduménien, fils de Macrin et de Nonia Celsa, naquit l'an 208 (961 de Rome)[1]. Le titre de César et le nom d'Antonin, que lui donna son pere, l'an 217, en montant sur le trône, le firent connoître des soldats, qui furent frappés de sa beauté. Mais, si l'on en croit l'auteur de sa vie, Lampride, son mauvais naturel devoit le faire haïr: au reste Dion et Hérodien, auteurs contemporains, ne le peignent pas avec d'aussi noires couleurs. A l'époque où les soldats élurent Elagabale empereur, Macrin nomma son fils Diaduménien, Auguste; et le sénat étoit près d'approuver ce choix, lorsqu'il apprit la mort du pere et du fils. De là vient qu'aucune médaille romaine ne donne à Diaduménien le titre d'Auguste, et que des écrivains anciens ont douté même s'il l'avoit porté[2]. Ce jeune homme fut envoyé auprès du roi des Parthes par son pere, Macrin, qui avoit été vaincu près d'Antioche par l'armée d'Elagabale; mais il fut atteint dans sa fuite et tué par des partisans du vainqueur, l'an 218, à peine âgé de dix ans.

On n'a de véritable portrait de Diaduménien que sur ses médailles. On en voit ici une de grand bronze sous le n° 7. Elle représente sa tête nue avec la légende M*arcus* OPEL*ius* N° 7.

(1) Dio, LXXVIII, 34. (2) Capitol., *Macr.*, II, 20.

ANTONINVS DIADVMENIANVS CAES*ar*. Au revers : PRINC*eps* IVVENTVTIS S. C., avec le prince en costume militaire, tenant une enseigne et une haste; à sa gauche, deux enseignes.

CHAPITRE IX.

ÉLAGABALE ET SA FAMILLE.

Nous avons déja vu Pertinax et Macrin immolés par les soldats, à cause du noble projet qu'ils avoient formé de rétablir cette discipline militaire à laquelle Rome devoit l'empire du monde. Ce chapitre nous présentera encore une victime aussi noble, Alexandre Sévere, tombant sous les coups d'une milice corrompue, et pour le même motif. Il est presque toujours plus facile, et quelquefois aussi il est plus sage, de détruire pour recréer, que de réformer. Pl. LI.

Les têtes des empereurs, depuis Elagabale jusqu'à Constantin, c'est-à-dire pendant le troisieme siecle, sont remarquables par des cheveux presque rasés, et par la barbe, qui n'est rasée que sur les pommettes.

La coiffure des femmes de cette famille présente une forme particulière. On ne peut douter que cette coiffure ne fût composée, du moins en partie, de cheveux ajoutés, depuis la découverte d'une statue de Vénus à Préneste[1].

(1) J'en parlerai dans le paragraphe de Soémias, mere d'Élagabale, qu'elle représente. Elle porte une perruque de marbre amovible. Derrière la tête et sur la nuque d'un buste de Mamée, conservé aussi au Vatican, le marbre se trouve creusé en deux endroits pour recevoir les morceaux qui représentoient les cheveux ajoutés. Cette disposition semble annoncer qu'il y avoit pour ces portraits des coiffures de rechange, comme pour les originaux; et que chaque jour on donnoit la même coiffure aux uns et aux autres.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI.

Les femmes de la famille d'Elagabale prirent le nom de Julie, comme cet empereur avoit pris celui d'Antonin.

§. 1. ÉLAGABALE, EMPEREUR[1],

ET SES ÉPOUSES

JULIA CORNELIA PAULA, AQUILIA SEVERA, ET ANNIA FAUSTINA.

Quoique les Romains eussent encore présents à l'esprit les regnes affreux de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, et de Caracalla, ce fut dans l'histoire d'Assyrie qu'ils chercherent un monstre couronné, Sardanapale, pour caractériser l'infame Elagabale; tant celui-ci avoit surpassé ses prédécesseurs en débauches et en prodigalités[2]!

Elagabale fut appelé, en naissant, Varius Avitus Bassianus, et il prit ensuite les noms de Marcus Aurelius Antoninus, pour faire croire qu'il étoit fils adultérin de Caracalla. Les premiers noms étoient ceux de son pere, de son aïeul, et de son bisaïeul maternel. Il étoit arriere-neveu de Julia Domna, par son aïeule Julia Maesa, sœur de cette impératrice. Il se trouvoit cousin d'Alexandre Sévere, fils de Mamée, la sœur de sa mere, Soémias. Elagabale naquit l'an 205 (958 de Rome) à Emese, ville de Phénicie célebre par le temple magnifique du dieu Elagabale, qu'elle renfermoit. A peine sorti de l'enfance, il en fut créé prêtre avec

(1) Le nom de cet empereur se trouve écrit le plus souvent *Héliogabale*, mot composé du nom grec du soleil et de la terminaison du syrien *Élagabale;* mais on a adopté depuis quelques années le dernier nom, d'après les médailles sur lesquelles on lit, SACERDOS DEI SOLIS ELAGAB*ali*, et SANCT*o* DEO SOLI ELAGABAL*o*.

(2) Dio, LXXIX.

son cousin Alexandre; et jamais peut-être il ne se fût élevé plus haut sans le secours de Maesa, son aïeule.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

Maesa, ayant vécu à la cour de Sévere, auprès de l'épouse de cet empereur, de Julia Domna, et se voyant ensuite renvoyée avec cette sœur, jeta les yeux sur son petit-fils Elagabale pour remonter avec lui sur ce brillant théâtre. Celui-ci, âgé de quatorze ans, avoit une taille avantageuse, de beaux traits, un air de douceur qui lui concilioit l'affection générale; sa beauté étoit encore relevée par l'éclat du magnifique costume qu'il portoit, en qualité de pontife du dieu Elagabale. Maesa avoit remarqué que les soldats de Macrin, campés aux environs d'Antioche, et qui venoient à Emese pour assister aux fêtes du dieu, étoient frappés de l'air de grandeur du jeune pontife, et avoient conçu de l'affection pour lui. Elle entretint ces dispositions favorables en donnant à entendre qu'il avoit pour pere Caracalla[1]; qu'il étoit le fruit d'une foiblesse de Soémias, sa mere, avec cet empereur, dont le nom leur étoit toujours cher, et qu'elle emploieroit ses grandes richesses pour le faire monter sur un trône qui lui appartenoit.

Les soldats, irrités de la sévérité de Macrin, se laisserent gagner. Alors Maesa conduisit dans le camp situé près d'Emese son fils, revêtu d'un manteau qu'avoit porté Caracalla dans son enfance, et le présenta comme le fils de cet empereur[2]. Le 16 mai 218, l'armée posa le diadême sur le front d'Elagabale, et lui donna les noms de Marc-Aurele Antonin, qu'avoit pris son prétendu pere. Macrin envoya contre ce rival un préfet du prétoire avec des troupes qui furent défaites, et lui-même fut vaincu près d'Antioche et tué dans sa fuite. Diaduménien, que

(1) Lampr., *Heliog.*, II; Dio, LXXVIII, 30; Herod., V, 4. (2) Dio, LXXVIII, 31.

Chap. IX. Élagabale et sa famille Pl. LI

son pere, Macrin, avoit déclaré Auguste, éprouva un sort aussi funeste; et Elagabale regna sans rival depuis le 7 juin 218, jour où il entra à Antioche en vainqueur[1].

Il écrivit au sénat une lettre remplie de calomnies contre Macrin, promettant cependant de ne jamais poursuivre ceux qui avant la mort de cet empereur avoient agi ou écrit contre lui, Elagabale. On assure qu'il tint sa promesse; mais l'on a remarqué aussi que c'étoit la seule bonne action qu'il ait faite pendant les trois années de son regne. Il en signala le commencement en poignardant Gannys, l'ami de sa mere et de son aïeule, le soutien de son enfance, celui qui avoit le plus contribué à son élévation, et qui lui donnoit de sages conseils. Arrivé à Rome en 219, et la premiere fois qu'il entra dans le sénat, il voulut qu'on invitât son aïeule à y siéger auprès des consuls; elle donna son avis et remplit toutes les autres fonctions des sénateurs. Livie et Agrippine, malgré leur puissance et leur ambition, n'avoient jamais eu tant d'audace; et jamais on ne vit un pareil exemple après Elagabale. Celui-ci conduisoit toujours Maesa avec lui, non seulement au sénat, mais aussi dans le camp des prétoriens; et sa mère Soémias créa un sénat de femmes, où elle rendoit des décrets

(1) Une inscription trouvée vers la fin du dernier siecle, en creusant les fondations de la sacristie de Saint-Pierre de Rome, et relative aux freres Arvales (association religieuse), nous apprend que le 12 juin on connoissoit à Rome la victoire du 6 juin, remportée par l'armée d'Élagabale près d'Antioche de Syrie. Ces deux villes étoient séparées par quinze degrés de longitude, environ trois cents lieues moyennes, ce qui fait cinquante lieues par jour. On s'étonnera moins de cette vitesse extraordinaire si l'on se rappelle que les anciens employoient, pour faire parvenir les nouvelles, des relais sur la terre, et des signaux de feu sur les îles situées dans la mer Égée et la mer Ionienne (l'Archipel et l'Adriatique). Eckehl (*Doctr. Numism. Vet.*, VII, 247) rapporte cette inscription, dans laquelle on lit *pridie* Idus *Iul;* ce qui donneroit un mois d'intervalle, et par conséquent n'apprendroit rien d'extraordinaire : c'est évidemment une faute d'impression, et l'on doit lire *pridie* Idus « I*un*, « la veille des ides de juin. »

sur le costume de son sexe, et sur tous les objets frivoles dont il s'occupe ordinairement.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

Au mépris des Romains pour l'auteur de ces folies succéda bientôt une haine profonde, lorsqu'ils le virent profaner les objets de leur culte. Prêtre du dieu Elagabale, l'empereur, qui en prenoit le titre sur ses monnoies, voulut faire de sa divinité le premier des dieux de tout l'univers. C'étoit une pierre noire arrondie par le bas et terminée en cône[1]. il bâtit donc auprès du palais des empereurs un temple superbe, dans lequel Il fit transporter Elagabale, le feu de Vesta, la statue de Cybelę, les boucliers (*ancilia*) sacrés de Mars, le *palladium*, demeuré jusqu'alors invisible, enfin la célebre divinité de Carthage, Céleste, que l'on croyoit représenter la lune[2]. Non content d'une réunion aussi bizarre, il imagina bientôt de faire épouser Céleste par Elagabale, image du soleil; et il obligea même tous les sujets de l'empire à faire les frais de ce mariage ridicule.

Toutes les actions de cet empereur furent des actes de cruauté, de démence, ou de débauche outrée. Son aïeule, Maesa, n'ayant pu y mettre un frein par ses remontrances, prévit le sort funeste qui le menaçoit, et travailla à s'assurer, ainsi qu'à sa famille, un avenir moins malheureux. Elle parvint à lui persuader qu'il devoit associer à l'empire son cousin Alexandre. Elagabale le conduisit au sénat, accompagné de Maesa et de Soémias. Là il annonça que son dieu Elagabale lui avoit ordonné d'adopter son cousin (quoique celui-ci fût moins âgé que lui seulement de quatre ans), de lui donner le nom d'Alexandre; et il le déclara César et consul pour l'année suivante. Après cet acte solennel, il

(1) Cette pierre, les bætiles, et d'autres pierres adorées dans l'Orient, étoient probablement des *aérolithes*, c'est-à-dire des pierres tombées de l'atmosphere.

(2) Lampr., *Heliog.*, III.

Chap. IX. Élagabale. et sa famille. Pl. LI.

voulut engager le jeune prince à partager ses folies et ses débauches; mais Mamée, mere d'Alexandre, en éloigna son fils par ses conseils, et par ceux des maîtres de tout genre, qui lui donnoient des leçons en secret. Elagabale, voyant dans Alexandre des inclinations entièrement opposées aux siennes, se repentit de l'avoir adopté, et employa tous les moyens pour le faire mourir; mais la vigilance de Mamée et l'amour des soldats préserverent le jeune César de ses embuches.

Les prétoriens, irrités contre l'empereur, ne s'apaiserent qu'en lui faisant promettre de respecter les jours de son cousin, et d'éloigner les compagnons de ses débauches. Elagabale promit tout ce qu'on exigea de lui, et ne tint aucune de ses promesses. Ayant appris qu'il persévéroit dans ses sinistres desseins contre Alexandre, les soldats jurerent de lui ôter l'empire, et ils le poignarderent avec sa mere, qui le tenoit embrassé. L'endroit du camp où périt Elagabale, les latrines, étoit un tombeau digne d'un tel monstre; on ne l'en arracha que pour le précipiter dans le Tibre. Il étoit âgé de dix-huit ans, lorsqu'il mourut, le 11 mars 222 de l'ere vulgaire (975 de Rome). Il en avoit régné quatre. Elagabale fut le dernier des Antonins. Il avoit eu pour épouses légitimes et avoit répudié Cornélia Paula, Aquilia Severa, et Annia Faustina; aucune d'elles ne l'avoit rendu pere.

On peut croire que la haine et le mépris ont exagéré le nombre et le genre des débauches, des traits de folie et d'avarice, et des actes de cruauté qui ont fait du nom d'Elagabale le surnom des princes les plus odieux. Cependant j'en dois rapporter quelques uns pour faire connoître les dangers de la puissance absolue. Il dissipa les trésors amassés par Macrin. Les lieux les plus reculés de l'empire fournissoient au luxe de sa table, qui étoit ordinairement couverte de vingt-huit services. Il buvoit à chaque repas

dans une nouvelle coupe d'or. Le baume, alors aussi précieux que l'or, alimentoit ses lampes, et il se baignoit dans des piscines parfumées. Il se fit servir un repas composé de langues de paons et de rossignols, et l'aliment ordinaire de ses lions étoit des perroquets et des faisans; quelquefois il n'invitoit à ses repas que des chauves, ou des louches, ou des sourds, ou des hommes très gras, ou des hommes très maigres; et souvent il fit lâcher sur eux des lions et des léopards auxquels on avoit coupé les ongles et arraché les dents; et quelquefois tous les mets qu'on leur servoit étoient d'ivoire, de cire, ou de marbre. Après ses repas, il se livroit à la danse, ou il conduisoit des chars, ou il faisoit mettre à mort quelque riche citoyen pour hériter de ses biens.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

Afin de donner une preuve de la grandeur de Rome, Elagabale fit ramasser toutes les toiles d'araignées qui se trouvoient dans cette ville; le poids total s'éleva, dit-on, à dix mille livres romaines (environ 3268 kilogrammes). Il ne portoit que des habillements tissus de lames d'or et d'argent; les pierres précieuses les couvroient depuis la coiffure jusqu'à la chaussure. Il faisoit répandre les plus riches métaux réduits en poussiere sur le chemin qu'il devoit suivre pour monter sur son char, afin de ne marcher que sur des matieres aussi cheres.

Ce qui surpasse toute croyance c'est ce que l'on raconte des débauches d'Elagabale. Il ne recherchoit aucun des plaisirs que la nature inspire. Las de vivre en homme, il exerça l'infame métier des courtisanes; paré de leurs atours, il appeloit les passants, se livroit à leur brutalité, et recevoit le prix de sa honte. Il rassembla toutes les courtisanes, les harangua, comme le fait un général pour ses soldats, les appela ses compagnons d'armes (*commilitones*), s'entretint avec elles sur les différents genres de

Chap. IX. Elagabale et sa famille Pl. LI.

voluptés, et leur distribua des présents. Il fit chercher dans tout l'empire les hommes qui se distinguoient par la grandeur des organes, auxquels il attachoit un si grand prix; et l'on conduisit dans son palais, avec une pompe royale, un Smyrnéen qui les surpassoit tous. Celui-ci l'aborda en disant, comme il étoit d'usage, « Seigneur empereur, je vous salue; » mais Elagabale répondit, en adoucissant sa voix et en baissant la tête, « Ne « m'appelez pas seigneur, car je suis une femme. » Il épousa avec toutes les cérémonies ordinaires Hiéroclès, un vil esclave, qu'il voulut déclarer César. Enfin, non content de se conduire en tout comme s'il eût été d'un autre sexe, il demanda aux médecins (qui alors exerçoient la chirurgie) s'ils ne pourroient pas créer en lui le sexe féminin.

N° 1, 2, et 3.

Les n° 1 et 2 de la planche LI présentent la face et le profil d'un buste d'Elagabale du musée royal, n° 63. Le travail en est précieux. On y observe la barbe naissante, comme à la tête couronnée de laurier du médaillon de bronze n° 3. Autour du buste d'Elagabale on lit IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* AVREL*ius* ANTONINVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, quatre chevaux tirent un char sur lequel est placée une pierre de forme conique (son dieu Elagabale), un aigle éployé est posé devant cette pierre; on voit dans le champ une étoile, qui fait distinguer quelques unes des médailles d'Elagabale de celles de Caracalla, appelé aussi Marcus Aurelius Antoninus. Légende, CONSERVATOR AVGVSTI; exergue, COS (*consul*) IIII, l'année 222, celle de sa mort.

Dans le mois de septembre 1820 j'ai lu à l'académie des inscriptions un mémoire dans lequel j'ai cherché à prouver que la statue du Vatican qui représente Sardanapale II, selon Winckelmann; Platon, selon quelques philologues; et Bacchus l'ancien, selon Visconti, représente Elagabale avec le costume des

prêtres syriens : ce costume, qu'il affectionnoit, le fit surnommer l'Assyrien; comme ses vices honteux lui firent donner le surnom de Sardanapale. On trouve dans les traits et la barbe de la statue, dans l'ampleur et la longueur des vêtements, les traits qui caractérisent Bacchus l'ancien ou le barbu. Elagabale étoit d'une grande beauté, selon le témoignage exprès d'un historien contemporain, d'Hérodien qui dit que « ce jeune homme « ressembloit aux beaux portraits de Bacchus. » On s'accorde à rapporter l'inscription CAPΔANAΠAΛΛOC, qui est gravée sur le manteau, au siecle des Antonins: le dernier des empereurs qui porterent ce nom fut Elagabale. A la vérité la barbe épaisse et longue de cette figure paroît contraster avec les traits de l'âge viril, qu'elle représente: mais on sait que les artistes, voulant exprimer une ressemblance entre les successeurs des Antonins et ces empereurs célebres, donnerent aux premiers la barbe touffue qu'avoient portée les derniers, à l'imitation des philosophes. Pour achever la conviction, j'ai fait ajuster par un dessinateur la chevelure et la barbe de la statue au buste d'Elagabale du musée royal, n° 63, et à un buste d'un médaillon de bronze du cabinet du roi: la ressemblance avec la statue a été frappante.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

De ces trois noms, Julia Cornelia Paula, qu'on lit sur des médailles grecques, le premier fut pris par toutes les femmes qui porterent le titre d'Auguste, depuis Julia Domna, épouse de Sévere, jusqu'à Julie Mamée, mere d'Alexandre Sévere; de même que les empereurs prenoient le nom d'Antonin. Elagabale épousa Cornelia Paula, l'an 219, après son arrivée à Rome. Un an s'étoit à peine écoulé, qu'il la répudia, parcequ'il avoit, disoit-il, découvert une tache sur son corps [1]. Hérodien ajoute qu'il la

(1) Dio, LXXIX, 9.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. priva ensuite de tous les honneurs dont jouissoient les impératrices.

Pl. LI N° 4. On ne connoît que des médailles de cette impératrice, et l'on en voit ici une de moyen bronze. Sa tête nue est entourée de la légende IVLIA PAVLA AVG*usta*. Au revers paroît la Concorde assise, tenant une patere et une double corne d'abondance, avec la légende CONCORDIA; dans le champ, l'étoile, qui caractérise un grand nombre des médailles d'Elagabale; à l'exergue, S. C.

Les lois condamnoient à être fouetté publiquement, ensuite étranglé en prison, celui qui auroit attenté à la pudeur d'une vestale[1]; et Elagabale n'eut pas honte d'épouser, l'an 222, AQUILIA SEVERA, qui étoit consacrée au culte de Vesta. Pour consoler le peuple, affligé d'un pareil sacrilege, il ajouta l'ironie à l'irréligion, en disant qu'étant grand pontife, il avoit cru devoir prendre pour épouse la grande vestale, afin de procréer des enfants divins. Bientôt après il la répudia; mais il la rappela quelque temps avant sa mort.

N° 5. Nous ne connoissons de portrait de cette impératrice que sur ses médailles. On le voit ici, au n° 5, sur une médaille de moyen bronze, avec la légende IVLIA AQVILIA SEVERA AVG*usta*. Revers, Elagabale et Aquilia Severa se donnent la main; la Concorde, désignée par la légende CONCORDIA, les unit.

Les médailles seules nous ont appris le nom de la troisieme femme d'Elagabale, Annia Faustina. Dion et Hérodien disent qu'il épousa, après la répudiation d'Aquilia Severa, la veuve de

(1) Dio, LXXIX, 9.

Bassus, qu'il avoit fait mourir parcequ'il trouvoit dans la vie de ce consulaire, exempte de reproches, une censure de la sienne, ou plutôt parceque ses sollicitations n'avoient pu ébranler la sagesse de son épouse[1]. L'ayant rendue veuve, il la contraignit de cacher ses larmes, et de lui donner la main l'an 221. Arriere-petite-fille de Marc-Aurele, elle n'ajouta point à ses noms patronimiques (Annia Faustina) le surnom de Julia, comme le faisoient les femmes de la famille d'Elagabale. Ses vertus ne la préserverent point du sort commun à toutes les épouses de cet empereur; il la répudia. Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI

La fabrique des médailles qui portent pour légende autour d'une tête de femme ANNIA · FAVSTINA · AVGVSTA, la coiffure de cette tête, et la conformité des types de ces médailles avec ceux des médailles qui représentent les épouses d'Elagabale, les ont fait attribuer à sa troisieme femme. Elles nous ont appris son nom. On en voit ici, sous le n° 6, une de grand bronze extrêmement rare : la légende, CONCORDIA, entoure les figures d'Elagabale et d'Annia Faustina, qui se donnent la main; à l'exergue, S. C., et dans le champ, l'étoile d'Elagabale. N° 6.

§. 2. JULIA SOEMIAS,

MERE D'ÉLAGABALE.

Elle porte sur les médailles ces deux noms, dont le second (son nom propre) y est écrit de plusieurs manieres. Une inscription grecque, expliquée par Oderici, ajoute celui de Bassiana[2]. Julia Domna, sa tante maternelle, l'introduisit, vers l'an 204,

(1) Dio, LXXIX, 5, 9; Herod., V, 14.

(2) *Dissertat. et Adnot.*, 199. Eckhel, *D. N. V.*, VII, 245.

Chap. IX. Elagabale et sa famille. Pl. LI.

à la cour de Caracalla, où sa conduite fut si déréglée qu'elle put rendre probable un commerce impudique avec cet empereur. Sa mere, Maesa, et elle, l'annoncerent publiquement, en donnant à Elagabale, fils de Soémias, le nom d'Antonin; parceque, disoient-elles, Caracalla étoit son pere. Soémias seconda les artifices employés par Maesa pour l'élévation de son petit-fils, et elle assista avec elle au combat du 7 juin 218, où Macrin fut défait par l'armée qui avoit déclaré Elagabale empereur. Elle y retint les troupes, qui fuyoient, et les ramena au combat en leur présentant son fils.

Devenu empereur, Elagabale la déclara Auguste; «Il ne fit, « dit Lampride[1], aucun acte de gouvernement sans avoir obtenu « son aveu; » et il lui assigna une place parmi les sénateurs. De son côté Soémias créa une espece de sénat composé de femmes, dans lequel elle proclamoit des sénatus-consultes sur tous les objets même les plus futiles qui pouvoient concerner son sexe, tels que les habillements et les préséances. Elle fut tuée, l'an 222, dans le camp des prétoriens, avec son fils, qu'elle tenoit embrassé. Son corps, dépouillé de tout vêtement, fut traîné dans les rues de Rome, et jeté dans la grande cloaque.

N° 8 et 9.

Les médailles de Soémias ont fait attribuer avec raison à cette impératrice, par Visconti[2], une statue de Vénus de marbre, découverte à Préneste, et conservée dans la collection du Vatican. On en voit ici, sous les n° 8 et 9 de la planche LI, la face et le profil. La tête est coiffée avec une perruque de marbre amovible, et qui se raccorde avec les deux flocons de cheveux qui descendent sur les épaules, et qui sont fixes. Cette coiffure est celle qui caractérise les princesses de la famille d'Elagabale.

(1) *Elag.*, II. (2) *Museo Pio-Clementino*, II, tav. 51.

Le n° 7 présente une des médailles de Soémias. Elle est de grand bronze : autour de la tête on lit, IVLIA · SOEMIAS AVGVSTA. Revers, Vénus assise, tenant une haste, et présentant une pomme à un enfant; légende, VENVS · CAELESTIS; exergue, S. C. Vénus-Céleste étoit la même qu'Uranie, et qu'Astarté adorée en Syrie, patrie de Soémias.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI. N° 7.

§. 3. JULIA MAESA,

AÏEULE D'ÉLAGABALE.

L'histoire ne présente qu'un petit nombre de femmes qui aient montré autant de prévoyance, autant de jugement, et autant de finesse que Maesa. Il eût été à souhaiter seulement qu'elle en eût toujours fait un usage que la vertu pût avouer!

Maesa étoit née à Emese en Phénicie. On croit qu'elle avoit eu pour pere Bassien, pontife du soleil, que l'on adoroit dans cette ville sous le nom d'Elagabale, et dont le nom devint patronimique pour tous les membres d'une branche de la famille de l'empereur. Elle épousa Julius Avitus, qu'elle rendit pere de deux filles, tiges des deux branches de la famille d'Elagabale; Soémias, mere de cet empereur, et Mamée, mere d'Alexandre Sévere. Quoique les petits-fils de Maesa fussent petits-neveux de Sévere et de Caracalla, son ambition n'étoit pas satisfaite; elle voulut les placer sur le trône. Elle répandit dans les armées de Macrin le bruit de leur naissance illégitime; donnant à entendre que Caracalla avoit rendu meres ses deux filles, et que l'empire appartenoit à leurs fils, comme aux derniers rejetons des Antonins. Les grandes richesses qu'elle avoit amassées à la cour, où elle avoit demeuré jusqu'en 217, près de sa sœur Julia Domna,

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LI.

faciliterent ses projets ambitieux. Maesa présenta ses petits-fils à l'armée, qui se déclara pour Elagabale, et qui vainquit Macrin auprès d'Antioche de Syrie, le 8 juin 218[1]. Elle put s'attribuer une part dans cette victoire; car elle et Soémias ramenerent au combat par leurs prieres les troupes d'Elagabale, qui alloient prendre la fuite.

La reconnoissance du jeune empereur pour Maesa fut sans bornes; il l'introduisit dans le sénat, et lui donna le titre d'Auguste. Mais il n'écouta point ses conseils, qui étoient dictés par la prudence et par une longue expérience. Maesa prévit bientôt le sort funeste qui étoit réservé à cet insensé; et elle jeta les yeux sur son cousin Alexandre, qu'elle faisoit élever avec un grand soin, dans l'espérance de régner encore sous son nom. Elle eut l'adresse de persuader à Elagabale qu'il devoit adopter son parent pour le charger du soin des choses terrestres, pendant qu'il feroit du culte de son dieu et du soin des choses célestes son unique occupation[2]. J'ai rapporté plus haut les suites de cette adoption, la mort funeste d'Elagabale, et l'élévation d'Alexandre. Celui-ci n'étant alors âgé que de treize ans, son aïeule lui créa un conseil composé de sénateurs, et ne cessa de lui donner les avis les plus sages. Aussi le peuple fut profondément affligé de sa mort, qui arriva l'an 223, second du regne d'Alexandre Sévere. Cet empereur lui décerna les honneurs de l'apothéose.

N° 10. On ne connoît de portrait de Maesa que ceux de ses médailles. Le n° 10 en présente une de grand bronze qui a fait partie de la collection des Gonzagues, de ces ducs de Mantoue qui faisoient incruster un aigle d'or ou d'argent sur leurs médailles. Cet aigle paroît ici derriere la tête de la princesse, qui est entourée de la

(1) Dio, LXXVIII, 38. (2) Herod., V, 17.

légende IVLIA · MAESA · AVG*usta*. Revers, SAECVLI · FELICITAS; S. C. dans le champ, avec l'étoile d'Elagabale; type, la Félicité debout, tenant un caducée et une patere sur un autel.

§. 4. ALEXANDRE SEVERE, EMPEREUR,

ET SALLUSTIA BARBIA ORBIANA SON ÉPOUSE.

Le portrait d'Alexandre Sévere se trouve tout entier dans les passages suivants, extraits de sa vie, écrite par Lampride[1], dont elle porte le nom, ou, comme le pensent d'habiles critiques, par Capitolin. « Il ne laissa jamais volontairement passer un « jour, sans consacrer quelques heures aux lettres et aux exer- « cices militaires... sans faire quelque acte de douceur, de popu- « larité, de piété, mais jamais au détriment de la fortune pu- « blique... Il punit ses amis et ses parents (si l'on excepte sa « mere), lorsqu'il les trouva coupables de quelques crimes; « mais, quand une amitié très ancienne ou une alliance intime « ne lui permit pas d'user d'une pareille rigueur, il les renvoya « de sa cour en disant: Ils me sont moins chers que l'état... Il « répétoit souvent cette sentence, qu'il avoit retenue en l'enten- « dant prononcer ou par les juifs ou par les chrétiens, et il la « faisoit proclamer par un crieur public lorsqu'il punissoit quel- « qu'un : NE FAITES PAS A AUTRUI CE QUE VOUS NE VOULEZ PAS « QU'ON VOUS FASSE[2]. Il aimoit tant cette sentence, qu'il la fit « graver sur les murs du palais et des édifices publics[3]. »

(1) *Alexand.*, III, XX, LXVII.

(2) *Evang. S. Matth.*, VII, 12; *Evang. S. Luc*, VI, 31.

(3) On lit, dans les *Fragments de Publius Syrus*, qui écrivoit sous Jules César, avant l'ere vulgaire, cette sentence : *Ab alio spectes* (ou *exspectes*) *alteri quod feceris.* « Attendez d'un autre ce que vous aurez fait « à quelqu'un. » Isocrate, orateur athénien, célebre dans le quatrieme siecle avant l'ere

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII

Victor[1] dit qu'Alexandre Sévere rétablit l'empire, qui, s'étant accru successivement depuis Romulus jusqu'à Septime Sévere, avoit été conduit sur le penchant de sa ruine par l'insensé Elagabale; et que, dans un regne de moins de quatorze ans, il y avoit ramené l'ordre, la force, et la tranquillité.

Alexandre Sévere, appelé d'abord Bassien et Alexien, naquit à Arca-Césarée (aujourd'hui Arka), au pied du Liban, l'an 205, selon Lampride. Il faudroit reculer sa naissance jusqu'à 208, si l'on suivoit Hérodien, écrivain peu exact, sur-tout en chronologie, et qui d'ailleurs, seul de tous les historiens d'Alexandre, l'a peint sous des couleurs défavorables; parceque, dit Capitolin[2], il avoit conçu pour ce prince une haine dont on ignore les motifs. Les parents d'Alexandre se trouvoient dans Arca, où ils étoient venus pour la célébration de la fête du fils de Philippe, lorsque Mamée, sa mere, le mit au monde dans le temple même du héros macédonien. Elle étoit niece de Julia Domna, épouse de Septime Sévere; et Alexandre étoit cousin d'Elagabale par les femmes. Les soins de son aïeule Maesa et de sa mere lui procurerent une éducation sévere et des maîtres très instruits. Il avoit des connoissances étendues dans toutes les sciences que l'on cultivoit alors. La surveillance de ces deux femmes redoubla, lorsque l'empereur Elagabale, persuadé par Maesa, l'adopta l'an 221, lui donna le titre de César et le nom d'Alexandre. Il voulut lui faire partager les débauches odieuses qui faisoient sa seule occupation; mais, voyant que malgré sa grande jeunesse (il n'étoit âgé que de seize ans), Alexandre, obéissant aux

vulgaire, disoit (*Nicocles*, p. 39, ed. Henr. Stephan.), Ἃ πάσχοντες ὑφ' ἑτέρων ὀργίζεσθε, ταῦτα τοῖς ἄλλοις μὴ ποιεῖτε: « Ne faites pas aux « autres ce que vous souffrez impatiem« ment que les autres vous fassent. »

(1) *De Cæs.*, XXIV.

(2) *In Maximino*, XIII.

conseils de Maesa, s'y refusoit opiniâtrément, il le prit en haine, et employa tous les moyens pour le faire périr. Les soldats, touchés des vertus d'Alexandre, le protégerent contre les assassins d'Elagabale; et, après avoir tué ce monstre le 11 mars 222, ils déclarerent empereur le jeune César.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII.

On ne sauroit peindre la joie qu'éprouverent le sénat et le peuple romain en apprenant ces deux événements. Le sénat, aussi prodigue de flatteries que d'imprécations, donna au nouvel empereur, en un seul jour, les titres d'Auguste, de souverain pontife, et de pere de la patrie, avec la puissance tribunitienne[1]; mais le jeune prince refusa le nom d'Antonin, qui avoit été souillé par son prédécesseur, et celui de Grand (*Magnus*), qu'avoit pris Caracalla avec le surnom d'Alexandre. Il ajouta seulement à son nom celui de Sévere, en vertu de la fable qui lui donnoit pour pere Caracalla, fils de cet empereur. S'il a été trompé sur cette tradition, dont on l'avoit entretenu dès l'enfance, on doit l'excuser; mais comment expliquer la foiblesse d'esprit qui le porta à vouloir faire oublier le lieu de sa naissance, son origine syrienne, et à chercher des aïeux dans la famille romaine des Métellus[2]?

Il falloit que ce prince fût né avec un penchant bien fort pour la vertu; car il se vit élevé, à l'âge de seize ans, sur le premier trône du monde, revêtu de la suprême puissance; et cependant il se laissa toujours diriger par les sages conseils de sa mere Mamée, et par les avis des habiles jurisconsultes, des gens de bien, qu'elle avoit réunis auprès de lui. Ce qui fait pour Alexandre un titre de gloire, son respect aveugle pour sa mere, lui a été reproché par les historiens, parcequ'il ne mit pas un frein à l'avarice de cette femme. Hérodien[3] seul raconte qu'au commence-

(1) Lamprid., I. (2) Ibid., XXVIII. (3) Lib. VI, 18.

Chap. IX
Élagabale
et sa famille.
Pl. LII.

ment de la sédition dans laquelle il perdit la vie, il accusa sa mere d'être, par cette cupidité sans bornes, la cause de sa mort; mais l'historien dit expressément que c'étoit un bruit populaire. Cette foiblesse n'empêcha cependant pas les Romains reconnoissants de citer comme deux regnes heureux celui d'Alexandre immédiatement après celui de Marc-Aurele.

Les historiens ont beaucoup loué cet empereur sur ses sentiments religieux, c'est-à-dire sur son attachement pour la religion de Rome; à cause du contraste que présentoit sa conduite comparée à celle d'Elagabale. Il renvoya dans chaque pays les statues des divinités locales, que cet insensé avoit rassemblées dans la capitale. Lampride[1], qui écrivoit dans le quatrieme siecle, et qui a dédié ses Vies des Empereurs à Constance Ier (Chlore), chrétien en secret, raconte qu'Alexandre conserva aux juifs les graces que ses prédécesseurs leur avoient accordées; et qu'il n'inquiéta point les chrétiens. Le même historien dit qu'Alexandre, dans son laraire particulier (petit temple domestique), rendoit un culte aux portraits des hommes célebres qu'il y avoit placés, d'Abraham, d'Orphée, d'Apollonius de Tyane, et, comme l'assuroit un écrivain contemporain que Lampride ne nomme pas, de Jésus-Christ. On lit aussi dans Lampride: « Alexandre voulut « élever un temple à l'honneur de Jésus-Christ, et le placer au « rang des dieux. On dit qu'Hadrien eut la même pensée, lui « qui fit bâtir dans toutes les villes des temples sans statues, « que l'on appelle encore Hadrianées, parcequ'on n'y voit point « de dieux, et qu'il les avoit fait construire dans le même dessein; « mais qu'il en fut détourné par ceux qui, ayant consulté les « augures, avoient découvert que, si Hadrien exécutoit ce pro-

(1) Lib. XXII.

« jet, l'univers entier embrasseroit le christianisme, et abandonneroit les autres temples. » On jugera de quel poids est l'autorité de Lampride, lorsqu'on consultera la description du Pont-Euxin par Arrien, écrivain très judicieux, qui l'adressa à Hadrien; on y voit que cet empereur avoit le dessein d'envoyer à tous ces temples, après leur achèvement, des statues, ou d'y consacrer lui-même les siennes, dans le costume sous lequel il vouloit être adoré dans chaque lieu. Au reste c'étoit une opinion répandue parmi les chrétiens du quatrieme siecle, que Mamée avoit embrassé le christianisme; qu'elle avoit élevé Alexandre dans ses principes, et que cet empereur avoit même un grand nombre de chrétiens dans son palais[1].

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII.

La douceur de ses mœurs et de son gouvernement le fit beaucoup aimer; et les écrivains contemporains l'ont bien exprimée en appelant son regne (*incruentum* et ἀναιμακτον) un regne que l'effusion du sang n'a point souillé[2]; c'est-à-dire du sang innocent, car il n'arrêta jamais le cours de la justice; et les soins qu'il se donnoit pour le rétablissement de la discipline militaire firent dire qu'il avoit pris avec raison le surnom de Sévere. Il licencia plusieurs fois des légions entieres; ce qu'aucun prince n'avoit osé faire, disoit-on, depuis César. Alexandre vivoit avec une extrême simplicité et sans aucun luxe[3]. Il trouva dans cette économie les moyens de faire construire un grand nombre d'édifices publics très somptueux, de diminuer le fardeau des impôts, de former des établissements pour l'instruction de l'enfance et de l'adolescence, enfin d'augmenter les largesses que ses prédécesseurs faisoient au peuple de Rome. On se tromperoit si l'on croyoit que l'économie qui présidoit à toutes les actions

(1) Euseb., *Hist. eccl.*, VI, 28. (2) Lampr., XXV; Her., VI, 18. (3) Ibid., LIV.

Chap. IX
Élagabale
et sa famille.
Pl. LII.

d'Alexandre fut dictée par l'avarice de sa mere; car Hérodien assure qu'il la lui reprocha souvent, et qu'il en témoigna publiquement son chagrin[1].

L'an 231 (984 de Rome) Alexandre fut arraché à la vie paisible qu'il menoit à Rome par la guerre des Parthes. La Perse, ayant subi le joug de Darius, obéit pendant quelques années à Alexandre-le-Grand et aux Séleucides, ses successeurs dans l'Asie. Le Parthe Arsace s'en rendit maître à l'époque de la premiere guerre punique, vers le milieu du troisieme siecle avant l'ere vulgaire; et les Arsacides, ses descendants, régnerent jusqu'à Artaban. Celui-ci, qui avoit triomphé des dominateurs de l'univers, des Romains, l'an 217, fut vaincu et chassé de son empire par un Perse appelé Artaxerxès, Artaxare, Xerxès par les écrivains occidentaux, et Ardchir par les orientaux. Ardchir devint souverain de la Perse et de la Parthie, où sa dynastie (celle des Sassanides, ainsi appelée du nom de son aïeul Sassan) régna jusqu'au temps des successeurs de Mahomet. Il n'étoit assis sur le trône de Darius que depuis deux ans, lorsqu'en 231 il annonça qu'il vouloit recouvrer l'empire entier de ce monarque infortuné, c'est-à-dire toute l'Asie jusqu'à l'Hellespont; et il menaça la Mésopotamie et la Syrie. Mais la ville d'Atra, contre laquelle avoient échoué les armées de Trajan et de Sévere, lui opposa une forte résistance, qui donna à l'empereur romain le temps de se transporter en Orient pour défendre son empire.

Alexandre, arrivé à Antioche de Syrie avec son armée, envoya des ambassadeurs à Ardchir pour l'inviter à cesser les hostilités; mais celui-ci persista dans ses prétentions exagérées. Dans cette ville, célebre par la vie voluptueuse de ses habitants, l'empereur

(1) Herod., VI, 4; Dio, LXXX, 2.

licencia des corps de troupes que ces plaisirs avoient pervertis. Hérodien, seul des écrivains parvenus jusqu'à nous, raconte que l'issue de cette guerre fut funeste à Alexandre, et que ses troupes furent vaincues et dispersées. Il ajoute cependant que les Perses, affoiblis par leur victoire, se retirerent dans leur royaume, et vécurent en paix pendant trois ou quatre années. Ce récit est contraire à ceux d'Eutrope, des deux Victor, et de Lampride. Le dernier[1] combat même expressément Hérodien, et assure, d'après le consentement général, qu'Alexandre, vainqueur des Perses, triompha dans Rome, monté sur un char traîné par quatre éléphants; et il rapporte textuellement le discours que ce prince prononça alors dans le sénat. De plus on trouve les preuves de ce triomphe sur des médailles d'Alexandre Sévere, frappées dans la douzieme année de sa puissance tribunitienne, l'an 233; « Et, d'après le caractère connu de cet empereur, si « prudent et si modeste, on ne peut douter, dit Eckhel[2], que, s'il « eût éprouvé une défaite dans cette guerre, il eût repoussé loin « de lui des honneurs que l'on n'accordoit qu'aux vainqueurs. »

L'an 234 les Germains traverserent le Rhin, et firent de grands ravages dans les Gaules; ce qui obligea Alexandre de s'y transporter pour commander l'armée qui devoit les repousser au-delà du fleuve. Mais il y trouva la mort l'année suivante, 235 (988 de Rome). Il regne dans les historiens une grande obscurité sur cet événement, qui replongea l'empire romain dans l'état malheureux d'où Alexandre l'avoit tiré. Quelques soldats irrités de la rigueur avec laquelle il maintenoit la discipline militaire, ou plutôt excités par Maximin, qu'il avoit élevé aux plus hauts grades de l'armée, l'assaillirent dans sa tente, dans le village de

(1) Lampr., LVII. (2) *D. N. V.*, VII, 275.

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII.

Sicila, sur les bords du Rhin, et le tuerent avec sa mere. Il étoit âgé de plus de vingt-neuf ans, dont il avoit regné treize. La douleur du sénat et du peuple fut extrême, sur-tout par la comparaison que l'on faisoit des qualités aimables qui le distinguoient avec le caractere féroce de Maximin, qui lui succéda.

Alexandre avoit eu trois épouses; mais on ne sait point si elles le rendirent pere; on ignore même le nom de la premiere, à qui, selon Dion[1], il ne permit pas que l'on donnât le titre d'Auguste. Lampride[2] nomme seulement la seconde, Sulpitia Memmia. Je parlerai plus bas de Sallustia Barbia Orbiana, que l'on croit avoir été la troisieme.

Cet empereur avoit une figure fort agréable, une taille haute; mais il n'étoit pas d'une santé très robuste.

N° 1, 2, et 3. On voit ici, planche LII, sous les n° 1 et 2, la face et le profil d'une belle tête d'Alexandre, qui est conservée dans le musée royal, sous le n° 155. La rareté des portraits en sculpture de cet empereur est fort grande; mais ses médailles sont nombreuses. Sous le n° 3 est gravé un médaillon de bronze qui prouve la ressemblance du n° 1. Il présente un buste couronné de laurier, avec la legende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* AVREL*ius* SEV*erus* ALEXANDER PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers : l'empereur, en costume civil, faisant une libation sur un autel au-devant d'un temple, avec cinq personnes, dont une tient un bœuf; légende, ROMAE AETERNAE.

N° 7 et [illegible]. Aucun écrivain ne fait mention de Sallustia Barbia Orbiana, troisieme épouse d'Alexandre Sévere, et l'on a cru long-temps que les médailles qui présentent sa tête, avec son nom et le titre

(1) Dio, LXXX, 2. (2) Lampr., XX.

d'Auguste, appartenoient à une femme de Trajan Dece, qui auroit été mere d'Herennius et d'Hostilien. Mais on découvrit des médailles, telles que celle du n° 8 de cette planche, qui la firent reconnoître pour une des épouses d'Alexandre. On lui assigna le troisieme rang, parceque la premiere ne porta point le titre d'Auguste, et que la seconde s'appeloit Memmia.

Le n° 8 présente une des médailles qui ont fait reconnoître Orbiana pour la troisieme des épouses d'Alexandre Sévere. Elle est de bronze. On y voit d'un côté les têtes en regard de cet empereur et d'une femme coiffée avec un diadême; légende, IMP*erator* SEV*erus* ALEXANDER SALL*ustia* BARBIA ORBIANA AVG*usta*. Revers, tête de Mamée coiffée avec un diadême; légende, IVLIA MAMAEA AVG*usta* MAT*er* AVG*usti*. La médaille de bronze du n° 7 présente la tête seule de l'impératrice, avec la légende SALL*ustia* BARBIANA AVG*usta*: on y voit l'empereur, en costume civil, donnant la main à l'impératrice, avec la légende CONCORDIA AVGVSTORVM, et S. C. à l'exergue.

§. 5. JULIE MAMÉE,

MERE D'ALEXANDRE SÉVERE.

Pendant les quatorze années du regne heureux et pacifique d'Alexandre Sévere, les Romains durent éprouver les plus vifs sentiments de reconnoissance pour Mamée, sa mere; qui l'avoit élevé avec tant de soins, qui le préserva de la corruption de la cour d'Elagabale, qui le prémunit contre les poignards de ce parent cruel, et qui enfin ne cessa de le diriger pendant son regne avec prudence et fermeté. Aussi le sénat donna autant de

Chap. IX. Élagabale et sa famille. Pl. LII.

larmes à son trépas qu'à celui d'Alexandre, et lui décerna les mêmes honneurs. Ces honneurs semblent démentir les reproches qu'on a faits à Mamée d'avoir été excessivement avare, et d'avoir été par-là une des causes de la mort d'Alexandre.

Mamée étoit fille de Julia Maesa, et niece de Julia Domna, l'épouse de Sévere. Sous le regne de cet empereur, Domna la fit venir d'Emese, sa patrie, à la cour. Elle y étoit encore l'an 205 (958 de Rome), puisqu'on put dire que Caracalla l'y avoit rendue mère d'Alexandre. Etant retournée en Syrie sous le regne de Macrin, elle revint à Rome sous celui d'Elagabale avec son fils, qui adopta Alexandre trois ans après, et qui donna le titre d'Auguste à Mamée. Elle fut la derniere princesse qui prit le surnom de Julie; comme son neveu Elagabale fut le dernier qui prit le nom d'Antonin.

Il s'établit chez les chrétiens, dans le quatrieme siecle, une opinion qui ne paroît pas dénuée de fondement, c'est que Mamée avoit embrassé en secret le christianisme, et qu'elle avoit fait instruire son fils Alexandre dans les principes de cette religion[1].

Capitolin[2] dit que la mere d'Alexandre Sévere le fut aussi d'une fille appelée Théoclia, qu'Alexandre avoit voulu donner en mariage au jeune Maxime, fils de Maximin.

N° 4 et 5. Les médailles de Mamée ont fait reconnoître cette impératrice dans plusieurs bustes des musées du Vatican et du Capitole. On voit ici, sous les n° 4 et 5, planche LII, la face et le profil d'un buste du musée royal (n° 99), dont les traits et le travail rappellent celui de son fils, qui est gravé dans la même planche.

N° 6 et 8. La médaille du n° 8, décrite plus haut, présente un buste de Mamée au revers de son fils; mais celle de bronze du n° 6 le présente

(1) Euseb., *Histor. eccles.*, VI, 28. (2) *In Maximo*, III.

de plus grande dimension, avec la légende IVLIA · MAMAEA AVGVSTA. Revers, femme appuyée sur une colonne, tenant un caducée de la main droite ; légende, FELICITAS · PVBLICA ; dans le champ, S. C.

Chap. IX.
Élagabale et sa famille.
Pl. LII.

CHAPITRE X[1].

SUCCESSEURS D'ALEXANDRE SÉVERE
JUSQU'A TRAJAN DECE.

Pl. LII. Lampride[2] termine la vie d'Alexandre Sévere par une réflexion qui peint la rapidité avec laquelle se succéderent ceux qui porterent après ce prince le titre d'Auguste. « Jusqu'à Alexandre « l'empire romain avoit eu pour souverain un prince qui occu- « poit le trône pendant un long espace de temps; mais après lui « on vit se succéder des empereurs qui régnerent pendant six « mois, pendant un an; le plus grand nombre, pendant deux « ans, et au plus pendant trois années, jusqu'à Aurélien et « quelques autres de ses successeurs, dont le regne eut une plus « longue durée. »

« Après Alexandre, dit Aurelius Victor[3], les empereurs, plus « occupés à affermir leur domination sur les Romains qu'à « maintenir les peuples étrangers dans la soumission, et conti-

(1) A l'époque où commence ce chapitre, Dion avoit cessé d'écrire; et Gordien III, dont ce chapire renferme la vie, est le dernier des empereurs dont Hérodien ait parlé. Ainsi on est réduit aux écrivains de l'*Histoire Auguste*, à Eutrope, aux deux Victors, à Zosime, à Orose, et à Zonare. Les premiers étoient contemporains des derniers empereurs dont ils écrivoient l'histoire, depuis Commode; mais Dion avoit de plus commencé la sienne depuis l'arrivée d'Enée en Italie, et il est très exact dans la chronologie, tandis que Hérodien l'a totalement négligée. Quant aux autres historiens qui me serviront de guides, ils n'ont écrit que des abrégés ou des mémoires particuliers; et déja même Dion, depuis Commode, et Hérodien, semblent n'avoir fait que recueillir des mémoires.

(2) Cap. LXIV. (3) *De Cæs.*, XXIV.

« nuellement armés les uns contre les autres, précipiterent subi-
« tement l'empire vers sa ruine; et l'on vit lancés tout à-la-fois
« sur le trône des Césars de bons et de méchants hommes, des
« hommes d'une naissance distinguée, et des plébéiens, plusieurs
« barbares enfin qui n'étoient pas nés sujets de l'empire. »

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LII

§. I. MAXIMIN,

ET PAULINE SON ÉPOUSE.

Le premier des barbares qui porta le sceptre d'Auguste fut Caïus Julius Verus Maximinus. Il étoit né en Thrace; son pere avoit pris naissance parmi les Goths, et sa mere, parmi les Alains. La force extraordinaire et la haute stature de Maximin lui donnerent une sorte de considération chez les bergers avec lesquels il vécut d'abord, et elles lui firent croire qu'il en obtiendroit aussi dans la capitale de l'empire romain. Il s'y rendit en effet; et, s'étant enrôlé parmi les gladiateurs, il fixa par les mêmes moyens les regards de Sévere, qui le fit entrer dans la milice. Maximin parvint, sous cet empereur et sous Caracalla, à des grades élevés[1]; mais, détestant Macrin, le meurtrier du fils de son bienfaiteur, il quitta le baudrier, et se retira dans son pays natal. Là il s'occupa à faire le commerce avec les Goths et les Alains. Ayant appris la mort de Macrin et de son fils, il revint à Rome pour reprendre son grade dans la milice sous Elagabale, qu'il croyoit petit-fils de son bienfaiteur. Ce prince infame n'adressa à Maximin que des paroles licencieuses; de sorte qu'il auroit encore une fois abandonné les aigles, si les amis d'Elagabale n'avoient

(1) Capitol., *in Maxim.*, V.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LII.

fait tous leurs efforts pour retenir dans la milice celui que l'on appeloit l'Hercule, l'Achille, et l'Ajax de son siecle; mais il ne chercha à avoir aucun accès auprès de cet empereur.

Avant l'invention de la poudre, on attacha un grand prix à la force de corps, et on multiplia les exercices qui devoient l'accroître, les gymnases, les jeux publics, les amphithéâtres, et depuis les tournois. C'est pourquoi les historiens ont recueilli avec soin tous les détails relatifs à la force de Maximin. Il avoit huit pieds et un doigt romains (7 pieds 4 pouces, ou 2 metres 361 millimetres) de hauteur; le bracelet de son épouse servoit d'anneau au pouce de sa main; il but en un jour un amphore de vin (environ trente et une pintes), et il mangea quarante livres de viande (environ vingt-sept livres anciennes de France); enfin il vainquit à la lutte jusqu'à trente soldats en un jour. A ces qualités physiques il joignoit une grande bravoure et un zele ardent pour le rétablissement de la discipline militaire, qui lui attirerent l'estime et la faveur d'Alexandre Sévere, quoiqu'on lui reprochât un caractere farouche et fier. Ce furent néanmoins ces restes de barbarie qui empêcherent l'empereur d'exécuter le projet qu'il avoit formé de donner en mariage sa sœur Théoclia au fils de Maximin[1].

Alexandre le créa sénateur, lui donna le commandement d'une légion, et l'emmena avec lui pour combattre les Germains. Mais cet ambitieux, se voyant aimé des soldats, et entendant leurs murmures contre l'empereur, qui maintenoit avec vigueur la discipline militaire, le fit assassiner l'an 235 (988 de Rome). Quoiqu'il regne quelque obscurité sur les détails de ce triste événement, il n'y en a aucune sur l'auteur; tous les historiens

(1) Capitol., *in Maxim.*, III.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LII.

accusent Maximin, et se récrient sur son ingratitude. Elle parut dans toute sa noirceur lorsque, ayant été immédiatement proclamé empereur par l'armée et reconnu pour tel par le sénat effrayé, qui donna aussi le titre de César à son fils Maxime, il fit mourir ou dépouilla de leurs dignités tous les amis d'Alexandre. La connoissance que l'on avoit de son caractere cruel et barbare fit que les Romains offrirent des vœux à toutes les divinités, pour obtenir que le nouvel empereur n'entrât jamais dans sa capitale.

Les vœux des Romains furent exaucés; mais leur sort n'en fut pas moins déplorable, comme nous le verrons plus bas. Maximin traversa le Rhin, vainquit plusieurs fois les Germains, et ravagea les contrées qu'ils habitoient. Après avoir pacifié la Germanie, il vint à Sirmium (sur la Save), dans la Pannonie, où il établit ses quartiers d'hiver, l'an 237. Là, pendant qu'il faisoit de grands préparatifs de guerre contre les Sarmates (les Polonois et les peuples qui les avoisinent à l'orient), il apprit, l'année suivante, que Gordien avec son fils avoient été proclamés Augustes en Afrique, et que Rome et un grand nombre de provinces les avoient reconnus empereurs. Quarante jours après, un général de Maximin attaqua l'armée des deux Gordiens, la vainquit, et fit mourir les deux Augustes. Mais le sénat, redoutant les fureurs de Maximin, persista dans son décret, qui l'avoit déclaré, lui et son fils Maxime, ennemis de l'empire. Il donna le titre d'Augustes à Pupien, à Balbin, et celui de César à Gordien, petit-fils de Gordien le pere. A cette nouvelle, toute sa férocité éclata; Capitolin[1] dit qu'il se frappa la tête contre les murs, qu'il se roula sur la terre, qu'il jeta de grands cris, qu'il

(1) *In Maxim.*, V.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévère jusqu'à Trajan Dèce. Pl. LII.

déchira ses vêtements royaux, et qu'il frappa ceux qui l'entouroient. Il marcha en hâte avec son armée contre Rome; mais il fut arrêté par le siége d'Aquilée et par la disette. Alors ses soldats, irrités de ses actes de cruauté, et exaspérés par la famine, le tuerent avec son fils l'an 238 (991 de Rome), comme le prouve Eckhel[1]. Ils envoyerent leurs têtes dans la capitale, où elles furent reçues au bruit des acclamations générales.

Maximin avoit mérité la haine de l'univers, ainsi que son fils, quoique celui-ci eût à peine atteint l'âge de l'adolescence. Il avoit fait mourir les plus illustres citoyens, soit qu'il doutât ou qu'il feignît de douter de leur fidélité, soit qu'il voulût s'emparer de leur fortune, soit enfin qu'ils eussent connu la bassesse de son extraction; et il disoit publiquement qu'on ne peut maintenir un empire que par la cruauté. Aussi lui donna-t-on les surnoms les plus odieux; on l'appela Cyclope, Busiris, et Phalaris[2].

N° 9 et 10. On voit ici, à la planche LII, sous les n° 9 et 10, deux médaillons de bronze de Maximin. Le premier présente son buste couronné de laurier, avec la légende IMP*erator* MAXIMINVS PIVS AVG*ustus*. Revers, l'empereur assis sur une estrade, entouré de six figures debout; plusieurs figures au bas de l'estrade; légende, LIBERALITAS · AVGVSTI. Le second médaillon présente le même buste, avec la légende MAXIMINVS PIVS AVG*ustus* GERM*anicus* P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* II. COS. (*consul*) P*ater* P*atriæ*. Revers, tête nue de son fils Maxime, avec la légende C*aius* IVL*ius* VERVS MAXIMVS CAES*ar*.

N° 11. Aucun historien n'a nommé Pauline, l'épouse de Maximin. Ammien Marcellin[3] dit seulement que cette princesse avoit des

(1) *D. N. V.*, VII, 293. (2) Capitol., XIII. (3) Lib. XIV, 1.

mœurs fort douces, et qu'elle tempéra souvent la férocité de l'empereur. Le Syncelle et Zonare assurent que son mari la fit mourir. D'après les médailles sur lesquelles on lit DIVA PAVLINA autour d'une tête voilée, coiffée comme les princesses de cette époque; et d'après la fabrique de ces médailles, on a jugé que l'épouse de Maximin s'appeloit Pauline. L'abbé Fontenu[1] a trouvé un nouveau motif de rapprochement dans la ressemblance de ses traits avec ceux de Maxime, fils de Maximin: motif qu'Eckhel a trouvé peu fondé, quoiqu'il le soit véritablement. On voit ici, sous le n° 11, une de ces médailles de bronze, au revers de laquelle on lit CONSECRATIO, et S. C. dans le champ; type, l'impératrice portée au ciel sur un paon, attribut de Junon.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LII.

§. 2. MAXIME CESAR.

On a déja vu dans la vie d'Elagabale quel prix les Romains, à l'exemple des Grecs, attachoient à la beauté. Maxime nous en fournit un second. Son pere Maximin, le créant César, disoit qu'il vouloit donner aux Romains le plus beau prince qu'ils eussent jamais vu. Capitolin[2], historien du pere et du fils (qu'il appelle Maximin le jeune, par ignorance et contre le témoignage des médailles et des inscriptions), raconte que plusieurs femmes voulurent qu'il les rendît meres. Sa taille, déja fort haute, quoiqu'il fût très jeune, annonçoit qu'il parviendroit à celle de son pere. Mais ses mœurs étoient très dissolues, ses manieres hautaines, et son caractere très cruel. Aussi les soldats, qui tuerent son pere devant Aquilée, ôterent-ils aussi la vie au jeune César. Caïus Julius Verus Maximus fut assassiné l'an 238 (991 de Rome),

(1) *Académ. B. L.*, t. X, 467. (2) Lib. I.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

âgé de dix-huit ou de vingt et un ans; car Capitolin dit qu'il a trouvé dans les historiens cette incertitude. Il venoit d'épouser Junia Fadilla, petite-niece d'Antonin.

Pl. LII. N° 12

Le n° 12 de la planche LII présente une médaille de bronze sur laquelle paroît une tête nue, avec la légende MAXIMVS CAES*ar* GERM*anicus,* surnom qu'il reçut avec son pere l'an 236. Au revers, les instruments des sacrifices, qui désignoient le souverain pontificat, avec la légende PIETAS AVG*usti,* et S. C. à l'exergue.

§. 3. GORDIEN Ier L'AFRICAIN, pere, et GORDIEN II L'AFRICAIN, fils, EMPEREURS.

Créés empereurs le même jour, morts à la même époque, les deux Gordiens doivent être réunis dans le même article.

Les habitants de la province d'Afrique, irrités par les concussions et les cruautés d'un officier de Maximin, se souleverent contre cet officier, et lui ôterent la vie dans le mois de mars de l'an 238 (991 de Rome). Craignant le ressentiment du farouche empereur, ils déclarerent Augustes Gordien le pere et son fils, qui avoient été choisis par Alexandre pour être l'un proconsul d'Afrique, et l'autre lieutenant de son pere. Le proconsul étoit âgé de plus de quatre-vingts ans; il s'appeloit Marcus Antonius Gordianus, comme le prouvent les inscriptions et les médailles grecques de son petit-fils Gordien Pie. Cependant Capitolin, qui écrivoit à la fin du même siecle, où avoient vécu les Gordiens, fait à plusieurs reprises des recherches pour savoir si ces

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII.

malheureux princes avoient porté le nom sacré des Antonins[1]. Que l'on juge par-là des compilations indigestes des écrivains de l'Histoire Auguste, Vopisque excepté. Les habitants de l'Afrique, en ceignant le diadême aux deux Gordiens, leur donnerent le surnom d'Africains, à cause du long séjour qu'ils avoient fait parmi eux, comme nous l'apprend Hérodien[2]; et non à cause de leur prétendue descendance du Scipion qui avoit illustré ce surnom.

Quoi qu'il en soit de cette opinion, il est certain que le pere de Gordien I[er] étoit issu de la famille des Gracques, et que sa mere appartenoit à celle de Trajan. Plusieurs de ses ancêtres avoient été consuls; et son patrimoine étoit le plus riche que possédât un particulier. Aussi reçut-il l'éducation la plus soignée, et il y répondit par son assiduité au travail. Il composa, étant fort jeune, un poëme intitulé *l'Antoniniade;* dans lequel il retraçoit toutes les actions d'Antonin et de Marc-Aurele. Il parcourut rapidement tous les degrés par lesquels on parvenoit à Rome aux dignités les plus élevées; et il acquit l'estime générale par ses vertus et par son désintéressement.

Mais ce qui rendit plus cher aux Romains Gordien le pere, fut la magnificence qu'il étala pendant son édilité. Chacun des douze mois (l'édilité duroit un an) il donna au peuple des spectacles. J'en retracerai ici quelques détails, afin que l'on connoisse les richesses immenses des familles patriciennes, et la grande distance des contrées qui contribuoient à la pompe des jeux. «[3] On y vit quelquefois combattre jusqu'à cinq cents cou« ples de gladiateurs, jamais moins de cent cinquante; on fit pa« roître en un jour cent lions et léopards; un autre jour, mille

(1) Capitol., *in Gord.*, V, 17. (2) Lib. VII, 13. (3) Capitol., III.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

Pl. LIII.

« ours. On conserva long-temps le souvenir d'une forêt (le mot « *sylva* désignoit un spectacle dans le cirque, qui étoit alors « rempli d'arbres transplantés, sous lesquels étoient placés des « animaux peu dangereux que les spectateurs forçoient à la « course et prenoient vivants), d'une forêt qui renfermoit deux « cents daims, trente chevaux sauvages, cent brebis sauvages, « dix élans, cent bœufs-à-bosse, trois cents autruches de Mau- « ritanie peintes en rouge, trente ânes sauvages, cent cinquante « sangliers, deux cents chamois, et deux cents nanguers.... On « lisoit enfin dans Cordus que Gordien avoit donné pendant « quatre jours, dans toutes les villes d'Italie, et à ses dépens, « les jeux scéniques, ou de théâtre, et les jeux de la jeunesse « (institués en l'honneur de Jupiter Capitolin par Néron, quand « il se fit raser pour la premiere fois). » Lorsqu'on se rappelle que toutes les villes de l'empire romain avoient un amphithéâtre ou un cirque, quelquefois même tous les deux, et que l'on y faisoit mourir une multitude innombrable d'animaux féroces ou sauvages, amenés de toutes les parties du monde connu, on est loin d'être étonné du petit nombre de ceux dont les races subsistent encore, on est plutôt surpris de leur existence; aussi ne les trouve-t-on ordinairement que dans les contrées où les Romains n'ont jamais pénétré.

Gordien Ier avoit épousé une petite-niece d'Antonin, Fabia Orestilla, qui l'avoit rendu pere d'une fille, et d'un fils, Gordien II, qui étoit âgé de quarante-six ans lorsqu'il fut proclamé empereur avec son pere. Ce fils de Gordien Ier avoit de grandes connoissances en littérature, en jurisprudence, et il tenoit un rang distingué dans le conseil d'Alexandre Sévere, qui l'avoit nommé lieutenant de son pere en Afrique. Le pere, dont les mœurs étoient irréprochables, supportoit avec peine la dé-

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIII.

bauche dans laquelle étoit plongé son fils, et qui l'avoit rendu cher à l'infame Elagabale. Malgré les reproches qu'il lui en fit souvent, Gordien II vivoit avec vingt-deux concubines, de chacune desquelles il avoit eu plusieurs enfants: ce qui lui fit donner le surnom de Priam et celui de Priape[1].

Les meurtriers de l'intendant de Maximin accoururent à la maison de campagne du proconsul Gordien, qui fut effrayé en voyant cette multitude armée. Ils le rassurerent en l'invitant à se laisser proclamer empereur avec son fils. En même temps ils jeterent sur ses épaules un morceau de pourpre qu'ils avoient détaché d'une enseigne militaire. Alors Gordien repoussa leur demande; il se prosterna devant eux pour les supplier de ne pas lui imposer ce terrible fardeau. Mais ils le menacerent de la mort, et l'assurerent que ce refus occasioneroit aussi celle de son fils[2]. Il céda à ces dernieres raisons. L'Afrique entiere reconnut pour empereurs les deux Gordiens, et leur donna le surnom d'Africains.

Le sénat et tout l'empire romain applaudirent à ce choix, en déclarant ennemis du peuple Maximin et son fils. Mais les Gordiens ne prirent pas les moyens propres à leur assurer l'appui des armées, qui étoient alors habituées à créer les empereurs. Un intendant de la Mauritanie, qu'ils avoient destitué, se mit à la tête d'un grand nombre de soldats, et vint assiéger Carthage, où résidoient les deux Augustes. Ceux-ci, n'ayant à lui opposer que peu de troupes avec les habitants de cette ville, hasarderent une bataille. Ce que l'on avoit pu facilement prévoir arriva; l'armée des Gordiens fut mise en déroute; le pere s'étrangla avec sa ceinture, craignant de servir au triomphe du vain-

(1) Capitol., XIX. (2) Herod., VIII, 11.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII.

queur; et le fils fut trouvé mort sur le champ de bataille. Ils n'avoient régné que depuis le mois de mars 238 jusqu'en juillet de la même année, « ou plutôt, comme dit Hérodien, Gordien « finit sa vie, qui avoit été heureuse jusque-là, dans une certaine « apparence de principauté. »

N° 1. Nous n'avons d'autres monuments de ces deux empereurs que des médailles. Celles du pere justifient la ressemblance que l'on trouvoit entre lui et Auguste dans un âge avancé[1]; son visage est long, maigre, le nez est légèrement aquilin. On en voit ici, sous le n° 1, planche LIII, une de bronze qui présente une tête couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* ANT*onius* GORDIANVS AFR*icanus* AVG*ustus*. Revers, femme debout, appuyée sur un cippe, tenant une baguette et une corne d'abondance; un globe est à ses pieds; légende, PROVIDENTIA AVGG. (*Augustorum*), S. C. dans le champ.

N° 2. Les médailles de Gordien II, ou le fils, portent, du côté de la tête, la même légende que celle du pere; donc on ne peut les distinguer que d'après les traits du visage. Celui du fils est plus raccourci; ce qui l'avoit fait comparer à Pompée (cette ressemblance est incertaine); il est aussi plus gros, comme l'étoit tout son corps. Enfin Gordien II est chauve par-devant. D'après cela, on lui attribue la médaille de bronze gravée ici sous le n° 2. La tête, couronnée de laurier, est entourée de la même légende que celle du pere. Revers, Rome assise, tenant une lance et une Victoire; légende, ROMAE AETERNAE; exergue, S. C.

(1) Capitol., *Gord. jun.*, II.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII.

§. 4. BALBIN ET PUPIEN, EMPEREURS.

Nous avons vu dans la vie de Maximin qu'après la mort des deux Gordiens, le sénat, loin de révoquer ses décrets contre Maximin, qui accouroit en Italie, à la tête d'une armée formidable, avoit procédé de nouveau à l'élection de deux empereurs, qui doivent être réunis dans un même paragraphe. L'un, Claudius Balbinus, âgé de soixante ans, d'une naissance illustre, avoit été deux fois consul, gouverneur de plusieurs provinces; il étoit d'ailleurs recommandable par ses grandes richesses, par la connoissance des lois, et par une vie sans reproches [1]; l'autre, Maximus Pupienus [2], âgé de soixante et quatorze ans, sorti des rangs les plus obscurs, avoit obtenu par son mérite militaire toutes les dignités, et même le consulat; ses mœurs pures et la sévérité de son caractere le faisoient aimer et craindre du peuple.

Cette élection eut lieu en avril ou en mai de l'an 238 [3] (991 de Rome). A peine fut-elle connue du peuple, que, redoutant la sévérité de Pupien, il accourut au Capitole, où le sénat s'étoit assemblé extraordinairement, et demanda avec menace qu'on lui donnât un prince de la famille des Gordiens, dont le nom lui étoit si cher. En vain les nouveaux empereurs, entourés de chevaliers et de soldats, voulurent-ils se rendre au palais; ils furent obligés de céder à la volonté du peuple. On amena un petit-fils de Gordien le pere, qui portoit le nom de Gordien, et

(1) Herod., VII, 25.

(2) Les auteurs latins le nomment ordinairement *Pupienus*, et les auteurs grecs, *Maximus*.

(3) Eck., *D. N. V.*, VII, 305.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII.

qui étoit à peine âgé de seize ans. On le conduisit au Capitole, où le sénat lui donna le titre de César. Cette condescendance ramena la paix, de même que le premier décret des empereurs, qui accordoit aux deux Gordiens les honneurs de l'apothéose. Ils s'occuperent aussi du rétablissement des lois et de la réhabilitation des citoyens injustement condamnés et dépouillés.

Les fureurs de Maximin redoublerent, lorsqu'il apprit cette nouvelle élection; et il pressa le siége d'Aquilée, dont la résistance opiniâtre (les femmes couperent leurs cheveux pour remplacer les cordes des machines de guerre) retardoit sa vengeance[1]. Le sénat chargea Pupien de la défense de l'Italie, et l'envoya avec des troupes d'élite combattre Maximin. L'absence de cet empereur fit naître dans Rome de grands troubles, que sa présence auroit prévenus ou bientôt apaisés. Une guerre civile s'alluma entre les soldats et le peuple[2]; une partie considérable de Rome fut brûlée; l'empereur Balbin fut même blessé en voulant apaiser la sédition. Elle ne cessa qu'à la vue du César Gordien, que l'on revêtit de la pourpre, et qu'un homme d'une haute stature porta au milieu des combattants. Les meurtres de Maximin et de son fils rendirent le calme à l'Italie. Le sénat envoya une députation nombreuse au-devant de Pupien, qui se réunit à son collegue et au jeune César. Les empereurs gouvernerent avec une harmonie parfaite, et les Romains espéroient des jours heureux. Mais la jalousie que les prétoriens conçurent contre le sénat causa leur ruine. Un historien cité par Capitolin[3] comparoit à Caton le sévere l'économe Pupien, et à César le généreux Balbin.

Lorsque les prétoriens et les autres troupes de l'armée de

(1) Capitol, *Maxim. Jun.*, VII. (2) Ibid., *Maxim. Balb.*, IX. (3) Ibid., VII.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIII.

Maximin entrerent dans Rome, après leur soumission, on dit dans le sénat : « Telle est la conduite des princes dont l'élévation « est le résultat d'un choix réfléchi et judicieux ! telle est la fin « de ceux qu'ont élevés des audacieux et des hommes dépour- « vus de lumieres [1] ! » Ces paroles imprudentes semblerent être le signal de la mort des empereurs. Les prétoriens, se trouvant déja humiliés de n'avoir point eu de part à l'élection des successeurs des Gordiens et de Maximin, se souleverent, forcerent la garde du palais, se jeterent avec fureur sur les deux empereurs, déchirerent leurs vêtements, les traînerent nus hors du palais pour les conduire dans leurs camps. Mais, apprenant que d'autres troupes accouroient pour les défendre, ils les firent mourir, abandonnerent leurs corps sur la voie publique, et emmenerent le jeune Gordien, qu'ils proclamerent Auguste. « Tel fut, dit « Hérodien [2], la mort (attentat exécrable !) de ces vieillards « vénérables et dignes de mémoire, qui avoient été élevés à « l'empire par leur naissance et par leurs glorieux services. » Ils n'avoient régné que trois mois.

Les n° 3 et 4 de la planche LIII présentent la face et le profil d'une tête de bronze de Balbin, qui est conservée dans le musée du Vatican, et qui a été trouvée dans la Vigna Casali, sur la voie Appienne [3]. La médaille de bronze du n° 5 en prouve la ressemblance. On y lit autour d'une tête couronnée de laurier cette légende, IMP*erator* CAES*ar* D*ecius* CAEL*ius* BALBINVS AV*Gustus*. Revers, dans une couronne de laurier, VOTIS DECENNALIBVS S. C. Tous les dix ans le sénat et le peuple formoient des vœux solennels pour les empereurs ; et des médailles étoient frappées au commencement de chaque période. N° 3, 4, et 5.

(1) *Maxim. Balb.*, XIII. (2) Lib. VIII, 21. (3) *Mus. Pio Clem.*, VI.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIII.
N° 6, 7, et 8

La face et le profil d'un buste colossal de Pupien sont gravés ici sous les n° 6 et 7. Ce buste étoit placé sans désignation dans le château de Richelieu, où Visconti le reconnut pour celui de Pupien. Il le fit transporter dans le musée royal; il y est conservé sous le n° 60. On trouve dans la collection de la villa Albani une statue en marbre de Pupien[1]; elle faisoit jadis partie de la collection Verospi, et on l'a vu pendant quelques années dans le musée de France, avec le n° 18. Elle est gravée dans le recueil de Guattani[2]. La ressemblance de ces deux marbres est prouvée par la médaille de bronze du n° 8. On y lit, autour d'une tête couronnée de laurier, IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* CLO*dius* PVPIENVS AVG*ustus*. Revers, Victoire tenant une couronne; légende, VICTORIA AVGG*ustorum*. S. C.

§. 5. GORDIEN III ou PIE, EMPEREUR,

ET SON ÉPOUSE TRANQUILLINE.

Si Gordien Pie avoit eu pour mere, comme Alexandre Sévere, Mamée, c'est-à-dire une femme qui entourât son fils des plus sages conseillers, sa mémoire serait sans tache; mais il n'eut pas ce bonheur. Sa mere, préposée à son éducation, ne plaça autour de lui que des hommes vils, qui vendirent les dignités en son nom, et qui se réunirent pour le tromper[3].

Petit-fils de Gordien l'Africain pere (soit par une fille, soit par Gordien le second Africain), Gordien étoit élevé dans l'obscurité, lorsque le peuple romain demanda avec emportement qu'il fût créé César, conjointement avec les Augustes Pupien et

(1) Winckel., *Monum. ined.*, *tratt. prel.*, p. 101.

(2) Ann. 1787. *Maggio.*

(3) Capitol., *Gord.*, XXII.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LIV.

Balbin, l'an 238 (991 de Rome). Reconnoissant des dangers auxquels s'étoient exposés les deux Gordiens pour délivrer l'empire de la tyrannie de Maximin, le peuple voulut voir sur le premier degré du trône le descendant de ses défenseurs. Celui-ci n'étoit âgé que de onze, de treize, ou au plus de seize ans; car on trouvoit ces différentes époques dans les écrivains contemporains, selon Capitolin[1]; de même que l'on hésitoit sur sa filiation: tant étoit grande la négligence avec laquelle on avoit écrit l'histoire, après Dion!

La même année qui vit Gordien déclaré César lui vit placer sur le front le diadême, après le meurtre de Pupien et de Balbin. Les prétoriens, qui avoient assassiné ces deux respectables empereurs, parcequ'ils avoient été choisis par le sénat et non par la milice, chercherent le moyen de se soustraire à la vengeance du peuple, et en même temps d'exercer le droit qu'ils s'étoient arrogé de donner un maître aux Romains. La présence du jeune César, revêtu des ornements de sa dignité, et porté par un homme d'une très haute stature, avoit déja apaisé une sédition. Ce fut encore la présence de Gordien, revêtu de la pourpre impériale par les prétoriens, qui les réconcilia avec les habitants de la capitale. Le sénat et toutes les provinces applaudirent à cette élection, dans l'espoir de goûter le repos qui les avoit fuis depuis la mort d'Alexandre. Cette attente ne fut remplie qu'à l'égard des ennemis extérieurs, qui suspendirent leurs attaques contre l'empire.

Le mariage de Gordien avec Tranquilline, célébré l'an 241 (994 de Rome), apporta un grand changement dans le gouvernement de l'empire. Le pere de cette impératrice, appelé Timi-

(1) *Gord.*, XXII.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

sithée (adorateur des dieux), ou Timésiclès, selon Zosime[1], plutôt que Misithée (qui hait les dieux), comme on lit, contre toute vraisemblance, dans Capitolin[2], étoit un homme renommé pour sa science, son éloquence, et la sagesse de ses conseils dans la paix comme dans la guerre. Gordien le nomma préfet des prétoriens, l'appela son pere, exigeant aussi qu'il l'appelât son fils; et il suivit avec docilité toutes ses leçons. Les favoris furent éloignés de la cour, d'habiles généraux placés à la tête des armées, et la discipline militaire fut rétablie.

Assuré du dévouement des soldats, Gordien ouvrit le temple de Janus l'an 242; et c'est la dernière fois que les historiens font mention de cette cérémonie, célebre dans les premiers siecles de Rome. Il quitta la capitale pour combattre les Perses. Leur roi, Sapor, fils d'Artaxerxès (Ardchir), fondateur de la dynastie des Sassanides, avoit rassemblé une armée formidable, s'étoit emparé de la Mésopotamie, d'une grande partie de la Syrie, menaçoit même Antioche, et répandoit la terreur non seulement dans tout l'Orient, mais encore dans l'Italie. Gordien, en traversant la Thrace, combattit et vainquit les Sarmates et les Goths; mais les Alains lui firent subir un échec dans les champs de Philippes en Macédoine, ou près de Philippopolis dans la Thrace[3]. Arrivé en Asie, il attaqua les Perses, les vainquit, et les obligea d'abandonner la Syrie, la Mésopotamie, et leurs autres conquêtes. Le sénat, instruit de ses succès, ordonna par un décret solennel que Gordien jouiroit des honneurs du triomphe, monté sur un char traîné par quatre éléphants (Capitolin[4] donne à entendre que cet attelage étoit réservé aux triomphateurs des Perses); et que Timésiclès jouiroit aussi des honneurs

(1) Lib. I.
(2) *Gord.*, XXIII.
(3) Capitol., *Gord.*, XXXIV.
(4) Ibid., XXVII.

du triomphe, mais seulement monté sur un char attelé de quatre chevaux.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

Ce sage conseiller de Gordien put à peine connoître les témoignages de la reconnoissance du sénat, car il mourut l'an 243; soit d'une maladie, soit, comme on le crut généralement, par la perfidie d'un Arabe, appelé Philippe, qui succéda depuis à Gordien. Cet homme, qui s'étoit avancé dans la carrière militaire par sa valeur, fut nommé, par l'empereur, préfet du prétoire, à la place de Timésiclès. Parvenu à la première dignité de l'empire, Philippe éleva ses vues jusqu'au trône. Il employa le crédit dont il jouissoit personnellement dans la milice, et celui que lui donnoit sa dignité, à dominer et à éteindre l'amour des soldats pour Gordien. Il représentoit qu'il étoit honteux pour eux d'être commandés par un chef à peine entré dans l'adolescence. En même temps il les conduisit à travers des pays déserts et stériles, et il empêcha tous les convois de parvenir à leur destination. Les soldats irrités se révolterent contre Gordien, et élurent Philippe empereur.

Tous les historiens, Capitolin excepté, disent seulement que Philippe, devenu empereur, fit mourir Gordien l'an 244 (997 de Rome), et qu'il écrivit au sénat qu'une maladie avoit conduit ce prince au tombeau. Quoique l'on trouve dans l'histoire des faits vrais qui ne sont pas vraisemblables, et sur-tout à l'époque des temps de trouble que je décris; quoique plusieurs écrivains modernes aient cru devoir rejeter comme une fable le récit de Capitolin; cependant Montesquieu [1], qui connoissoit si bien le cœur humain, l'a adopté. Selon Capitolin [2], Gordien auroit imploré la protection des soldats, auroit reproché à Philippe son

(1) *Grandeur des Romains*, c. XVI. (2) *Gord.*, XXX.

CHAP. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV.

ingratitude; et, voyant l'immobilité des auditeurs, il auroit demandé d'abord à être son collegue, puis à porter seulement le titre de César. Il se borna ensuite à demander d'être préfet du prétoire, et enfin il parla pour qu'on lui conservât la vie; ce qui lui auroit été refusé par les chefs de l'armée, dévoués à Philippe.

Telle fut la fin déplorable du troisième empereur du nom de Gordien, qui périt âgé d'environ vingt ans, après un regne de moins de six ans.

On ignore s'il laissa des enfants de son épouse Tranquilline; mais l'on est certain qu'il n'y eut point un quatrieme Gordien empereur, malgré tous les efforts que fit en 1695 le savant abbé Dubos[1] pour faire prévaloir cette opinion, opinion qui fut victorieusement combattue par Galland[2], le célebre traducteur des Mille et une Nuits.

Le sénat ajouta, ou parut ajouter foi au récit de Philippe. Il accorda à Gordien Pie les honneurs de l'apothéose. Philippe, cherchant à diminuer l'horreur de son forfait, permit que les soldats lui élevassent sur les frontières de la Perse un tombeau que l'on apercevoit de fort loin, et qui subsistoit encore sous le regne de Julien; comme l'atteste Ammien Marcellin[3], témoin oculaire.

N° 4 et 5.

Capitolin[4] fait de ce prince un portrait avantageux; il dit qu'il étoit beau, d'une figure et d'un abord très agréables. Ses médailles, qui sont en aussi grand nombre que celles des deux premiers Gordiens, sont rares. Elles confirment ce témoignage. On en voit ici sous le n° 4, planche LIV, une de bronze sur laquelle paroît sa tête nue, sans barbe, avec la légende M*arcus* ANT*onius*

(1) *Histoire des quatre Gordiens*, 1695, in-12.

(2) *Lettre touchant les quatre Gordiens*, 1696.

(3) Am., lib. XXIII, 5.

(4) *Gord.*, XXXI.

GORDIANVS CAES*ar*. Revers, les instruments des sacrifices, avec la légende PIETAS AVG*Gustorum*, et l'exergue S. C. Sur le médaillon de bronze du n° 5 est gravé le buste de Gordien III, couronné de laurier, armé d'une lance et d'un bouclier, avec la légende IMP*erator* GORDIANVS PIVS FELIX AV*Gustus*. Revers, un amphithéâtre dans lequel combattent un taureau et un éléphant, avec la légende MVNIFICENTIA GORDIANI AV*Gusti*.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece. Pl. LIV

Il paroît que les numismatistes ont donné à Gordien III le surnom de Pie, *Pius*, parcequ'on le trouve constamment sur ses médailles latines depuis l'an 239; tandis qu'on ne le voit point sur les médailles latines des deux Gordiens.

N° 1 et 2.

Lorsqu'en 1792 le prince Marc-Antoine Borghese fit faire des fouilles dans l'antique territoire de Gabies, on découvrit le précieux buste de Gordien, qui est conservé aujourd'hui dans le musée royal, sous le n° 2, et qui est dessiné ici sous le n° 1. Visconti le reconnut d'après les médailles nombreuses de cet empereur, et le décrivit dans ses Monumenti Gabini[1]. Sous le n° 2 est dessiné le profil. En voyant ce buste, dont les bras et la main gauche antiques sont conservés (les bustes qui ont des bras antiques sont extrêmement rares), on pourroit le prendre pour un fragment de statue; mais le marbre (de Luna, aujourd'hui Carrare) est fouillé par-derriere, comme les autres bustes que l'on cherchoit ainsi à rendre moins lourds. Gordien tient de la main gauche le *parazonium* (épée de commandement); et il tenoit probablement de la droite, qui n'a pu être retrouvée, un globe ou une Victoire. Sa tête est nue; il est revêtu d'une cuirasse travaillée sous la forme d'écailles, et du *paludamentum*

(1) Tav. XIV, p. 46.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

(chlamyde pourpre des généraux). La beauté du travail égale la rareté du monument. On en voit le profil au n° 2.

Pl. LIV. N° 3.

Le n° 3 présente un beau camée sur lequel est gravé Gordien III. Il fait partie de la collection d'un amateur anglois.

Tranquilline (Sabinia Tranquillina) eut pour père le vertueux, le sage Timésiclès, qui rendit de si grands services à l'empire; comme nous l'avons vu dans la vie de Gordien III, empereur, qu'elle épousa l'an 241[1] (994 de Rome). C'est là tout ce que nous apprend l'histoire sur cette impératrice, dont le nom se lit dans Eutrope[2] seul; mais dont la tête est jointe à celle de son mari sur leurs médailles grecques. On ignore si elle le rendit père.

N° 6. Sa tête, coiffée du diadême, est gravée sur la médaille de bronze du n° 6, avec la légende SABINIA TRANQVILLINA AVG*usta*. Revers, une femme debout, tenant un caducée et une corne d'abondance, avec la légende FELICITAS TEMPORVM, et S. C. dans le champ.

§. 6. PHILIPPE Ier, ou PERE,

ET OTACILIA SEVERA SON ÉPOUSE.

Les écrivains du siecle de Constantin ont donné à entendre qu'Alexandre Sévere étoit chrétien; mais qu'il ne paroissoit tel que dans l'intérieur de son palais. Ils ont dit la même chose de Philippe Ier, cependant avec plus d'assurance. Voici comment s'exprime sur ce sujet le savant et religieux Eckhel[3]: «Philippe

(1) Capitol., *Gord.*, XXVIII. (2) Lib. IX, 2. (3) *D. N. V.*, VII, 327.

« avoit fait mourir son bienfaiteur Gordien III, et par cette per-« fidie il s'étoit emparé du trône. Némésis, qui conservoit le « souvenir de ce crime odieux, lui fit subir le même sort. Si l'on « retranche ce forfait, le reste de sa vie paroît avoir été exempt « de blâme. Plusieurs des anciens écrivains, entre lesquels on « compte des saints peres, ont assuré qu'il étoit chrétien. Je ne « traiterai point cette question, parcequ'elle n'entre point dans « le plan de mon ouvrage, parcequ'elle a occupé les écrivains « de l'histoire ecclésiastique, Tillemont en particulier; et parce-« que les médailles de Philippe Ier, présentant toujours les images « des fausses divinités, témoignent plutôt en faveur de l'opinion « contraire. »

Philippe Ier (Marcus Julius Philippus) étoit Arabe, né dans la Trachonite, selon Victor [1], ou dans la colonie de Bostra, qui appartenoit à l'Arabie proprement dite, selon Zonare [2]. On ne sait rien de son origine, ni de sa vie avant l'époque où il fut nommé préfet du prétoire, l'an 243; si ce n'est que son pere avoit été un chef de voleurs très célebre (*patre nobilissimo latronum ductore*, dit le jeune Victor [3]). Zosime, parlant de Philippe Ier, dit aussi que les Arabes étoient la plus méchante des nations (ἐξ Ἀραβίας ἔθνους χειρίστου). Combien est ancienne cette horde d'Arabes qui ne vit que de vols et de pillages, et chez qui les chefs ou les plus hardis voleurs sont honorés ?

On doit croire que Philippe avoit parcouru avec succès tous les grades de la milice, puisque Gordien III le nomma préfet du prétoire, après la mort de Timésiclès, pere de l'impératrice, et celui qui gouvernoit sous le nom du jeune empereur. Si l'on en croit Capitolin [4], Philippe fut l'auteur de cette mort. Il avoit des

(1) *Cæs.*, XXVIII. (2) Lib. XII, 19. (3) *Epit.*, XXVIII. (4) *Gord.*, XXVIII.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LV.

raisons puissantes de craindre un juste ressentiment de la part de Timésiclès; et il en prévint l'effet en lui faisant donner un breuvage contraire à la maladie dont il étoit atteint. Ce ne fut pas son plus grand crime : il n'avoit immolé Timésiclès que pour abattre la seule barriere qui le séparoit du trône; et il portoit ses vues plus haut. Devenu le conseiller intime de Gordien, il s'occupa à l'entraîner dans les plus fausses démarches, et en même temps à le rendre odieux aux soldats. Il les conduisit dans des contrées incultes ou dévastées; et il empêcha les convois de suivre les armées, en les égarant à dessein; ce qui les irrita contre Gordien. Alors des officiers vendus à Philippe représenterent aux soldats que l'empereur (âgé seulement de vingt ans) étoit trop jeune pour soutenir le fardeau de l'empire, et qu'il falloit le remplacer par un homme blanchi sous les armes et dans le conseil, tel que Philippe.

Capitolin dit que ce monstre d'ingratitude se fit d'abord déclarer empereur par les soldats irrités, et collegue de Gordien en qualité de son tuteur. Nous avons vu dans la vie du jeune prince le récit de cet événement tracé par le même historien; nous rappellerons seulement ici que tous les autres écrivains disent seulement que Philippe fit mourir l'infortuné Gordien, et qu'il lui succéda l'an 244 (997 de Rome).

Après qu'il se fut adjoint, en lui donnant le nom de César, son fils, âgé seulement de sept ans, il écrivit au sénat pour lui annoncer la mort de Gordien III, qu'il attribuoit à une maladie; et son élection, en lui demandant son approbation. Il l'obtint du sénat, qui feignit de croire naturelle la mort de Gordien, et qui lui fit rendre les honneurs divins. Philippe profita de la victoire que l'armée de ce malheureux prince venoit de remporter sur les Perses, près de l'Euphrate; il conclut la paix avec

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LV.

leur roi Sapor, et ramena les troupes romaines dans la Syrie. Pour éterniser son nom, il fonda, près de cette province et près de Bostra, dans la Trachonite (appelée quelquefois Arabie), une ville, qu'il nomma Philippopolis[1], et dans laquelle il fit frapper entre autres médailles probablement celles de son pere Marinus, comme l'a judicieusement conjecturé M. Tochon d'Annecy[2].

Arrivé à Rome, Philippe chercha par sa douceur à se concilier les sénateurs, et les soldats par ses largesses. Pour pallier le meurtre de Gordien, son bienfaiteur, il en parla toujours avec respect et ne détruisit point ses monuments. Il repoussa loin du Danube, en 245, les Carpes (peuple scythe ou goth), qui avoient fait une incursion dans les contrées qu'il arrose; depuis lors il porte, ainsi que son fils, sur les médailles, les surnoms de *Germanicus Maximus,* et de *Carpicus Maximus.* Enfin, l'an 247, il donna à son fils le titre d'Auguste, avec la puissance tribunitienne.

L'an 248 de l'ere vulgaire forme dans l'histoire de Rome et dans celle de Philippe Ier une époque remarquable; il correspond à l'an 1001 de la fondation de la ville éternelle. Les deux empereurs célébrerent dans cette année, avec la plus grande pompe, des jeux qui étoient à-la-fois séculaires et millénaires: c'étoit au 1er avril de l'année précédente 247 qu'avoit commencé la millieme année, et elle avoit fini au même jour de 248. Les chronologues ont émis des opinions contradictoires sur l'époque de ces jeux millénaires; les uns l'ont avancée d'une, même de deux années; Cassiodore seul l'a reculée d'un an: mais Eckhel[3] et la plupart des chronologues ont prouvé, par le témoignage

(1) Zon., XII, 19; Vict., *Cæs.*, XXVIII.
(2) *Mémoires sur les médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817.
(3) *D. N. V.*, VII, 324.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV

irrécusable des médailles, que l'on doit assigner l'an 248. Aucune de celles de Philippe antérieures à cette année n'a rapport aux jeux millénaires; tandis que l'on en trouve un grand nombre qui sont relatives à ces jeux, et qui présentent le troisieme consulat de Philippe pere joint au deuxieme de son fils; or cette réunion appartient exclusivement à l'an 248. La durée de ces jeux, que Philippe fit célébrer seulement après les mille ans accomplis, fut « de trois jours et de trois nuits, sans que le « peuple se livrât au sommeil, dit S. Jérôme[1]. »

La durée non interrompue de ces jeux est pour ainsi dire moins remarquable que le nombre et l'espece des animaux qui y parurent. Je vais en donner l'énumération pour suppléer à la disette des faits mémorables dans cette période de l'histoire romaine, quoiqu'on en trouve une semblable dans la vie des deux premiers Gordiens[2]. Le troisieme empereur de ce nom avoit fait rassembler à Rome un grand nombre d'animaux pour la célébration de son triomphe sur les Perses, triomphe qui ne put avoir lieu à cause de sa mort prématurée. Philippe les fit paroître dans le cirque aux jeux millénaires, et il en donna une partie aux spectateurs; le reste fut immolé aux plaisirs du peuple. Trente-deux éléphants, dix élans, dix tigres, soixante lions, et trente léopards apprivoisés, dix hyenes, un hippopotame, un rhinocéros, dix lions blancs (d'une couleur moins foncée), dix girafes, vingt ânes sauvages, quarante chevaux sauvages, et un nombre incalculable d'autres animaux de toute espece. Enfin l'on vit combattre dans ces jeux mille couples de gladiateurs qui appartenoient au domaine public.

Alexandre Sévere avoit eu le dessein de supprimer les lieux

(1) Hier., *in Chron. Eusebil.* (2) Capitol., *Gord.*, XXXIII.

infames où des hommes achetoient du fisc le droit de se prostituer à la lubricité publique; « mais il craignit, dit son historien « Lampride[1], de rendre plus violentes les passions que l'on se- « roit forcé de contraindre; car les hommes sont entraînés plus « violemment vers les objets défendus, et les recherchent avec « fureur. » « Philippe, plus hardi, exécuta le projet d'Alexandre; « ce qui lui attira l'estime générale, dit Victor[2], qui écrivoit « dans le quatrieme siecle, sous les empereurs chrétiens; mais « cette prohibition n'a plus d'effet. » Cependant on ne trouve aucune preuve qu'elle ait été entièrement révoquée; ce que la pudeur publique dut à la fermeté de Philippe.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece
Pl. LV.

Des révoltes, occasionées par la famine et par les exactions des officiers de l'empereur, éclaterent dans plusieurs contrées l'an 249. Dans l'Orient, Jotapien revêtit la pourpre, mais il fut bientôt mis à mort. Les troupes de la Mœsie et de la Pannonie se souleverent en même temps, et placerent le diadême sur la tête de Publius Carvilius Marinus, officier subalterne[3]. Effrayé de la révolte des armées de Pannonie, Philippe demanda aux sénateurs de l'aider à l'apaiser, ou de le décharger du fardeau de l'empire, s'ils croyoient qu'il fût au-dessus de ses forces. Un silence général fut la seule réponse du sénat. Decius (qui, devenu empereur, fut appelé Trajanus Decius) prit enfin la parole, et dit que l'on avoit tort de redouter les entreprises de deux hommes aussi peu recommandables que Jotapien et Marin, et qu'ils succomberoient à cause de leur incapacité. Il les avoit bien jugés, car ils furent bientôt vaincus et mis à mort.

Cependant Philippe chargea de les poursuivre le même Decius, qui s'en défendit long-temps. Les soldats révoltés ne trou-

(1) Lib. XXIV. (2) *In Cæs.*, XXVIII. (3) Zosim., I.

CHAP. X Successeurs d'Alexandre Severe jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV

verent d'autre moyen d'éviter une juste punition qu'en élisant empereur celui qui étoit envoyé pour les faire rentrer dans le devoir : le croyant d'ailleurs digne de régner et capable de vaincre Philippe. Decius opposa aux soldats une vive résistance ; et il ne se rendit, selon Zonare, qu'en voyant les épées tirées contre lui. Il écrivit sur-le-champ à Philippe pour lui annoncer la violence qu'on lui avoit faite, et pour l'assurer qu'arrivé à Rome, il déposeroit la pourpre et le diadême. Mais celui-ci, croyant apercevoir dans cette assurance un piege et un moyen employé pour l'entretenir dans l'inaction, sortit de Rome avec ses troupes, y laissant seulement quelques prétoriens avec son fils. Arrivé à Vérone, il livra bataille à Decius, la perdit, et fut tué. Son fils le fut aussitôt à Rome par les prétoriens.

Philippe avoit régné environ six ans, étant mort l'an 249 (1002 de Rome). On ne sait rien de précis sur son âge : la chronique d'Alexandrie ne lui donne que quarante-cinq ans; mais Zosime parle de sa foiblesse, suite de son grand âge.

N° 1. Les deux portraits de Philippe pere, gravés sur les médailles de la planche LV, sont les meilleurs qui nous soient parvenus; c'est pour ce motif qu'on les a choisies de préférence à celles qui sont relatives aux jeux millénaires. Sur le médaillon de bronze du n° 1 le buste de Philippe, couronné de laurier, est entouré de la légende IMP*erator* CAES*ar* M*arcus* IVL*ius* PHILIPPVS AVG*ustus*. Revers, l'empereur debout, en costume militaire; à ses côtés deux porte-enseignes et un prétorien : légende, P*ontifex* M*aximus* TR*ibunitia* P*otestas* COS. (*consul*) P*ater* P*atriæ*.

N° 2. Même buste et même légende sur la médaille de bronze du n° 2. Revers, femme debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, des épis de la droite ; dans le champ, un

boisseau plein d'épis, avec les sigles S. C.; légende, ANNONA AVG*usti* (distribution de blé au nom de l'empereur). Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

Otacilia Severa fut l'épouse de Philippe Ier, comme nous le lisons dans les inscriptions et sur les médailles. D'ailleurs l'histoire ne nous apprend rien d'elle, sinon qu'elle laisse entrevoir que cette impératrice étoit chrétienne[1]. Pl. LV.

La médaille de bronze du n° 3 présente le buste de l'impératrice, avec la légende MARCIA OTACIL*ia* SEVERA AVG*usta*. Revers, femme debout, élevant la main droite et tenant une corne d'abondance; légende, PIETAS AVGVSTAE; les sigles S. C. dans le champ. N° 3.

§. 7. MARINUS,

PERE DE PHILIPPE Ier.

Les antiquaires se sont occupés pendant long-temps, sans succès, à découvrir quel étoit le Marinus dont on voit la tête sur la médaille de bronze du n° 8, planche LV. Cette tête est nue, mais non pas chauve; un aigle éployé est placé au-dessous; la légende est ΘΕΩ · ΜΑΡΙΝΩ (à Marinus deifié). On en connoît deux revers différents avec la même légende ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΙΤΩΝ ΚΟΛΩΝΙΑC, et S. C. dans le champ : l'un de ces revers, qui est ici gravé, a pour type Rome assise, tenant de la main gauche une haste, et de la droite un aigle sur lequel sont placées deux petites figures. Le second revers a pour type Pallas, ou Rome debout, tenant de la main droite une patere; de la gauche, une N° 8.

(1) Tillemont, III, *Ph. I.*

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Séve jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV.

haste; à ses pieds un bouclier. On attribuoit ordinairement ces médailles à Philippopolis de Thrace, et à Marinus qui se révolta dans la Mœsie contre Philippe Ier; Vaillant seul reconnut qu'elles avoient été frappées en Arabie.

Tochon d'Annecy [1], membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, a proposé sur cet objet, en 1817, des conjectures très vraisemblables, dont je vais donner l'extrait. Philippopolis de Thrace ne porte point le surnom de Colonie; la fabrique de ses médailles differe beaucoup de celle des médailles de Marinus. La fabrique des dernieres médailles ressemble à celle des médailles de Bostra en Arabie, auprès de laquelle Philippe Ier, voulant illustrer son pays natal, et avant de le quitter pour aller à Rome, fonda une ville, et probablement une colonie, auxquelles il donna son nom, et dans lesquelles il fit frapper des médailles avec son portrait. Le lieu paroît donc bien reconnu. Le Marinus déifié et gravé sur les médailles de Philippopolis d'Arabie quel est-il? Ce ne peut être Marinus révolté contre Philippe Ier, qui lui survécut, et qui ne lui décerna certainement pas les honneurs de l'apothéose; ni Pacatianus, déclaré empereur dans les mêmes contrées que l'avoit été Marinus, et surnommé par quelques antiquaires Marinus, d'après l'interprétation arbitraire d'un de ses noms, MAR., abrégé de MAR*ius,* de MAR*cius,* et d'autres. Tochon propose de reconnoitre ici un Marinus qui auroit été pere de Philippe Ier; mais dont les historiens qui sont parvenus jusqu'à nous ne font aucune mention. Les deux Philippes auront voulu donner dans leur patrie un témoignage de vénération à l'auteur de leur race, comme l'avoient pratiqué Vitellius et Trajan, qui ont fait frapper des médailles chacun en

(1) *Médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817, in-4°.

l'honneur de son pere. Cette opinion est d'ailleurs la seule qui apprenne pourquoi on voit sur les médailles de Marinus, de Philippe, et d'Otacilia son épouse, le type inusité de Rome, tenant un aigle sur lequel sont placées deux petites figures, probablement celles des deux nouveaux empereurs, Philippe pere et fils.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV.

§. 8. PHILIPPE II, ou LE FILS,

EMPEREUR.

Philippe II étoit âgé de douze ans, selon Victor le jeune[1], lorsqu'il fut tué, l'an 249 (1002 de Rome), dans la capitale, par les prétoriens, qui venoient d'apprendre que son pere avoit perdu la vie auprès de Vérone. Il en avoit donc sept au moment où Philippe Ier, élu empereur après le meurtre de Gordien, s'adjoignit son fils, en lui donnant le titre de César. Il lui donna aussi, l'an 247, celui d'Auguste, et même celui de grand pontife, qui, jusqu'à Balbin et Pupien, n'avoit jamais appartenu qu'à un seul prince. Victor le jeune, cité plus haut, est le seul qui nous fasse connoître le caractere de Philippe II; il étoit si sévere et si sérieux que, depuis l'âge de cinq ans, personne ne put jamais le faire rire, et qu'on le vit, même pendant les jeux séculaires, témoigner par des regards séveres avec quelle peine il voyoit rire l'empereur son pere et son collegue.

Sur l'une des deux médailles de bronze qui sont gravées ici planche LV, n° 6 et 7, la tête du jeune Philippe est nue, et sur l'autre elle est couronnée de laurier: on lit autour de la pre- N.os 6 et 7.

(1) Vict., *Epit.*, XXVIII.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece. Pl. LV.

miere, M*arcus* IVL*ius* PHILIPPVS CAES*ar;* et autour de l'autre, IMP*erator* PHILIPPVS AVG*ustus*. La premiere a pour type le jeune César, en costume militaire, tenant une lance et un globe, avec la légende PRINCIPI IVVENT*utis*. Une femme debout, tenant une haste et une branche d'olivier, est le type de la seconde, avec la légende PAX AETERNA, et les sigles S. C. dans le champ.

N° 4 et 5.

Ces médailles ont fait reconnoître par Visconti Philippe II dans un buste de porphyre conservé dans le musée du Vatican, et gravé ici de face et de profil sous les n° 4 et 5 [1].

§ 9. PACATIEN, EMPEREUR.

Les médailles seules ont fait connoître cet empereur d'un jour; aucun historien ne rapporte même son nom : aussi a-t-on beaucoup différé d'opinion sur l'explication des initiales qui expriment ses noms sur les médailles. On y lit, autour d'une tête ornée d'une couronne de rayons, IMP*erator* TI*berius* CL*audius* MAR.... PACATIANVS. *Marius, Marcius,* et *Marinus*, peuvent être indiqués par l'abréviation MAR.; ce qui l'a fait confondre avec ce Marinus qui se révolta dans la Mœsie contre Philippe Ier, et avec le Marinus déifié sur les médailles de Philippopolis d'Arabie. Mais la fabrique des médailles de Pacatien ne ressemble point à celle des médailles qui ont été frappées dans cette ville, elle ressemble aux médailles des Philippes et de Trajan Dece; ce qui fait conjecturer que Pacatien fut un des généraux que leurs armées déclarerent empereurs à cette époque. Quant au pays qu'habitoit l'armée qui ceignit le diadème à

(1) Visc., *Mus. Pio Clem.*, VI, tav. 49.

Chap. X.
Successeurs d'Alexandre Séverre jusqu'à Trajan Dece.
Pl. LVI.

Pacatien, on avoit cru d'abord que c'étoit l'Aquitaine, parce-qu'on y avoit trouvé la premiere médaille de cet empereur; mais Eckhel[1] assure qu'on a trouvé le plus grand nombre de celles que l'on possede aujourd'hui dans l'Autriche et la Hongrie (la Mœsie et la Pannonie) : nouvelle preuve de la fausseté de l'opinion qui confond Pacatien avec Jotapien, tyran dans l'Orient.

Nous n'avons de Pacatien que des médailles d'argent. Sur celle du n° 1 on lit, autour d'une tête radiée, IMP*erator* TI*berius* CL*audius* MAR*ius* PACATIANVS. Revers, l'Abondance assise, avec la légende CONCORDIA MILITVM. La médaille gravée sous le n° 2 porte la même tête et la même légende. Revers, ROMAE AETERNAE. AN*no* MILL*esimo* ET PRIMO (l'an 1001 de Rome); Rome assise tenant une Victoire. N° 1 et 2.

§. 10. JOTAPIEN, EMPEREUR.

Aurelius Victor[2] dit que sous le regne des Philippes on apporta à Trajan Dece, avant qu'il partît de Rome, la tête de Jotapien, qui, « se glorifiant d'être issu de la race d'Alexandre, s'étoit « révolté dans la Syrie, et avoit été tué par les soldats. » On lit aussi dans Zosime[3], « Les provinces de l'Orient, accablées « sous le poids des impôts, et ne pouvant souffrir le comman- « dement de Priscus (frere de Philippe), qu'on leur avoit envoyé, « se révolterent, et revêtirent du pouvoir souverain Jotapianus : « de leur côté les légions de Mœsie et de Pannonie élurent Ma- « rinus. » A la vérité on lisoit dans le manuscrit d'après lequel a été imprimée, en 1576, la premiere traduction latine de Zosime, *Tapianus;* et Leunclavius, le traducteur, avoit mis en marge

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 339. (2) *In Cæs.*, XXIX. (3) Lib. I, 20.

Chap. X. Successeurs d'Alexandre Sévere jusqu'à Trajan Dece.

la correction *Papianus;* mais Reitemeyer a rétabli dans sa belle édition de Leipzig, en 1784, le mot *Jotapianus,* d'après deux manuscrits, et d'après l'autorité de Casaubon[1].

Pl. LVI. N° 3.

Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cet empereur éphémere, et encore regne-t-il une grande obscurité sur l'Alexandre dont Jotapien se glorifioit d'être issu. Tochon d'Annecy[2], qui a recueilli et discuté avec soin le peu que nous savons de Jotapianus, est porté à croire que cet Alexandre étoit le roi de Macédoine, plutôt que l'empereur Alexandre Sévere. C'est lui qui a fait connoître la médaille unique de Jotapianus, apportée de Syrie par M. Rousseau, consul françois à Bagdad, et que l'on conserve dans le cabinet du roi. On la voit ici sous le n° 3, planche LVI. «Elle est d'argent à bas titre (appelé billon); le «caractere de la tête est assez bon; le style n'est pas inférieur à «celui des médailles des Philippes et de Trajan Dece.» Autour d'une tête qui a de la barbe et une couronne radiée, on lit IMP · M · F · R · IOTAPIANVS · A · pour AVG*ustus*. L'explication des trois sigles qui suivent IMP*erator* est incertaine. Revers, Victoire tenant de la main droite une couronne, et une palme de la gauche, avec la légende VICTORIA AVE. pour AVG*usti*. «La précipita«tion avec laquelle ces empereurs d'un moment se hâtoient de «produire des monnoies à leur effigie ne leur laissoit pas le temps «de donner de grands soins à leur fabrication.... Les fautes dans «les légendes sont assez fréquentes sur les médailles latines «frappées dans les villes grecques.»

(1) *Hist. Aug.*, II. (2) *Médailles de Marinus et de Jotapianus*, 1817, in-4°.

CHAPITRE XI.

TRAJAN DECE ET SES SUCCESSEURS JUSQU'A VALÉRIEN.

« Nous sommes arrivés à une époque, dit Eckhel[1], où les noms « des empereurs sont en plus grand nombre que les années pen- « dant lesquelles ils en ont porté le titre. » On ne peut assurer que cette multiplicité de noms ait contribué (ce qui est du moins vraisemblable) à l'obscurité qu'on observe dans les écrivains qui ont retracé l'histoire du troisième siecle; mais cette obscurité est telle, que les noms, les personnages mêmes, sont confondus : tels sont Pupien, appelé aussi Maxime; Balbin, les Gordiens, Marinus, Pacatien, et Jotapien. Que sera-ce donc dans ce chapitre, où, abandonné par le dernier des écrivains contemporains, Hérodien, et par les auteurs de l'Histoire Auguste, je n'aurai plus pour guides qu'Eutrope, les deux Victors, Zosime, Orose, et Zonare! Pl. LVI.

Une nouvelle difficulté arrête encore la marche de celui qui écrit l'histoire romaine à cette époque. Postérieurs au troisieme siecle, les écrivains qu'il doit consulter ont été animés les uns par un zele fervent pour le christianisme, qui s'élevoit déja près du trône, les autres, par leur attachement au paganisme, dont la nouvelle religion ébranloit les autels. Chacun d'eux a peint

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 350.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

les empereurs avec des couleurs favorables à ses opinions. Pour Zosime, Trajan Dece est un prince accompli; c'est un monstre de cruauté pour les chrétiens, qu'il persécuta. Dioclétien est de même représenté sous deux points de vue opposés; et, pour des raisons contraires, on trouve dans Constantin deux hommes de caractere différent.

Les empereurs avoient partagé jusqu'alors avec d'autres personnages le titre d'Auguste et la puissance tribunitienne, qui dans l'origine avoit apartenu à plusieurs tribuns; mais devoit-on s'attendre que le titre de souverain pontife, *pontifex maximus*, seroit donné à deux personnes? Dion[1], mort sous Alexandre Sévere, assure qu'il appartenoit toujours à un seul des Augustes. Cependant Pupien et Balbin, qui régnoient conjointement, le prirent chacun sur ses monuments, et ils furent imités par plusieurs de leurs successeurs, Philippe jeune, Volusien, Carin, etc. On vit même trois souverains pontifes régner en même temps, Galere Maximien, Constantin, et Licinius[2]. Le nombre sera plus grand encore si l'on y ajoute ceux qui dans les provinces se firent déclarer empereurs, et qui joignirent au titre d'Auguste celui de souverain pontife.

La décadence des arts avançoit avec rapidité; et, comme il arrive toujours à cette époque dans toutes les contrées, ne pouvant plus atteindre à l'excellence de l'art, on attacha un grand prix à la difficulté du travail. On employa le porphyre, pierre extrêmement dure et incomparablement plus longue et plus difficile à travailler que le marbre. Le premier buste de porphyre que nous ayons vu est celui de Philippe jeune. C'est au troisieme siecle qu'il faut rapporter l'emploi habituel de cette

(1) Lib. LVII, 17. (2) Euseb., *Hist. eccles.*, VIII, 8.

pierre. Il est douteux que les Grecs et les Romains l'aient travaillée avant cette époque, qui se trouve être celle de la décadence des arts du dessin. Mais les Egyptiens ont certainement travaillé de tout temps le porphyre, qui forme une partie des rochers qui séparent la mer Rouge de la Méditerranée.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

§. 1. TRAJAN DECE,

ET ÉTRUSCILLE SON ÉPOUSE.

Caius Messius Quintus Trajanus Decius (appelé communément Trajan Dece, ou seulement Dece) fut le premier des princes qui, sortis en grand nombre de l'Illyrie, obtinrent ou usurperent le titre d'Auguste. C'est dans cette région, placée entre le Danube, la Grece, et l'Adriatique, que naquit Dece, près de Sirmich, bourg de la Pannonie inférieure. Zosime [1], zélé partisan du polythéisme, semble n'avoir donné de grands éloges à cet empereur que parcequ'il avoit persécuté les chrétiens; on peut croire cependant qu'il a seulement exagéré des faits réels. Il dit que Dece étoit recommandable par sa naissance et par la dignité de sénateur, dont il étoit revêtu, lorsqu'en 249 (1002 de Rome) Philippe fit connoître au sénat la révolte de Jotapien et de Marinus.

On ignore tous les détails de la vie de Dece jusqu'à cette époque. Seulement le jeune Victor [2] dit qu'il étoit courageux, habile dans l'art militaire, d'un commerce doux et facile; qu'il étoit très instruit, et qu'on admiroit en lui toutes les bonnes qualités. Vopisque [3] dit aussi que sa vie et sa mort rappeloient les temps anciens.

(1) Lib. I, 21. (2) *Epitom.*, XXIX. (3) *In Aureliano*, XLII.

Nous avons vu dans la vie de Philippe que Dece chercha à rassurer le sénat effrayé par le tableau des révoltes que cet empereur mettoit sous ses yeux. Il annonça que les regnes des généraux révoltés seroient très courts, et qu'ils périroient bientôt de la main de leurs propres soldats. Philippe l'envoya pour les combattre; mais les armées, craignant d'être punies de leur révolte, firent mourir Jotapianus et Marinus, puis elles offrirent la couronne à Trajan Dece. Celui-ci la refusa plusieurs fois, jusqu'à ce que les soldats le contraignirent l'épée à la main à l'accepter, l'an 249. Son premier soin fut d'instruire le sénat de la violence qu'il avoit soufferte, et de lui annoncer qu'arrivé à Rome il déposeroit la pourpre. Mais Philippe, qui lui-même avoit trahi ses serments vis-à-vis de Gordien Pie, n'ajouta point foi aux promesses de Dece, marcha contre lui, et livra bataille auprès de Vérone. La fortune lui fut contraire; il périt dans la mêlée; et, à la nouvelle de ce désastre, son fils fut tué à Rome par les prétoriens.

Trajan Dece fut aussitôt reconnu empereur par le sénat. Il déclara Césars les deux fils dont Etruscille l'avoit rendu pere, Herennius Etruscus et Hostilien. Pendant son regne, les chrétiens furent persécutés, en haine, disent Orose, Eusebe et S. Jérôme, de Philippe son prédécesseur, sous lequel ils avoient vécu en paix. Mais en voyant Dece recréer la censure, magistrature redoutable sous la république et sous les premiers empereurs, qui s'en étoient arrogé la puissance sans en prendre le nom (Domitien excepté), on doit penser que, de même qu'il vouloit retablir les bonnes mœurs, de même aussi il vouloit rendre à la religion des Romains toute sa splendeur. Ainsi, sans prétendre diminuer l'horreur qu'inspirent l'intolérance et la persécution, nous envisageons dans Trajan Dece un prince qui suivoit la

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

malheureuse impulsion de son siecle, plutôt que sa haine contre Philippe.

Le rétablissement de la censure fut l'événement le plus remarquable d'un regne si court. Dece espéroit-il faire revivre les mœurs antiques chez un peuple aussi corrompu que l'étoient les Romains? Croyoit-il qu'il suffisoit, pour obtenir ce résultat, de créer un magistrat spécial, et de l'investir d'un pouvoir presque illimité? C'étoit trop bien augurer de l'espece humaine. Quoi qu'il en soit, il remit le choix du censeur au sénat, qui déclara à l'unanimité que Valérien, l'un de ses membres (qui fut depuis empereur), méritoit le mieux d'obtenir la nouvelle dignité.

Quelques révoltes éclaterent, l'an 250, dans les Gaules, et elles furent bientôt apaisées. Zosime [1] dit que le regne de Dece fut rempli de troubles, causés par la foiblesse et l'incurie de son prédécesseur. Mais ce qui jeta l'alarme jusque sur les bords de l'Adriatique fut l'incursion d'une des tribus scythiques, désignée sous les noms de Getes et de Goths. Ils traverserent le Danube, ravagerent la Mœsie, la Thrace, et la Macédoine. Les gouverneurs de ces provinces obtinrent quelque succès contre les barbares; mais l'un d'eux, Priscus (probablement le frere de Philippe), se joignit aux Goths, et prit le titre d'empereur [2]. Trajan Dece partit de Rome pour se mettre à la tête de ses armées. Accompagné du César Herennius, il repoussa vivement les Goths, et il donna l'année suivante le titre d'Auguste à son fils.

Cette année 251 (1004 de Rome) fut fatale aux deux Augustes. Trebonianus Gallus, l'un des généraux, trahit Dece, et n'exécuta point les ordres qu'il avoit reçus de garder les passages du Danube, afin que les Goths ne pussent échapper au fer des

(1) Lib. I, 23. (2) Vict., *Cæs.*, XXIX; Jornand., 41, 42.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

Romains. L'empereur, loin d'être découragé par cette perfidie, se jeta, comme un autre Decius, au milieu des ennemis. On lui apprit que son fils avoit reçu la mort en combattant dans les premiers rangs, et il dit alors à ceux qui l'entouroient et qui paroissoient troublés par ce malheur, « Ce n'est qu'un citoyen de « moins dans l'empire. » Désespérant alors de l'issue du combat, il poussa son cheval dans un marais qui l'engloutit; et l'on ne put trouver son corps. Il avoit régné un peu plus de deux ans, et il étoit âgé de cinquante, selon Victor le jeune, et de soixante selon l'auteur de la Chronique d'Alexandrie.

Tel est le récit de sa mort, selon la plupart des écrivains; mais, selon quelques uns, Trebonianus Gallus auroit engagé les Goths à se fortifier derriere un marais peu profond en apparence, et il auroit conseillé aux deux Augustes de les attaquer en traversant ce marais, où il savoit qu'ils trouveroient la mort. Eutrope, qui prodigue l'apothéose, dit, sans probabilité, qu'elle fut décernée aux deux Deces. Mais, chez les écrivains chrétiens, ce nom est devenu le synonyme de celui de Néron.

N° 4. Nous n'avons de portrait de Trajan Dece que sur ses médailles. Les plus beaux sont ceux que présentent les médaillons de bronze. Comme on voit sur ces médaillons les sigles S. C., on ne peut douter qu'ils n'aient servi de monnoie. Sur le médaillon d'argent du n° 4, planche LVI, on lit IMP*erator* C*aius* M*essius* Q*uintus* TRAIANVS DECIVS AVG*ustus*, autour de la tête de Dece, ornée d'une couronne radiée. Revers, tête d'Etruscille, son épouse, sur un croissant; en regard, les têtes accolées de ses deux fils, Herennius et Hostilien, ornées de couronnes radiées; légende, CONCORDIA AVGG*ustorum*.

N° 5. Même légende sur la médaille d'argent du n° 5, autour de la tête de Dece, couronnée de laurier. Le revers présente un type

fort rare, la figure de l'Abondance; elle verse des trésors d'une corne d'abondance, avec la légende ABVNDANTIA AVG*usti*.

CHAP. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI. N° 6.

Le beau médaillon de bronze du n° 6 présente le buste de Dece, couronné de laurier, avec la légende IMP*erator Caius* M*essius* Q*uintus* TRAIANVS DECIVS AVG*ustus*. Revers, deux femmes debout, dont l'une éleve la main droite vers une enseigne militaire; et l'autre, dans la même attitude, tient de la gauche une enseigne plus petite : légende, PANNONIAE; S. C. dans le champ. Les deux Pannonies (supérieure et inférieure), la Dace, et l'Illyrie, étoient cheres à Dece, parcequ'il y avoit été proclamé empereur, et parceque les légions tirées de ces provinces l'avoient puissamment aidé à vaincre Philippe.

On ignore les détails de la vie de l'impératrice HERENNIA ETRUSCILLA, épouse de Trajan Dece; les historiens parvenus jusqu'à nous n'ont pas même conservé son nom. Mais elle est appelée dans une inscription *Conjux domini nostri Dec*I *Augusti, mater Augustorum nostrorum*[1]; et sa tête est placée en regard de celle de Dece sur une médaille de bronze frappée à Rhesæna en Mésopotamie. Etruscille reçut le titre d'Auguste, l'an 249, avec son époux, qu'elle avoit rendu pere d'Herennius et d'Hostilien, Césars et Augustes.

Le médaillon de bronze du n° 7 présente la tête d'Etruscille, coiffée avec le diadême, et la légende HERENNIA ETRVSCILLA AVG*usta*. Revers, six femmes voilées sacrifient sur un autel devant un temple, dans lequel est placée la statue d'un homme armé; légende, VESTA. N° 7.

(1) *Mus. Veron.*, p. 102.

§. 2. HERENNIUS ETRUSCUS,

EMPEREUR.

Fils de Trajan Dece et d'Etruscille, Quintus Herennius Etruscus Messius Trajanus Decius fut créé César l'an 249 par son pere, que le sénat avoit reconnu empereur après la mort de Philippe. Il fut bientôt après envoyé en Illyrie, pour repousser les Goths, qui, ayant traversé le Danube, ravageoient les provinces romaines situées sur la rive droite de ce fleuve. Herennius les combattit d'abord avec une fortune variable; mais elle lui devint si défavorable, que son pere vint prendre le commandement de l'armée. Dece le créa Auguste l'an 251, peu de mois avant la bataille où ils perdirent la vie tous les deux. On connoît le courage avec lequel Dece apprit la mort d'Herennius, tué au premier choc. « Ne perdez pas courage, dit-il, ce n'est « qu'un combattant de moins. »

Un des meilleurs portraits d'Herennius est celui que présente la médaille de bronze du n° 8, planche LVI. La tête est nue; légende, *Q*uintus ETR*uscus* MES*sius* DECIVS NOB*ilis* *C*æsar. Revers, figure, en costume militaire, tenant un sceptre et la haste transversale; légende, PRINCIPI IVVENTVTIS; S. C. dans le champ.

§. 3. HOSTILIEN, EMPEREUR.

Ce prince, dont on a des médailles sur lesquelles il porte le titre de César et celui d'Auguste, étoit-il un second fils de Trajan Dece, ou son gendre? L'obscurité qui regne dans les auteurs

qui ont écrit l'histoire de cette époque est telle, que des érudits très judicieux ont pu être partagés d'opinion sur ce fait; mais aujourd'hui tous sont d'accord avec Eckhel[1] pour reconnoître un second fils de Trajan Dece dans Caius Valens Hostilianus Quintus.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

Après la mort de Trajan Dece et d'Herennius, Trebonianus Gallus, qui leur succéda, crut devoir faire un sacrifice à l'opinion publique en associant à l'empire le second fils de Dece, Hostilien. Il lui donna le titre d'Auguste, ainsi qu'à son propre fils Volusien, l'an 251. Mais bientôt, craignant que le fils de Dece ne devînt, à cause du respect avec lequel on prononçoit toujours le nom de son pere, un objet de prédilection pour ceux qui voudroient troubler l'état, il lui tendit des embûches, et le fit mourir. Tel est le récit de Zosime; les deux Victors[2] assurent qu'Hostilien mourut de la peste.

On voit sur une médaille de bronze, n° 9, la tête d'Hostilien, couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* *Caius* VAL*ens* HOS*tilianus* MES*sius* QVINTVS AVG*ustus*. Revers, Hygiée, fille d'Esculape et déesse de la santé, donne à manger à un serpent entortillé autour d'un autel; légende SALVS AVGVS*ta;* S. C. dans le champ. Ce type est relatif à la maladie contagieuse qui ravagea le monde connu, sous l'empire de Trebonianus Gallus. N° 9.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 351. (2) Lib. I, 25.

§. 4. TREBONIANUS GALLUS,

EMPEREUR.

Le nom de Caius Vibius Trebonianus Gallus (appelé communément Gallus) fait époque dans les fastes de Rome, par l'espece d'encouragement que donnerent aux barbares ses traités odieux. Il permit aux Goths de retourner dans les contrées qu'ils avoient habitées jusqu'à cette époque, avec le butin et les prisonniers qu'ils avoient enlevés sur les terres de l'empire; et il promit encore de leur payer en or un tribut annuel.

Un texte équivoque du jeune Victor[1] feroit croire que Gallus étoit né dans l'île Méninge, sur les côtes d'Afrique (aujourd'hui Gerbi ou Zerbi). Mais il regne une profonde obscurité sur son origine; on voit seulement qu'il avoit été consul, et qu'il commandoit l'armée romaine dans l'expédition contre les Goths, sous les ordres de Dece et de son fils. Gallus trahit cet empereur; et, malgré ses ordres, il laissa libre le passage du Danube, afin que les barbares pussent échapper aux aigles victorieuses[2]. Ensuite, de concert avec les Goths, il l'engagea à traverser pour les attaquer un marais dans lequel ce malheureux prince fut englouti, après avoir vu tomber sous le fer ennemi son fils, qu'il venoit de s'associer pour collegue.

Pour cacher son crime, Gallus donna publiquement des regrets à Dece; mais on n'en put douter quand on le vit recevoir le diadême des mains des soldats l'an 251 (1004 de Rome.) Il se hâta de choisir pour collegue celui des deux fils de Dece qui lui

(1) *Epit.* XXXI. (2) Zosim., I, 23.

avoit survécu, Hostilien; et il ne donna à son fils Volusien que le titre de César.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVII.

Ce fut alors qu'il conclut avec les Goths le honteux traité dont j'ai parlé plus haut, par lequel il leur permettoit d'emmener prisonniers des personnages illustres, et s'engageoit à leur payer tous les ans un tribut considérable. Le plus méprisable des empereurs, Domitien, lui en avoit donné l'exemple; mais Trajan avoit aboli bientôt après cette odieuse servitude. Gallus fit dans Rome une entrée triomphante en mémoire de cette paix, si chèrement et si honteusement obtenue[1]. Ensuite il ôta la vie au fils de Trajan Dece, de ce prince dont le nom révéré lui portoit ombrage; et il donna le titre d'Auguste à son fils Volusien.

A peine le fléau de la guerre avoit-il cessé, qu'un autre fléau plus redoutable ravagea Rome, l'Italie, et tout l'univers; c'étoit une maladie contagieuse et mortelle. Elle avoit commencé dans l'Orient vers la fin de l'année 251, et elle duroit encore l'an 270, où l'empereur Claude II (le Gothique) en fut la victime. Les deux empereurs chercherent à se concilier l'affection du peuple en veillant eux-mêmes à ce qu'on donnât la sépulture aux citoyens les plus pauvres[2]. On croit que les Romains, attribuant ce terrible fléau à l'établissement du christianisme, contraignirent les empereurs à persécuter les chrétiens, ainsi que l'avoit fait Dece, leur prédécesseur. La dépopulation causée par cette maladie contagieuse amena les suites ordinaires, la famine par défaut de culture, la sécheresse par défaut d'entretien des canaux, et la guerre par l'abandon des frontieres.

Tel étoit l'état déplorable de l'empire, lorsque, l'an 253, Emilien fut proclamé empereur par l'armée de la Mœsie. Gallus se

(1) Zosim., I, 25. (2) Vict., *Cæs.*, XXX.

Chap. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVII.

contenta d'envoyer pour le combattre Valérien (ce général fut depuis empereur), qui rassembla les troupes des Gaules et de la Germanie. Mais Emilien le prévint, et marcha sur l'Italie. Alors Gallus se mit à la tête de l'armée qu'il vouloit opposer à l'usurpateur, et qui, désespérant du succès, le fit mourir avec son fils Volusien, près d'Interamna (Terni dans l'Ombrie), l'an 254. Il étoit âgé de quarante-sept ans, et en avoit régné un et demi.

On a cru long-temps que Cornelia Supera, dont on a des médailles grecques et romaines, et dont l'histoire n'a point fait mention, étoit son épouse; mais les antiquaires la reconnoissent aujourd'hui d'un commun accord pour l'épouse d'Emilien.

N° 3. La médaille de bronze du n° 3, planche LVII, présente la tête de Gallus, couronnée de laurier, avec la légende .....VS TREBONIANVS GALLVS AVG*ustus*. Revers, la Félicité debout, tenant un long caducée et une corne d'abondance; légende, FELICITAS PVBLICA; S. C. dans le champ.

N° 1 et 2. Cette médaille, et un grand nombre d'autres mieux conservées, prouvent la ressemblance du buste de bronze gravé ici de face et de profil, sous les n° 1 et 2, et conservé dans le musée du Vatican. Il faisoit jadis partie de la collection du palais Mattei [1]. On y remarque l'usage des princes de cette époque de porter les cheveux presque rasés, et la barbe rasée seulement sur les pommettes.

§. 5. VOLUSIEN, EMPEREUR.

Caius Vibius Volusianus, fils de Trebonianus Gallus, fut proclamé Auguste par son pere l'an 252 (1005 de Rome). Le peu

(1) *Mus. Pio Clement.*, VI, tav. 60.

que l'histoire nous apprend de ce prince est contenu dans celle de son pere. Il chercha avec lui à se rendre cher aux Romains, en donnant des soins particuliers aux funérailles de ceux de la derniere classe des citoyens morts de la maladie contagieuse qui dévasta l'empire; et il fut tué avec lui, l'an 254, près d'Interamna (Terni en Ombrie). Leurs propres soldats, qu'ils conduisoient contre Emilien, proclamé empereur dans la Mœsie, n'ayant aucune confiance dans leurs talents militaires, les firent mourir.

Le portrait de Volusien est gravé sur le médaillon de bronze du n° 10, où l'on voit son buste couronné de laurier, avec la légende IMP*eratori* CAES*ari* *Caio* VIB*io* VOLVSIANO AVG*usto*. Revers, l'empereur sacrifiant, couronné par un soldat; on voit en face un autre militaire et un joueur de flute; au-dessous, un trépied et la Victoire: légende, VIRTVS AVGG*ustorum*. N° 10.

§. 6. ÉMILIEN, EMPEREUR,

ET CORNELIA SUPERA SON EPOUSE.

Doué des talents militaires, courageux, mais prudent, Marcus Aemilius Aemilianus s'étoit élevé aux plus hauts grades de la milice, et avoit défait les Goths en plusieurs rencontres, lorsque l'an 253 (1006 de Rome), les soldats de la Pannonie et de la Mœsie, offensés de l'inertie de Gallus, le proclamerent empereur[1]. Emilien étoit âgé de quarante ans, Maure d'origine, et d'une basse extraction. Pendant que Valérien, chargé par Gallus de s'opposer à cette insurrection, rassembloit les troupes des Gaules

(1) Vict., *Epit.*, XXXI.

Chap. XI.
Trajan Dece
et ses successeurs
jusqu'à Valérien.
Pl. LVI

et de la Germanie, Emilien se transporta en grande hâte vers l'Italie, et le sénat le déclara ennemi de la patrie. Mais, bientôt après, le sénat le reconnut empereur, après la mort de Gallus et de Volusien. On est moins étonné de ce changement soudain, lorsqu'on lit dans Zonare[1] qu'Emilien, au moment de son élection, écrivit aux sénateurs, leur promit de délivrer la Thrace, qui étoit ravagée par les Goths; de repousser les Perses, qui menaçoient les provinces de l'Orient, et de se conduire en toutes choses comme leur simple lieutenant.

Il n'eut pas le temps d'exécuter ces promesses; car, après un regne de quatre mois, il fut mis à mort par son armée, qui redoutoit l'approche de Valérien et des troupes appelées au secours de Gallus. Si l'on en croit Zonare, les soldats d'Emilien l'avoient reconnu peu digne du trône; ils se croyoient d'ailleurs en trop petit nombre pour résister à Valérien, et ils vouloient épargner le sang romain.

Le regne d'Emilien fut si court, qu'Eusebe, ainsi que d'autres historiens, ne le placent point dans le tableau des empereurs, et font succéder immédiatement Valérien à Trebonianus Gallus.

Selon l'opinion généralement adoptée aujourd'hui, Cornelia Supera fut son épouse.

N° 11. La médaille de bronze du n° 11, frappée par ordre du sénat, comme l'annoncent les sigles S. C., devenus à cette époque si rares (excepté sur les médailles de Dece), présente la tête d'Emilien couronnée de laurier, avec la légende IMP*erator* CAES*ar* AEMILIANVS P*ius* F*elix* AVG*ustus*. Revers, femme marchant, tenant une fleur et relevant sa stole, l'Espérance; légende, SPES PVBLICA; S. C. dans le champ.

(1) Lib. XII, 22.

CORNELIA SUPERA n'occupe aucune place dans l'histoire, et n'est connue que par des médailles grecques et romaines; aussi les opinions des antiquaires sur l'empereur dont elle fut l'épouse ont-elles été très différentes. Tristan, qui le premier fit connoître ces médailles, Vaillant, Pellerin, et plusieurs autres lui donnerent pour époux Valérien le jeune; ce fut Trebonianus Gallus, si l'on en croit Banduri. Mais Eckhel[1] a rassemblé de grandes probabilités, d'après lesquelles il paroît constant qu'Emilien a été l'époux de Cornelia Supera.

CHAP. XI. Trajan Dece et ses successeurs jusqu'à Valérien. Pl. LVI.

On voit sur la médaille d'argent du nº 12, planche LVI, la tête de cette impératrice placée sur un croissant, avec la légende *Caia* CORN*elia* SVPERA AV*Gusta*. Revers, Junon debout, tenant une patere et une haste; un paon est à ses côtés: légende, VESTA.

Nº 12.

(1) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 374.

CHAPITRE XII*.

VALERIEN ET SA FAMILLE.

Pl. LVI et LVII. Quelle épouvantable catastrophe! l'empereur romain, qui donnoit des lois à presque toute l'Europe, à l'Afrique septentrionale, à l'Egypte, à l'Asie mineure, et à la haute Asie jusqu'à l'Euphrate, est captif chez les Perses, et meurt dans les fers! Mais, ce qui est affligeant pour l'humanité, c'est de voir Gallien, son fils, assis sur son trône, se livrer à la plus vile débauche, et ne faire aucun effort, ne tenter aucun moyen pour arracher à une dure et honteuse captivité un pere vaincu par trahison.

Sous le regne de ce pere malheureux, et sous celui de ce fils dénaturé, les barbares fondirent de toutes parts sur l'empire romain, comme sur une proie qu'ils envioient depuis long-temps. Chacune des armées, abandonnée à elle-même, ne recevant plus d'impulsion du chef de l'empire, élut un empereur; et l'on vit ces usurpateurs, appelés ordinairement les trente tyrans (quoique leur nombre ne s'élevât pas absolument jusque-là), porter simultanément, ou les uns après les autres, pendant plus de vingt-cinq ans, le titre d'Auguste.

Quoique pendant ce long espace de temps les barbares, et les Francs en particulier (qui paroissent pour la premiere fois dans l'histoire), aient fait plusieurs incursions sur les terres de l'em-

(*) Aux auteurs qui m'ont servi de guides dans le chapitre précédent, il faut joindre les écrivains de l'*Histoire Auguste*, qui recommencent à Valérien.

pire, on ne voit pas qu'ils aient cherché à s'y établir. On peut en donner pour raison que, tant qu'ils trouverent à piller, ils retournerent dans leurs pays pour y rapporter leur butin; et qu'ils ne s'établirent sur le sol de l'empire romain qu'au moment où, ne trouvant plus rien à enlever, ils penserent à échanger leurs contrées sauvages contre des pays fertiles.

CHAP. XII.
Valérien et sa famille
Pl. LVI.

Les empereurs de cette époque porterent les cheveux presque ras, comme leurs prédécesseurs.

§. 1. VALERIEN, EMPEREUR, ET MARINIANA.

Choisi unanimement par les sénateurs pour exercer les redoutables fonctions de l'antique censure (rétablie par Dece après deux siecles d'interruption), doué des plus rares vertus, selon Trebellius, Valérien a été cependant jugé par le jeune Victor[1] « incapable de gouverner un empire, soit que l'on considere la « médiocrité de son esprit, soit que l'on examine ses actions. » Cette contradiction n'est qu'apparente. On retrouve le même contraste dans tous les princes qui, après avoir brillé au second rang, se sont éclipsés au premier. Au reste les armées de l'empire étoient si affoiblies par l'indiscipline et par les débauches, résultats des fortes sommes que leur distribuoient les usurpateurs, et les barbares étoient devenus si aguerris par leurs longues luttes avec les Romains, et par les leçons de leurs prisonniers, que César lui-même auroit eu peine à les retenir dans leurs foyers.

Valérien étoit né vers l'an 190, de parents illustrés. On peut

(1) *Epitom.*, XXXII.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

croire qu'il fut consul avant l'an 237; car Zosime lui donne le titre de consulaire[1] lorsqu'il fut envoyé à Rome cette année par les deux Gordiens, qui venoient d'être reconnus empereurs en Afrique.

Le seul trait de sa vie dont le souvenir puisse balancer celui de sa mémorable infortune est le choix que fit de lui le sénat, l'an 251, pour remplir les fonctions de censeur. Cette auguste compagnie déclara « qu'il avoit toujours vécu sans reproche; que « dès l'enfance sa vie avoit servi de modele; qu'il avoit toujours « été ami des bons, ennemi des vices et des tyrans; qu'enfin il « méritoit d'être le censeur des citoyens, parcequ'il en étoit le « meilleur. » Trebellius[2] ajoute que si la dignité impériale eût été le résultat du choix de tous les Romains, il n'eût manqué aucun suffrage à Valérien. Mais on le jugeroit avec plus de sagacité, si l'on disoit qu'il parut digne du trône tant qu'il n'y fut point assis.

Cette époque fatale arriva l'an 253 (1006 de Rome), où Trebonianus Gallus, voulant opposer de grandes forces à Emilien, qui s'étoit fait déclarer empereur dans la Mœsie, chargea Valérien de rassembler les légions éparses dans les Gaules et dans la Germanie. Pendant qu'il exécutoit ces ordres, Gallus fut tué par ses soldats, et Emilien entra dans Rome, où il fut proclamé Auguste. Il éprouva bientôt le même sort que Gallus. Alors l'armée que Valérien avoit formée dans la Rhétie et dans la Norique crut devoir lui donner une preuve de son attachement en lui ceignant le diadème, et tout l'empire applaudit à ce choix. Tel est le récit de Trebellius et de Zosime[3]; mais Victor l'ancien et Eutrope[4] donnent à entendre que Valérien fut proclamé Auguste avant la mort d'Emilien.

(1) Zosim., lib. I, 14.
(2) Cap. III.
(3) Trebell., II; Zosim., I, 29.
(4) Vict., *Cæs.*, XXXIII; Eutr., IX, 7.

Chap. XII.
Valérien et sa famille.
Pl. LVI.

En reconnoissant Valérien empereur, le sénat proclama César son fils Gallien; et Valérien se l'adjoignit bientôt pour collegue, en lui donnant le titre d'Auguste. Le nouvel empereur porta tous ses soins sur le gouvernement civil et militaire, et il rétablit les principes d'une sage administration. Il montra dans le choix des généraux une grande sagacité; car les armées leur reconnurent tant de mérite, qu'elles les proclamerent Augustes, dans le chaos où tomba l'empire pendant la captivité de Valérien: tels furent Régillien, Claude-le-Gothique, Macrien, Ingenuus, Postume, Auréole, Aurélien, et Probus.

Valérien fut arraché à ses occupations pacifiques, qui convenoient à son caractere, par la nécessité où il se trouva de repousser les barbares, qui attaquoient l'empire de tous côtés. Il chargea son fils Gallien de défendre l'Europe, et il crut devoir marcher lui-même contre le plus redoutable de tous les ennemis de Rome, contre Sapor. Trebellius Pollion[1] accuse un Romain d'avoir fait naître cette guerre funeste. Cyriade, né dans l'Orient, fils d'un pere riche et estimé, se livra aux plus honteuses débauches, quitta la maison paternelle, et se retira chez les Perses avec de grandes richesses qu'il avoit enlevées à son pere. Il excita Sapor à porter la guerre dans les provinces romaines, et il lui servit de guide. Les Perses s'emparerent de l'Arménie, de la Mésopotamie, d'une partie de la Syrie, et d'Antioche, capitale de l'Orient, l'an 258. On ne sera pas étonné de la promptitude de leurs conquêtes, lorsqu'on se rappellera la négligence et l'incurie des peuples qui les habitoient. Je n'en rapporterai qu'un trait remarquable. Les habitants d'Antioche étoient rassemblés dans le théâtre[2] (qui étoit ordinairement bâti hors des villes), où ils

(1) *In Cyriad.* (2) Amm. Marcell., XXIII, 5.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

s'amusoient des bouffonneries d'un histrion et de son épouse, lorsque celle-ci jetant les yeux sur une montagne voisine, s'écria : « Est-ce un songe? je crois voir les Perses! » Tous les spectateurs les virent aussi et s'enfuirent; mais il en périt un grand nombre par les traits des Perses, qui les attaquerent aussitôt.

Rien n'eût empêché les Perses de piller toute l'Asie, comme l'observe Zosime, s'ils n'eussent été plus empressés de reporter dans leur patrie l'énorme butin dont ils étoient chargés; mais ils laisserent, pour maintenir la Syrie, le traître Cyriade, qui prit successivement les titres de César, d'Auguste, et qui fut tué par ses soldats à l'arrivée de Valérien, l'an 259.

Celui-ci reprit l'offensive contre Sapor l'année suivante, et il le repoussa jusque dans la Mésopotamie. Là se livra une bataille qui devint aussi funeste à l'empire qu'à l'empereur. N'ayant pour en décrire les suites aucun historien contemporain, on est réduit à recueillir dans ceux qui appartiennent aux siecles suivants des traits isolés, souvent contradictoires. Suivons d'abord Trebellius[1]. Entraîné par les conseils d'un général (Macrien) à qui il avoit confié la conduite des armées, Valérien se trouva engagé, soit par la trahison, soit par un malheureux hasard, dans des défilés où le courage et la discipline militaire ne purent l'empêcher d'être vaincu et fait prisonnier. Sapor, abusant des droits de la victoire, et traitant le malheureux empereur comme un vil esclave, reçut de la part des princes même qui partageoient sa haine contre les Romains des lettres qui l'avertissoient de craindre le ressentiment du reste de l'univers qui leur étoit soumis; ils l'invitoient à traiter avec humanité son captif, et à lui rendre la liberté. L'orgueilleux Sapor fut sourd à leurs sages représen-

(1) Valer., III.

tations; Valérien mourut dans les fers : mais Odénat, roi de Palmyre, vengea sa mémoire, et réduisit le roi de la Perse aux dernieres extrémités.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

Zosime[1] dit que Sapor ayant proposé à Valérien des conférences où ils traiteroient seuls des conditions de la paix, celui-ci se livra, accompagné d'un petit nombre de Romains, à son perfide ennemi, qui l'enleva et le fit prisonnier.

Les historiens païens ne nous apprennent que des généralités sur la captivité de Valérien. Les deux Victors (dont on a pu douter s'ils n'étoient pas chrétiens) disent seuls, entre les historiens païens, l'un que ce prince fut horriblement mutilé avant sa mort, la sixieme année de son regne, *fœdè laniatus interiit;* l'autre qu'il servit de montoir à son orgueilleux vainqueur. Mais les historiens et les écrivains chrétiens, Orose, Lactance, Eusebe, Constantin, dans un discours qu'il avoit composé (imprimé à la suite de l'Histoire ecclésiastique d'Eusebe), et Agathias, retracent comme une vengeance de Dieu contre un prince persécuteur des chrétiens les récits du jeune Victor. Ils y ajoutent des circonstances plus extraordinaires encore. Sapor se faisoit suivre par l'empereur, revêtu de la pourpre romaine et chargé de chaînes. Il le fit écorcher après sa mort, et sa dépouille étoit suspendue dans un temple. S'il faut entendre de cette horrible vengeance l'expression *fœdè laniatus* du premier Victor, elle auroit été encore plus cruelle; car il en fixe l'époque pendant la vie du prisonnier.

Les mauvais traitements dont fut accablé Valérien durent l'affliger encore moins que l'indifférence de ses deux fils, Gallien, Valérien jeune, et de son petit-fils Salonin. Trebellius dit à la

(1) Zosim., I, 36.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

vérité que Gallien lui décerna les honneurs de l'apothéose, sur un faux bruit de sa mort; mais il ajoute qu'il y fut forcé[1]. Il est certain qu'il ne fit aucune démarche pour rompre ses fers. Valérien fut vaincu et fait prisonnier l'an 260, sixieme de son regne; on ignore l'année de sa mort.

Trebellius[2] dit positivement que Valérien eut deux femmes qui le rendirent pere; l'une de Gallien, l'autre de Valérien le jeune. On ne trouve nulle part les noms de ces deux épouses; on conjecture seulement que la seconde s'appeloit Mariniana, que l'on a de ses médailles; et que la premiere s'appeloit Galliena, d'où vint à son fils le nom Gallienus : comme Domitien et Herennius Etruscus reçurent le leur de Domitia et d'Herennia Etruscilla. Dans un passage de Trebellius[3], relatif au fils de Gallien, il dit que son aïeul s'appeloit Gallienus : ainsi sa fille, premiere femme de Valérien et mere de l'empereur Gallien, a pu s'appeler Galliena; et ainsi se trouveroient expliquées, en les rapportant à cette impératrice, les médailles sur lesquelles on lit GALLIENAE AVGVSTAE autour de la tête de Gallien, couronnée d'épis: comme l'a dit Eckhel[4]. Si Trebellius[5] ne s'est point trompé en parlant de Gallien, lorsqu'il fait mention des fils de ses freres, Valérien auroit eu un troisieme fils.

N° 13. On voit un beau portrait de Valérien sur le médaillon de bronze du n° 13, planche LVI. Sa tête, couronnée de laurier, est entourée de la légende IMP*erator* CAES*ar* P*ublius* LIC*inius* VALERIANVS AVG*ustus*. Revers, Valérien et Gallien debout, en costume militaire, tiennent un globe surmonté d'une Victoire; deux porte-enseignes à leurs côtés: légende, VICTORIA AVGVSTORVM.

(1) *Gallien.*, X.
(2) *In Valer. jun.*
(3) *Salon.*, I.
(4) Eckhel, VII, 379.
(5) *Gallien.*, XI.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVI.

Si l'on juge d'après quelques probabilités, **Mariniana** fut l'épouse du malheureux Valérien. Vaillant[1] l'avoit assuré sans hésitation; il avoit même ajouté qu'elle avoit été faite prisonniere avec son mari, et qu'elle étoit morte avant lui dans la captivité. Mais on ne connoît point les preuves de ces deux assertions. Aucun historien ne parle de Mariniana. Voici tout ce qu'a pu recueillir à ce sujet le savant et judicieux Echkel[2]. On conserve en Allemagne plusieurs médailles de bronze de la colonie de Viminacium, ville de la Mœsie supérieure, sur le Danube[3] (c'est aujourd'hui la ville de Ram), qui présentent une tête de femme voilée, avec la légende DIVAE MARINIANAE: au revers, une femme debout; à ses côtés, un taureau et un lion, symboles de cette colonie; légende, P*rovinciæ* M*œsiæ* S*uperioris* COL*onia* VIM*inacium;* exergue, AN*no* XV. L'ere de Viminacium a commencé sous Gordien Pie, l'an de Rome 993; de sorte que l'année quinzieme de cette ere répond à l'an de Rome 1007 (254 de l'ere vulgaire). Il est donc certain qu'une princesse appelée Mariniana vivoit sous Valérien; qu'elle mourut avant l'an 1007, et qu'elle reçut les honneurs de l'apothéose. Mais étoit-elle sœur ou l'une des deux épouses de Valérien? Il paroît vraisemblable qu'elle fut l'une d'elles; qu'elle le rendit pere de Valérien le jeune; qu'elle mourut et fut déifiée peu de temps après le commencement de son empire, c'est-à-dire plusieurs années avant la captivité de Valérien.

On voit ici, n° 14, pl. LVI, sur une médaille de grand bronze, sa tête coiffée avec un voile et un diadême; légende, DIVAE MARINIANAE. Revers, le paon, symbole de l'apothéose des princesses; légende, CONSECRATIO; S. C. dans le champ. N° 14.

(1) *Num. præst.*, I. (2) *Doctr. Num. Vet.*, VII, 388. (3) Danv., *B. L.*, XXVIII, 434.

Chap. XII.
Valérien
et sa famille.
Pl. LVII.

§. 2. GALLIEN, EMPEREUR,

ET SALONINE SON ÉPOUSE.

Il est difficile d'asseoir sur le caractere de Gallien un jugement certain. Quelques historiens, reconnoissants de la paix qu'il rendit à l'Eglise, l'ont représenté comme un homme courageux, actif, et toujours occupé à combattre les ennemis de l'empire[1]. Mais les écrivains qui ont retracé l'histoire de ce siecle malheureux, sous les regnes de princes jaloux de se donner pour aïeul Claude-le-Gothique, ont peint avec les plus noires couleurs Gallien, le prédécesseur de ce Claude. Cependant on ne peut disconvenir que Gallien n'ait montré quelques talents au commencement de son regne. A la vérité il s'endormit dans un honteux repos après la défaite des deux usurpateurs, Ingenuus et Régalien; mais il faut avouer aussi qu'il se réveilla quelquefois dans des occasions périlleuses, et qu'il donna alors de nouvelles preuves de courage; comme il étoit arrivé à Marc-Antoine, auquel le judicieux Eckhel le compare avec raison. C'est au reste le portrait qu'Eutrope[2] a tracé de Gallien.

Publius Licinius Egnatius Gallienus naquit de Valérien et de sa premiere épouse, qui paroît avoir été appelée Galliena. Son pere, proclamé empereur après la mort de Gallus et d'Emilien, l'an 234 (1007 de Rome), lui donna aussitôt le titre d'Auguste. Quoique Victor[3] dise que le sénat le créa César, on peut en douter, parceque l'on ne trouve dans la collection nombreuse de Gallien aucune médaille sur laquelle on lise ce titre.

(1) Zonar., XII, 25. (2) Lib. IX, 8. (3) *Cæsar.*, XXXII.

Valérien l'avoit fait élever avec grand soin, et lui avoit donné pour gouverneur Postume, homme grave, sage, et très propre à le former pour les affaires civiles et pour l'art militaire. C'est à cette mâle éducation qu'il faut attribuer les victoires que Gallien remporta, et la modération et la prudence avec lesquelles il gouverna l'Occident sous le regne de son pere. Cependant il ne pouvoit supporter sa gravité, ni les sages avis qu'il en recevoit. Aussi, lorsqu'il eut perdu ce frein, il s'abandonna à tous ses penchants vicieux; il reproduisit les orgies honteuses, les courses nocturnes, et les prodigalités insensées de Caligula, de Néron, et d'Elagabale. Cette opposition de caractere peut seule expliquer, mais rien ne sauroit excuser la joie (*gauderet*, dit Trebellius[1]) qu'il témoigna de la captivité de son pere. Cette absence de tout sentiment naturel et de toute pudeur, l'abandon où il laissoit les armées, avec lesquelles il n'entretenoit aucune correspondance, aliénerent l'esprit des soldats, et les porterent à créer empereurs leurs généraux, qui presque tous étoient plus dignes que lui de cet honneur. La mollesse dans laquelle il vivoit enhardit les barbares, qui ravagerent les provinces voisines des frontieres, et pénétrerent jusque dans l'Italie. Les tremblements de terre fréquents pendant son regne, et les maladies contagieuses, firent compter le sien au nombre des plus désastreux.

CHAP. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

La captivité de Valérien chez les Perses, l'an 260, sembla être un signal pour les barbares. Toutes les tribus scythiques fondirent sur l'Illyrie; et quelques unes, entrées dans l'Italie, menaçoient Rome. Le sénat arma tous les habitants de cette ville; et les barbares intimidés s'éloignerent en ravageant l'Italie. Ingenuus prit le titre d'Auguste, et défendit l'Illyrie contre les

(1) *Gallien.*, I.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

Sarmates. A cette nouvelle, Gallien quitta les Gaules, attaquées par les Francs et les Germains; il accourut, combattit, et vainquit Ingenuus. Mais il usa de sa victoire avec tant de cruauté, que les restes de l'armée vaincue élurent empereur Régalien, qu'ils abandonnerent cependant bientôt après, parcequ'ils craignirent de la part de Gallien une vengeance encore plus cruelle.

Après le départ de l'empereur, les Gaules se révolterent. Il avoit laissé pour les gouverner son fils Salonin, sous la conduite de Sylvanus. Mais Postume, nommé par Valérien préfet des Gaules, où sa justice et sa valeur le faisoient aimer, méconnut l'autorité de Sylvanus et du César Salonin. Il assiégea Cologne, dans laquelle ils s'étoient renfermés, força la garnison à les lui remettre, et les fit mourir. Resté seul maître des Gaules, Postume les défendit pendant sept années contre les incursions des Germains, qu'il retint toujours au-delà du Rhin. Gallien vint cependant combattre Postume, qui, redoutant cette attaque, s'associa pour collegue Victorin, général habile. Celui-ci régna seul après sa mort. Il occupe dans l'histoire une moindre place que sa mere Victorina ou Victoria. Respectant les préjugés des Romains, qui n'avoient point encore vu de femme occuper seule le trône des Césars, cette généreuse Gauloise employa l'influence que lui donnoient ses grandes richesses à créer des ennemis à Rome, et à placer à la tête des armées des hommes courageux. Elle jouoit dans l'Occident un rôle aussi brillant que celui de Zénobie dans l'Orient. On lui attribue l'élévation de Marius, qui ne régna que trois jours, pendant que Lollien porta quelques mois le titre d'Auguste sur les bords du Rhin, qu'il défendoit contre les Germains. Après la mort de Lollien, Victorina, ennemie irréconciliable des oppresseurs de son pays, excita le sénateur Tétricus à se revêtir de la pourpre, corrompit l'armée

par ses largesses; et celui-ci régna pendant cinq ans, jusqu'à l'arrivée d'Aurélien dans les Gaules. Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

Tel étoit l'état malheureux de l'empire romain en Occident; le milieu de cet empire et l'Orient étoient aussi la proie des tyrans. Valens, proconsul d'Achaïe, se voyant menacé par l'usurpateur Macrien, tyran de l'Orient, prit la pourpre dans la Macédoine. Pison l'imita dans les mêmes contrées, et ils périrent bientôt après leur élévation. Cependant les Goths, maîtres de la Thrace, assiégerent Thessalonique, qui étoit à cette époque capitale de la Macédoine. Leur approche tira les Grecs de leur long assoupissement; ils établirent des postes armés aux Thermopyles; les Athéniens releverent leurs murs abattus par Sylla, et les Péloponnésiens fermerent l'isthme de Corinthe d'une mer à l'autre. Malgré ces préparatifs, une partie des Goths parvint jusqu'à l'Achaïe, d'où, repoussés par Macrien, ils retournerent dans leurs contrées, chargés de butin; l'autre partie traversa l'Hellespont, ruina les principales villes d'Asie, et pilla les immenses richesses du temple de Diane à Ephese. Les régions situées au midi du Danube virent aussi des généraux se parer de la pourpre impériale. Dans la Pannonie, Auréole y fut contraint par les armées de la Rhétie, et Claude-le-Gothique lui succéda. L'Afrique même eut un tyran; du moins c'est à cette contrée que l'on attribue les médailles de Nigrinien.

Plus heureux que prudent, Gallien trouva dans l'Orient un héros étranger à l'empire, qui repoussa les Perses jusque dans leurs anciennes limites, et rendit l'Asie supérieure aux empereurs romains. Ce fut Odénat, époux de Zénobie, souverain de Palmyre. Cette ville, placée dans le désert qui s'étend de l'Euphrate jusqu'à la Syrie, avoit acquis une grande importance depuis que le commerce de l'Inde avec l'Europe suivoit cette route.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

Odénat, voyant que Sapor avoit pris et pillé Tarse en Cilicie, Césarée de Capadoce qu'il avoit refusé ses présents, qu'il menaçoit ses états, et que Baliste, général romain, ne pouvoit, malgré son habileté, contenir ce torrent, joignit ses efforts à ceux de Baliste. Leurs troupes réunies attaquerent les Perses à l'improviste dans la Lycaonie, les mirent en fuite, leur enleverent de grands trésors, et firent prisonnieres les femmes de Sapor. Une seconde victoire remportée par Odénat sur ce prince, lorsqu'il repassoit l'Euphrate pour rentrer dans ses états, acheva la ruine des Perses, délivra l'Asie supérieure, mais ne put rompre les fers de Valérien; délivrance qui étoit l'objet de tous les vœux.

Gallien, ayant appris les victoires d'Odénat, et ayant reçu les grands de la Perse qu'il avoit faits prisonniers, triompha de ce peuple redoutable l'an 261. Deux ans après, il triompha de la malheureuse ville de Byzance, qui, ayant été contrainte de recevoir le joug des Scythes, avoit repris par capitulation celui des Romains à l'arrivée de Gallien. Mais celui-ci, violant la foi des traités, l'inonda de sang. Après cette expédition barbare, il se hâta de revenir à Rome, et d'y préparer un superbe triomphe, dans lequel on vit paroître de prétendus captifs revêtus des costumes des Goths, des Sarmates, des Francs, et des Perses. Cette forfanterie politique n'en imposa à personne. L'on vit même des plaisants examiner attentivement les traits des Perses supposés, et dire qu'ils cherchoient le pere de l'empereur. Gallien irrité les fit brûler vifs[1].

Les services qu'avoit rendus Odénat à l'empire romain ne demeurerent pas sans récompense; Gallien, l'an 264, lui donna,

[1] Trebell., *Gallien.*, IX.

d'après le vœu général, les titres de César, d'Auguste, avec la pourpre impériale. Zénobie, son épouse, et leurs fils, reçurent aussi le titre d'Augustes.

Chap. XII
Valérien et sa famille.
Pl. LVII.

Macrien, après avoir trahi son bienfaiteur Valérien, se révolta contre le fils l'an 262. Il prit le titre d'Auguste, et le donna à Macrien et à Quietus ses enfants. On croit qu'il y fut encouragé par Baliste, autre général de Valérien. Mais celui-ci, s'étant fait aussi déclarer empereur, périt dans les embûches que lui tendit Odénat; et Macrien, qui, non content de régner dans l'Orient, vouloit encore soumettre l'Occident à ses lois, fut vaincu dans l'Illyrie par Auréole. Alexandre Emilien et Jules Saturnin, qui avoient pris la pourpre en Egypte, succomberent aussi dans leurs entreprises.

Auréole fut de tous les tyrans le plus fatal à Gallien. Déclaré empereur par les légions de l'Illyrie ou de la Rhétie, l'an 267, il marcha avec son armée contre Rome. Il étoit déja maître de Milan, quand Gallien partit de la Mœsie, où il combattoit contre les Goths, pour s'opposer à ce redoutable usurpateur. Celui-ci fut vaincu, blessé, et obligé de se renfermer dans Milan. Victor[1] raconte d'Auréole que, n'espérant plus se défendre par les armes, il fit jeter dans le camp de Gallien des tablettes sur lesquelles cet empereur auroit écrit les noms de personnages illustres qu'il devoit immoler à sa jalousie. Ceux-ci se hâterent de prévenir Gallien, et conspirerent contre lui.

Le jeune Victor[2], abréviateur du premier Victor, fait allusion à ce récit; mais on ne le trouve point dans les autres historiens. Selon Trebellius[3], Marcien et Héraclien, préfets du prétoire, indignés de la vie honteuse de l'empereur, résolurent d'élever à sa

(1) *Cæs.*, XXXIII. (2) *Epit.*, XXXIII. (3) Trebell., *Gallien. duo*, XIV.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

place Claude (désigné ordinairement par le nom de Gothique), qui n'étoit pas présent dans cette réunion; et de commencer par faire mourir Gallien. Ailleurs il dit expressément que Claude lui avoit ôté l'empire, et qu'il n'avoit pas été le premier auteur de la conspiration[1]. Mais Zosime[2] assure qu'elle avoit été formée par Héraclien et par Claude. J'ai déja fait observer que Constance Chlore et son fils Constantin-le-Grand descendoient de Claude par les femmes; comme ces historiens écrivoient de leur temps, on soupçonne la cause qui a pu rendre problématique la part que Claude auroit prise à la mort de Gallien.

Quoi qu'il en soit, le chef des cavaliers dalmates, Cécrops, et Héraclien, accoururent un soir pendant le repas de Gallien, et lui annoncerent qu'Auréole faisoit une sortie avec une troupe nombreuse. L'empereur effrayé s'arma à la hâte, et courut à l'ennemi, accompagné d'un petit nombre de gardes. Cécrops le suivit; et, profitant des ombres de la nuit et du tumulte, le perça de plusieurs coups d'épée dont il mourut. Si l'on en croit les deux Victors, Gallien mourant auroit envoyé les ornements impériaux à Claude, qui étoit à Ticinum (aujourd'hui Pavie), pour le désigner son successeur. Ce récit paroît avoir été dicté par les mêmes considérations que j'ai développées plus haut. Gallien mourut dans le mois de mars de l'an 268, âgé de cinquante ans (selon le jeune Victor), dont il avoit régné six ans avec son pere, et huit ans seul.

Son épouse, Salonine, le rendit pere de deux fils, Salonin et Quintus Julius, et d'une fille appelée Julia. Il est fait mention dans l'histoire de Gallien bien moins souvent de Salonine, son épouse légitime, que de sa concubine Pipa, ou Pipara. Celle-ci

(1) Trebell., *Claud.*, I. (2) Zosim., I, 40.

étoit fille d'Attalus, roi des Marcomans; et Gallien, pour en obtenir la possession, avoit cédé à ce prince barbare une partie de la Pannonie supérieure.

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII N° 4 et 5.

La planche LVII présente, sous les n° 4 et 5, la face et le profil d'un buste de marbre de Gallien, conservé dans le musée royal avec le n° 227. Il faisoit partie de la collection Albani, et le roi en a fait l'acquisition. On en voit un autre dans le musée du Capitole. Quoique la décadence des arts fût déja très sensible dans le troisieme siecle, cependant ce buste est d'un bon travail. On en a donné pour raison que les sculpteurs étoient encore occupés habituellement à faire des bustes, quoiqu'ils ne fissent plus, ou du moins quoiqu'ils fissent rarement des statues. Les cheveux du buste de Gallien sont moins courts que ceux des portraits des Augustes ses contemporains; mais la barbe est travaillée comme les leurs, le haut des joues et la levre inférieure sont rasés.

Les médailles de Gallien donnent lieu à des observations particulières: 1° on y a souvent omis les années du consulat et de la puissance tribunitienne; 2° la puissance tribunitienne, dont le commencement annuel avoit été fixé depuis Auguste jusqu'à Antonin Pie, au jour où elle avoit été accordée, et aux calendes de janvier depuis cet empereur jusqu'à Gallien, n'eut plus d'époque fixe; 3° Gallien a fait frapper en billon des médailles pareilles à quelques unes des médailles d'argent des empereurs Auguste, Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Hadrien, Antonin Pie, Marc-Aurele, Septime Sévere, et Alexandre Sévere, empereurs dont la mémoire étoit chere aux Romains; et de Commode, que ses prodigalités avoient rendu cher aux soldats. Les numismatistes appellent ces médailles *restituées*, parceque l'on trouve sur plusieurs l'abrégé REST*ituit*.

C'est probablement aux soins que Gallien prit des monnoies

Chap. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII. N° 6.

que fait allusion le médaillon de bronze du n° 6, planche LVII. Autour de sa tête, couronnée de laurier et coiffée de cheveux assez longs, on lit IMP*erator* GALLIENVS PIVS FELIX AVG*ustus*. Revers, trois femmes debout tenant une corne d'abondance et une balance; à leurs pieds, un monceau de métal, avec la légende MONETA AVGG*ustorum :* ces femmes représentent les deux métaux et l'alliage, employés pour la fabrication des monnoies romaines, l'or, l'argent, et le bronze (cuivre allié d'étain).

Cornelia Salonina (appelée Chrysogone sur les médailles grecques) étoit épouse de Gallien, dix ans au moins avant qu'il montât sur le trône; car Salonin, leur fils, avoit dix-sept ans lorsqu'il fut tué vers l'an sixieme du regne de son pere. L'histoire fait à peine mention de cette impératrice; et Trebellius l'a même confondue avec la fille d'Attalus, roi des Marcomans, cette Pipa qui fut la concubine de Gallien. Salonine suivit Gallien dans ses expéditions contre les barbares et contre les tyrans; elle faillit même à devenir leur captive, dans une circonstance où Gallien l'avoit laissée dans le camp avec une très petite troupe [1]. Un soldat, se trouvant par hasard hors de sa tente, aperçut les barbares, s'arma promptement, les attaqua avec intrépidité, et donna à ses camarades le temps d'accourir pour défendre l'impératrice. Il est vraisemblable qu'elle fut tuée avec son mari et sa famille, auprès de Milan, par Auréole et les autres conjurés, l'an 268. Elle fut mere de Salonin, de Quintus Julius, et d'une fille appelée Julia.

N° 7. On voit sur une médaille d'or du cabinet du roi le buste de

(1) Zonar., XII, 25.

Salonine, posé sur un croissant, avec la légende SALONINA AVG*usta*. Revers, Junon debout, tenant une patere et une haste, un paon à ses pieds; légende, FELICITAS PVBLICA.

§. 3. SALONIN, FILS DE GALLIEN, CESAR.

Publius Licinius Cornelius Valerianus Saloninus étoit fils de Gallien et de Salonine, et petit-fils de Valérien, comme nous l'apprennent les historiens, les médailles, et une inscription contenue dans le Recueil de Gruter[1]. On insiste sur ces témoignages, à cause de l'obscurité qui regne sur les enfants de Gallien, et parceque l'on attribuoit sans évidence les médailles de Salonin, sur lesquelles on lit le nom de Valérien, à Valérien le jeune, frere de Gallien, et fils, à ce qu'on pense, de Mariniana[2]. Le jeune Valérien ne fut ni César ni Auguste, comme le prouvent le silence des écrivains et les médailles mêmes qu'on lui attribuoit; on ne frappoit de monnoies qu'en l'honneur des princes qui portoient l'un ou l'autre de ces titres.

Salonin reçut le titre de César l'an 253 (1006 de Rome), lorsque son pere et son aïeul parvinrent à la dignité d'empereur. Peu après la captivité de Valérien, Gallien fut obligé de s'opposer dans les Gaules à la rébellion de Postume, et bientôt après à revenir en Italie. Il laissa, en quittant les Gaules, son fils Salonin sous la conduite de Silvanus, et voulut que le jeune César gouvernât ce pays en son propre nom. Postume fut irrité de ce que Gallien donnoit à un autre la tutele d'un jeune homme qu'il

(1) Page CCLXXV, 5. (2) Eckhel, *D. N. V.*, VII, 427.

CHAP. XII. Valérien et sa famille. Pl. LVII.

avoit élevé, et il s'en vengea cruellement. Ayant vaincu quelques barbares qui avoient fait des courses en-deçà du Rhin, il distribua leurs dépouilles à ses soldats; mais Silvanus les réclama pour lui et pour Salonin. Postume vit, dit Zonare, dans cette restitution, un moyen de soulever son armée. Ce qu'il avoit prévu arriva; les soldats ne rendirent qu'à regret le butin, proclamerent Auguste leur général, et vinrent assiéger Cologne, où le jeune César et Silvanus s'étoient renfermés. Postume exigea des assiégés qu'on les lui livrât, et il les fit assassiner l'an 259 (1012 de Rome). Salonin étoit âgé d'environ dix-sept ans. Son pere lui décerna les honneurs de l'apothéose.

N° 8. On voit au n° 8 de la planche LVII le portrait de Salonin. Sa tête nue est gravée sur un médaillon de bronze, avec la légende LIC*inius* COR*nelius* SAL*oninus* VALERIANVS CAES*ar*. Revers, Salonin debout, en costume militaire, tenant un globe et une lance; un captif est assis à terre à ses pieds; légende, PRINCIPI IVVENTVTIS.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

